

TRAITÉ DU BEZOARD VEGETAL

Avec

Une EXPLICATION MECANIQUE des principales MALADIES où il convient.

Enrichi

De diverses OBSERVATIONS, & de REMARQUES ANATOMIQUES ET PHYSIQUES:

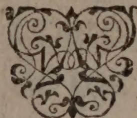
Avec

Quantité de LETTRES de plusieurs CELEBRES MEDECINS, & autres PERSONNES de DISTINCTION, qui en ont fait l'expérience.

PAR

JEAN BAPTISTE MORON,

Docteur en Medecine, & en Chirurgie: Ci-devant Medecin & Chirurgien Major des Hôpitaux d'Armée en Italie: & aujourdhui Chirurgien Major du Régiment des Dragons Genevois &c.



A GENÉVE,

Chez DU VILLARD & JAQUIER.

MDCCXXIII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR
MONSIEUR
FANTON.
Professeur en Medecine dans l'Illustre Vniversité de Turin, Conseiller du Roi, & Medecin de la PERSONNE *de* SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR *le* PRINCE *de* PIEMONT.

MONSIEUR,

JE publie aujourdhui un petit Traité, sur un Reméde de ma composition, à qui je donne le nom de BEZOARD VE-

GETAL, qui a eu le bonheur de s'aquerir quelque reputation, comme le justifient amplement les diverses Lettres, que j'ai fait imprimer à la fin du dit Traité. Cependant, MONSIEUR, je conterois comme pour rien ce que ces Lettres disent avantageusement de lui, si je ne pouvois pas y joindre le bonheur de vôtre Aprobation, qui est seule bien capable de donner un véritable relief à ce à quoi vous voulez bien l'accorder, & fournir une

preu-

preuve bien illustre de sa valeur, & de son mérite. Et de qui, MONSIEUR, peut-on plus utilement recevoir une telle recommandation, que d'une Personne comme Vous, à qui les Sciences n'ont rien caché de tout ce qu'elles ont de plus important. Je pourrois bien donner des assurances de ce que j'avance à cet égard, en m'expliquant sur ce que je conois par moi même de la sagacité, pénétration, & justesse de vôtre beau Génie : Et encore mieux, en

m'étendant un peu ſur ce que tout les Savans de l'Europe, avec qui vous êtes en commerce, témoignent de vous, avec tant de diſtinction. Mais, MONSIEUR; il me ſuffira, ſans tant courir de païs, d'indiquer pour cela le choix, que le Grand, & Auguſte Monarque, ſous la Domination de qui nous avons le bōheur de vivre, a fait de vôtre Perſonne, pour remplir la Charge de Profeſſeur en Medec. dans ſa fameuſe Univerſité de Turin, & principalement

pour

pour avoir ſoin en chef de la ſanté de ce qui lui eſt le plus cher: Je veux dire de la Perſonne de Son Alteſſe Royale, dans la conſervation duquel, nous fondons auſſi avec juſtice nos plus douces eſpérances. Car un Roi qui par la ſublimité de ſes lumiéres, n'a pas moins merité l'admiration de toute l'Europe, que par les exploit sétonnans de ſes Armes Invincibles, donne ſans contredit par un tel choix, une plus grande idée de vos éminentes qualités, & remplit mieux Vôtre Eloge,

que ce que mille plumes au dessus de la mienne, en pourroient écrire. Ces considerations, MONSIEUR, seroient cependant bien capables de me faire craindre Vôtre aproche, & de me faire fuir un examen, à qui aucun defaut ne peut échaper; Si je n'étois rassuré d'un côté par quelque confiance sur la bonté de ce que j'ai l'honneur de vous proposer, & particuliérement sur la faveur toute généreuse, dont il vous a plû me gratifier en tant d'ocasions. Je me flatte, MONSIEUR, que vous

voudrez bien me la continuer encore aujourdhui, comme je vous en ſuplie; Et que Vous accepterez avec l'aprobation que je ſollicite, ce que j'oſe ici Vous preſenter, en attendant que je puiſſe Vous témoigner par quelque choſe de plus ſolide, & mieux digne de vous, mon parfait dévoûment, & le profond reſpect avec lequel je ſuis.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, & très obéïſſant Serviteur.

J. B. MORON.



TRAITÉ DES VERTUS DU BEZOARD VEGETAL.

L'Etude de la Medecine est si vaste, que l'on ne sauroit assez s'y apliquer pour en augmenter les connoissances par quelque découverte, qui puisse soulager les hommes des maux infinis, auxquels ils sont exposez; quelques excellens que soient les remèdes, que l'on a trouvé jusques à présent, bien loin d'en demeurer là; nous devons faire tous nos efforts pour enrichir cette science si utile au genre humain : persuadez que nous

pouvons par nôtre travail, & nôtre assiduité, à suivre pas à pas les mouvemens de la nature, découvrir des remèdes inconnus à l'antiquité : *Ceux qui nous ont précedé, dit Seneque, ont beaucoup fait ; mais il nous reste encore beaucoup de terre à défricher, & il en restera encore beaucoup à l'avenir, & après un écoulement de plusieurs Siécles, il se trouvera mille ocasions d'embellir les découvertes des Anciens, & d'en ajoûter de nouvelles.* Réflêchissant sur ces belles paroles, & animé d'un violent désir d'être utile à la Societé ; je n'ai épargné aucune étude, ni aucun travail, depuis près de 40. ans que je pratique la Medecine & la Chirurgie, pour découvrir quelque remède, dont l'usage fut un peu plus étendu, que ceux dont on s'est servi jusques à présent, & je crois en être venu heureusement à bout ; en mettant au jour mon remède, à qui j'ai donné le nom de Bezoard Vegetal, comme étant un composé, de ce que les simples nous

don-

donnent de plus précieux & de plus ſalutaire.

Les découvertes les plus utiles au genre humain, ont ſouffert dans leur naiſſance mille difficultez, l'eſprit de parti, la jalouſie, un entêtement pour tout ce qui regarde l'antiquité ; la pareſſe, paſſion dominante chez la plûpart des hommes, ont été des obſtacles difficiles à ſurmonter ; chaque perſonne, dans l'étude d'une ſcience, croit avoir muni ſon eſprit des lumiéres les plus pures ; pénétré des leçons qu'on a reçû de ſes maîtres, imbû des préceptes que l'on a puiſé dans la lecture de pluſieurs Auteurs, une méditation profonde & de pluſieurs années ſur l'objet de ſes études, toutes ces conſiderations ſont autant d'obſtacles, qui s'opoſent à recevoir une nouvelle Doctrine ; on n'aime pas à revenir en arriere ; on cherit ſes anciennes opinions ; tout ce qui leur paroit contraire eſt odieux, en voilà aſſez pour rejetter ſans aucun

examen, les découvertes dont le ſuccès peut être utile. Diſpoſition d'eſprit fâcheuſe, qui dans nôtre Siécle, ne doit pas plus avoir lieu, que dans les précédens.

Où en ſerions nous! & ſans nous écarter des bornes de la Medecine, ſi l'on avoit été depuis pluſieurs Siécles dans la penſée que tout étoit découvert, quels ne ſont pas les avantages dont nous ſerions privez, ſoit dans la Théorie, ſoit dans la pratique de la Medecine; pour peu qu'on ſoit versè dans l'Hiſtoire de ce divin Art; qui ne s'aperçoit, que l'étude du corps humain, a été pouſſée depuis long-tems, à un point qu'il ſemble qu'il n'y ait plus rien à déſirer. Ce chef d'œuvre de la Divinité, connu du tems d'Hypocrate d'une maniére groſſiére, eſt à préſent ſi bien dévelopé, les fonctions de cette belle machine ſi bien expliquées, que la pratique, qui concerne la cure des maladies en a tiré un nouveau luſtre, l'on ne va plus ſi à tâton; & l'expe-

rience

perience si estimée du tems d'Hypocrate, conduite par les lumiéres de l'anatomie, répand une clarté admirable sur les découvertes que chaque Medecin peut faire dans le cours de sa vie.

J'avoüe que l'on ne doit pas sans des raisons très fortes, donner son aprobation à tout ce qui paroit nouveau; soit dans les Sciences, soit dans les Arts, & particuliérement en Medecine, où il s'agit de la santé des hommes; La chose du monde la plus prétieuse, & sans laquelle, la vie seroit fort à charge; les plaisirs les plus piquants deviendroient fades; les honneurs les plus éminens, paroîtroient très vils & méprisables, & les richesses inutiles.

Mais si l'on doit être sur ses gardes, par raport aux remèdes que les hommes par leur industrie, & leur travail proposent au Public, pour les soulager de leurs maux: il ne faut pas pousser les préjugez jusques au point, de tout rejetter, il faut é-

prouver toutes choſes, & retenir ce qui eſt bon; l'eſprit de déciſion & d'entêtement, ſont des écueils à éviter, auſſi dangereux, qu'une facilité à admettre, ſans aucun examen, tout ce que l'on propoſe.

Cette idée nous paroit d'autant plus juſte, qu'elle ſert de baſe & de fondement à la plus célebre Societé de Savans qu'il y ait en Europe, je veux dire à l'Academie Royale des Sciences, ſon Secretaire, l'incomparable Monſieur de Fontenelle; cet homme qui excite l'admiration de la Cour, de la Ville, & des Academies : dans la préface inimitable qu'il a mis à la tête de l'Hiſtoire de cette Compagnie; nous fait ſi bien voir que toutes les ſciences, ſont en quelque maniere dans l'enfance. On amaſſe des materiaux, on les range; on ne prend la nature que par petites parcelles, & aucun ſyſtême general ne doit être reçû, de peur de tomber dans l'inconvenient des ſyſtêmes précipitez; qui étant une fois établis

établis s'opoſent à l'introduction d'une vérité, d'une expérience & d'un remède, utile au genre humain.

La pratique de tous les Siécles, prouve d'une maniére inconteſtable, dans quelle reſerve on doit être, ſur la condamnation ou l'aprobation d'une découverte; De la fievre, par exemple, maladie commune, quels ravages n'a-t-elle pas fait? On l'a regardoit comme un des fleaux du genre humain, comme un opprobre de la Medecine; à la vérité les Anciens Medecins mettoient tout en uſage pour la guerir, les amers, les aperitifs; en un mot toute la matiére medicale s'épuiſoit, quand il s'agiſſoit de guerir une fiévre intermittente; & cela ſans point ou peu de ſuccès: la tierce devenoit quotidienne; la quotidienne continuë, la continuë emportoit le malade; & quand un Vieillard avoit la fiévre, on lui adminiſtroit les Sacremens; il mettoit ordre à ſes affaires, & on alloit juſques à l'extrême Onction, tant

on étoit dépourvû des moyens de détruire cét ennemi mortel ; si l'on en réchapoit, l'on tomboit dans une fiévre quarte, dans une hydropisie, dans une langueur, & dans un abatement total : alors les remèdes étoient inutiles, & le malade en vain épuisoit la Boutique d'un Apoticaire aux dépens de sa Bourse, & de sa santé ; Qu'est-il arrivé à la découverte d'un specifique si salutaire, que le genre humain en devroit célébrer la mémoire, par une Fête solemnelle ?

On a crié ; au Charlatan ; on a taxé d'imposture, ceux qui les prémiers l'ont mis en usage, le Quina cette célébre écorce, qui, comme un enchantement, guerit toute fiévre d'accés étoit regardé comme un poison, & il a fallu bien des années pour en établir solidement la reputation. Les vieux Medecins qui exerçoient la Medecine dans ce tems là, voioient avec étonnement les effets de cette écorce ; cependant comme

me il n'en étoit point parlé dans les livres d'alors, & que l'on n'en faisoit aucune mention dans les Ecoles; ils le rejettoient hautement, & n'en vouloient point entendre parler, les pauvres malades étoient la victime de leur opiniâtreté & de leur entêtement, à ne point recevoir un remède, parce qu'il étoit nouveau.

La dysenterie, cette maladie si facheuse, qui fait quelquefois de si grands ravages, particuliérement à l'Armée & dans des Siéges de longue durée, cette maladie, dis-je, quoique traitée avec toute l'exactitude possible, resistoit à tous les remèdes; l'on avoit beau donner des lavemens adoucissans; recouroit-on à des saignées, se servoit-on d'astringens, rien ne pouvoit arrêter le progrès de ce mal, qui tuoit plus de Soldats que l'ennemi n'en auroit sçû détruire;

Heureusement, Monsieur Le Gras Medecin, qui avoit fait trois fois le voyage de l'Amerique, fût le prémier

m er qui aporta en France l'Ipecacuanha, ſans ſavoir ſes excellentes qualités pour cette maladie; quelque tems après Monſieur Daliveau Medecin de Montpelier, qui avoit été au Perou, & dans les lieux où cette plante croit, nous avertit de ſes rares vertus dans une lettre inſerée dans le journal de Trevoux, du mois d'Avril 1705. & entr'autres de ſes qualités, pour toutes les maladies de colliquation, les affections de poitrine, les maux d'eſtomac, ajoutant que par expérience il a remarqué, qu'on ne ſauroit aporter à ces maladies des remèdes qui égalent, ou même qui aprochent de l'excellence de la feuille de l'Ipecacuanha; Monſieur Helvetius longtems auparavant avoit experimenté la racine dans les hopitaux, où il ſe trouva par hazard beaucoup de perſonnes affligées de la dyſenterie; Le ſuccès fut ſi heureux, qu'il obtint une penſion du Roi pour le rendre public, & cela au grand chagrin de ceux

qui

qui s'opoſoient à la reputation, qu'un remède ſi ſouverain, lui avoit ſi juſtement acqui.

Il ne ſeroit pas difficile, ſi nous voulions parcourir l'hiſtoire des ſpecifiques connus, de faire voir, que mille difficultés ſe ſont preſentées à leur puiſſance, que l'on n'a pû franchir, que par des expériences réïterées, qui ont enfin forcé les admirateurs de l'Antiquité à les aprouver, & même à s'en ſervir malgré la repugnance qu'ils avoient, & c'eſt ce qui eſt arrivé à mon Bezoard Vegetal; dont je fais part au Public; je n'ai pas voulu l'annoncer, que je n'euſſe par devers moi un nombre infini d'obſervations; qui démontrent d'une maniére claire, ſes grandes vertus, j'en raporterai differens cas, à la fin de ce petit traité, comme auſſi les lettres de pluſieurs Medecins, dont la reputation eſt au deſſus de l'envie, qui confirmeront encore mieux le merite de ce remède, par les expériences qu'ils en ont fai-

tes en plusieurs occasions differentes, je ne prétens pas en faire une panacée, & je regarderai toûjours comme Charlatans, ceux qui auront assez de témérité pour se vanter d'avoir par devers eux, des remèdes propres à guérir toutes les maladies.

Tout ce que je puis dire du mien, c'est que son effet est très étendu, & qu'il convient dans plusieurs maladies, où il a produit des effets surprenans, contre mon attente & celle des assistans; c'est cette heureuse expérience, qui m'a donné lieu de le perfectionner; ensorte qu'on peut le regarder comme un des meilleurs remèdes, dont on se sert aujourd'hui en Medecine; il me seroit facile de l'exalter, mais ces sortes de loüanges sont toûjours suspectes, j'en apelle à l'expérience, qui en établira toûjours mieux le mérite, comme elle a commencé de le faire jusques à present.

C'est toûjours un préjugé pour établir

blir la bonté d'un remède, que d'avoir plusieurs critiques dès le moment qu'on le met au jour : & l'on peut dire qu'il a passé par le creuset, quand malgré tous les obstacles il ne laisse pas d'être estimé & recherché du public, qui n'est pas longtems la dupe des supercheries des Charlatans, leurs promesses s'évanouïssent au plûtôt, & l'on s'aperçoit d'abord du peu de valeur de leurs remèdes, quelques specieux & quelques éclatans que soient les tîtres qu'ils leur donnent.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatus?
Parturient montes nascetur ridiculus mus.

Dès le moment que je me suis attaché à l'étude de la Medecine, & de la Chirurgie, je n'ai rien eu tant à cœur, que de me pousser dans cette science si utile, & d'en augmenter les connoissances, persuadé que la chose étoit possible; j'ai travaillé,

lé, la dépense ne m'a point rebuté; heureux d'avoir en quelque maniére réüssi; la Medecine est un trésor où chacun peut aporter une piéce, & qui deviendra d'autant plus précieux, que l'on fera à l'envi les uns des autres, des efforts pour l'enrichir, c'est par une suite innombrable de siécles, par des travaux immenses, par des méditations continuelles, par des expériences réïterées, que l'on a multiplié les moyens propres à conserver nôtre santé.

L'on ne doit jamais se lasser; il faut chercher, comme si l'on n'avoit rien découvert, regarder la terre, comme en friche, fouiller, & faire des expériences de toutes sortes, quelque chose de nouveau, quelque petit qu'il paroisse au commencement, est d'un prix inestimable.

A la vérité, les hommes sont naturellement si paresseux, qu'ils trouvent mieux leur conte à profiter des travaux d'autrui, qu'à faire leurs efforts, pour augmenter les lumiéres

que

que l'on a ſur une ſcience; il eſt plus aiſé de marcher dans un chemin uni & batu, que d'entreprendre de frayer une autre route, quelque courte & meilleure quelle pourroit devenir, par un travail aſſidu; on craint la peine, on a peur de ne trouver que des ronces & des épines, après bien des fatigues; c'eſt là, la ſource du peu de progrès que l'on fait dans les ſciences; l'eſpérance m'a ſoutenu, étant dans la penſée que quand même je n'aurois pas découvert un bon remède, dont les vertus fuſſent auſſi étenduës, je le cherchois cependant; & je ne pouvois qu'être utile, *In magnis voluiſſe ſat eſt.*

Ce n'eſt qu'en cherchant, ce n'eſt que par un travail aſſidu, & par de nouvelles expériences, que l'on peut perfectionner l'art de guérir les maladies; & ſi entre un nombre infini de perſonnes, qui s'apliquent à cette étude, il ſe répandoit un eſprit d'émulation, qui les engageat à faire quelque découverte, nous ne nous trou-

trouverions pas ſi ſouvent courts; l'epilepſie, la goute, les fievres continuës, les paralyſies, & autres ſemblables ne ſeroient pas comme il arrive ordinairement l'oprobre de la Medecine, & ceux qui la pratiquent ne ſeroient pas expoſez auſſi frequemment qu'ils le ſont, aux railleries, quelque fois très piquantes, de ceux qui ſe font un plaiſir de tourner en ridicule, tout ce qu'il y a de plus excellent & de meilleur.

Mais il y a une choſe aſſez bizarre, c'eſt qu'en fait de remèdes, les bons & les excellens ſont reçûs fort tard, on s'y livre avec peine, on eſt ſur ſes gardes, on entre dans des ſoupçons mal fondez, & on ne leur donne aucune aprobation, que lors qu'ils ſont entre les mains de tout le monde, & que l'on paſſeroit pour ridicule de vouloir décrier, ce que l'expérience autoriſe.

Il n'en eſt pas de même d'un mauvais remède, ſe préſente-t-il un homme qui ait aſſez d'impudence pour

vouloir

vouloir impoſer au public, en donnant pour bon, ce qui ne vaut rien, tout le monde y court, ſa reputation va au delà de ſes ſouhaits; on ajoute foi à ſes promeſſes, ſans aucun examen & ſans réfléxion; cet homme trouve des dupes de toutes les conditions, une eſpèce d'immortalité qu'il attache à l'uſage de ſes remèdes, fait une impreſſion ſi forte qu'elle ne s'évanoüit, que lors que les bourſes ſont vuides, & que la ſanté eſt alterée.

Un obſtacle qui s'opoſe à l'établiſſement & à la reputation d'un bon remède, eſt la maniére de le preſcrire, on le donnera dans des maladies, qui d'elles mêmes ſont incurables, ou bien dans des cas où le malade eſt déſeſperé, j'ai donné cent fois mon Bezoard Vegetal, dans un commencement d'inflammation de poitrine ou peripneumonie, & j'ai eu le plaiſir & la ſatisfaction d'en voir des effets ſurprenans; mais s'il arrive qu'on le donne ſur la fin,

dans

dans le tems que l'inflammation eſt à ſon dernier periode, que les Vaiſſeaux lymphatiques ſont remplis d'une humeur viſqueuſe, & d'une conſiſtence ferme, qu'il eſt impoſſible de dénicher; le malade mourra, malgré la bonté du remède, alors on criera au meurtre, & on attribuera la cauſe de la mort à un remède innocent, plûtôt qu'à la mauvaiſe diſpoſition du malade; on fera alors tout ſon poſſible pour le décrier, & on en viendroit malheureuſement à bout, ſi une infinité d'expériences contraires n'en établiſſoient la reputation.

C'eſt ce qui a donné lieu, à quelques Medecins d'en vouloir diminuer le merite, jaloux de ce qu'ils n'en étoient pas les Inventeurs, ils ont fait leurs efforts pour le détruire; incapables eux mêmes de contribuer à l'avancement de leur profeſſion, ſe contentant de ſuivre une certaine routine, ils ne peuvent ſouffrir qu'on leur propoſe rien de nouveau; ſe pré-

présente-t-il une maladie aiguë comme une pleuresie à traiter, quand ils ont fait quelques saignées, donné quelques absorbans; qu'ils ont fatigué le malade par quelques Juleps de peu de vertu, ils sont au bout de leur rôle, & abandonnent le malade à son miserable sort, au lieu qu'avec un bon remède tel que celui que je propose, & qu'une expérience très longue a marqué au bon coin, on auroit égorgé la maladie dès son commencement, & le malade auroit d'abord été soulagé.

Il est arrivé à mon remède, ce qu'il arrive tous les jours à ceux qui sont le mieux établis; on ne peut pas disconvenir que le Quina ne soit une excellente Drogue, vous voyez cependant tous les jours des personnes qui tachent d'en diminuer la reputation, & cela parce qu'on l'a donné dans des cas où il n'a produit aucun effet; on est allez plus loin, on lui a souvent attribué la cause de la mort des malades; parce

ce qu'on l'a donné peu de tems avant qu'ils mouruſſent.

Si dans les accidens ordinaires de la vie ; l'on attribue un effet à une cauſe qui ne l'eſt point, cela arrive encore plus ſouvent en Medecine, & c'eſt ce qui en empêche les progrez ; on ne ſauroit donc être trop ſur ſes gardes, de peur de tomber dans ce ſophiſme que les Philoſophes apellent ; *non cauſa pro cauſâ*, prendre pour cauſe ce qui n'eſt pas cauſe ; l'on pardonne aiſément ces ſortes d'erreurs au commun du Peuple, ou à des perſonnes qui n'ont aucune teinture de la Medecine ; mais que des gens de la profeſſion s'acharnent à décrier un bon remède ; parce qu'on l'a donné dans des cas où il n'y avoit plus d'eſpérance, & que l'on juge que la mort du malade en dépend; il n'y a qu'une extrême ignorance, ou une malignité abominable, qui puiſſe être cauſe d'un tel jugement.

Je l'ai dit dés le commencement, mon

mon remède eſt un compoſé tiré des ſimples, les differentes combinaiſons que j'ai faites, les differens alliages, les préparations, corrections; les eſſais que j'ai tenté ſur la vertu des plantes en particulier; ſur leurs mêlanges, m'ont enfin conduit à la découverte d'un fort bon remède, dont la principale vertu eſt d'exciter une douce tranſpiration, dont les malades ſont ordinairement ſoulagez.

Pour peu que l'on ſoit verſé dans l'Hiſtoire des maladies, l'on ſait, qu'une des criſes des plus ordinaires & des plus communes par où elles finiſſent, c'eſt la ſueur; on tente de l'exciter dans la plûpart des maladies aiguës, mais le plus ſouvent faute de ſudorifiques certains, l'on n'en peut venir à bout. A-t-on recours à ceux qui ſont tirez des animaux, comme aux ſels volatils de Vipère, de corne de Cerf &c. l'on agite ſouvent toute la maſſe du ſang. ſans lui donner cette fluidité requiſe, pour laiſſer échaper ſur les glandes

de la peau; les humeurs qui la ſurchargent: point de ſueurs, le Medecin les ſouhaite cependant avec ardeur pour le ſoulagement de ſon malade.

La voye de la tranſpiration eſt un des moyens des plus univerſels, dont la nature ſe ſert pour ſe dégager du ſuperflu des liqueurs, qui abordent dans les Vaiſſeaux; cette vérité eſt hors de conteſte, par les expériences que le célebre Sanctorius a faites ſur cette matiére; nous ne les raporterons pas ici, cela nous éloigneroit trop de nôtre ſujet, il ſuffit de dire en un mot, que la matiére de la tranſpiration ſurpaſſe de cinq fois en quantité toutes les autres évacuations, faites par les ſelles, les urines & les crachats.

Une preuve, qui confirmeroit cette verité, quand même Sanctorius ne l'auroit pas prouvé d'une maniére incontestable, ſe tire des maladies qui nous attaquent, par l'inſenſible tranſpiration arrêtée ou ſuprimée, qui ne

ſait que les rhumatiſmes, les fluxions ſur la poitrine, les diarrhées, la goute, les rhumes, les douleurs de tête, les coliques, les pleureſies, ne doivent leur origine le plus ſouvent qu'à une tranſpiration qui n'a pas ſon cours ordinaire.

Dans la petite verole & dans la rougeole, quelles précautions n'eſt-on pas obligé de prendre pour faciliter la tranſpiration, & s'il arrive que les pores des glandes ſoient bouchez dans le tems de l'eruption, quels ravages ne fait pas cette matiere qui prend une autre route, & qui cauſe ſouvent des inflammations dans l'organe de la reſpiration, ou des ulcères dans les inteſtins, d'où vient l'opreſſion, ou la diarrhée.

Le rhumatiſme eſt une maladie aſſez fréquente, & il arrive très ſouvent, qu'elle laiſſe de facheuſes impreſſions dans les muſcles, les malades ont de la peine à recouvrer la liberté du mouvement qu'ils ont perdu, & même il s'en trouve qui s'en

ſentent toute leur vie. Je puis dire ici avec vérité, que mon remède produit des effets merveilleux & ſurprenans dans cette maladie, auſſi bien que dans pluſieurs autres, comme nous aurons occaſion de le dire dans la ſuite.

Pour peu qu'on réflêchiſſe ſur les occaſions, qui donnent lieu à cette maladie, on ſe perſuadera aiſément, que rien n'eſt plus propre à la guérir, que les remèdes, qui peuvent faciliter la tranſpiration, & donner au ſang la fluidité néceſſaire, pour pénétrer juſques dans les plus petits rameaux des vaiſſeaux ſanguins qui arroſent les muſcles, où le ſang ſéjourne ordinairement dans le rhumatiſme. On remarque en effet, que l'on eſt attaqué de ce mal après des courſes violentes; le jeu de paume, & autres exercices de cette nature; s'expoſer à un air froid, dans le tems que la tranſpiration eſt plus abondante, comme le ſang eſt alors pouſſé avec plus de violence vers la peau,

les pores de communication des artères aux veines ſont plus ouverts les vaiſſeaux de la peau étant plus dilatés, le ſang reçoit une plus forte impreſſion par l'air exterieur, qui en ralentit le mouvement.

Et comme de toutes les humeurs qui roulent indifferemment & d'une maniére confuſe dans la maſſe du ſang, il n'y en a point, qui ſoit plus ſuſceptible d'épaiſſement, que la lymphe; il ne faut pas s'étonner ſi l'impreſſion du froid lui cauſe une ſi grande altération.

Une lymphe grumelée, & ayant perdu de ſa liquidité ordinaire, gênera le cours du ſang, dans le muſ le, & rempliſſant l'interſtice des fibres muſculaires, empêchera leur libre contraction, elles ne pourront pas ſe racourcir, c'eſt-à-dire aquerir en largeur ce quelles perdent en longueur. alors le malade ſe plaindra d'une difficulté de mouvoir cette partie.

On concevra aiſément que le moyen unique de délivrer un homme

attaqué de cette maladie, c'eſt de rétablir la fluidité de la lymphe, & de faciliter la tranſpiration pour rétablir le cours ordinaire du ſang dans la partie affligée, & par là, donner lieu à une libre contraction des fibres qui entrent dans la compoſition d'un muſcle, organe du mouvement, c'eſt ce que fait mon remède.

S'il a produit des effets merveilleux dans le rhumatiſme, l'on ne doit pas être ſurpris, s'il eſt très ſalutaire dans la peripneumonie; cette même lymphe grumelée, qui s'arrête quelquefois dans les muſcles, & qui y produit le rhumatiſme, par une conformation particuliére des poumons, s'arrêtera dans les vaiſſeaux lymphatiques de ce viſcère.

D'ailleurs l'on ſait par les découvertes de l'Anatomie moderne, que les poumons ſont compoſés de pluſieurs véſicules, qui ne ſont autre choſe que de petites poches, ou extrêmités des ramifications de la rachée artère, leſquelles ſont environnées

nées d'un rézeau de vaiſſeaux ſanguins, qui en ſerpentant autour laiſſent échaper par un petit vaiſſeau excrétoire, une humeur douce, capable de coagulation ; cette humeur dans l'état naturel eſt fluide ; ſon uſage eſt de rendre ſouples les véſicules, de modérer l'action de l'air, & de décharger toute la maſſe du ſang, d'une eſpèce d'excrement, qui ſort par les crachats.

S'il arrive donc, que par quelque cauſe que ce ſoit, cette liqueur acquiére de la conſiſtence, quelle ne puiſſe pas ſe ſéparer du ſang comme à l'ordinaire, & ſortir par l'expectoration, elle chargera la ſubſtance des poumons, cauſera de la difficulté de reſpirer ; en un mot, le malade ſera attaqué de peripneumonie.

J'ai pluſieurs obſervations, où j'ai donné mon remède dans de ſemblables cas, il a produit des effets auxquels on ne s'attendoit point ; comme ſa principale vertu, eſt de rendre

aux humeurs leur liquidité naturelle & de détruire quelques ſels acides, qui pourroient avoir donné lieu à la coagulation ; j'ai été forcé malgré tout raiſonnement, d'avoir une confiance entiere en ce remède.

Dans la ſuite, où je ſerai obligé d'en parler ſouvent, je prie le Lecteur de faire cette conſideration ; c'eſt que je ne prétens pas ſaper les fondemens de la pratique obſervée par les plus célébres Medecins d'aujourdhui, je ſçai que la ſaignée eſt un très bon remède ; & même ſouvent je l'ordonne avant que d'adminiſtrer le mien, je ne nie pas non plus que la purgation ne ſoit auſſi un puiſſant ſecours dans pluſieurs maladies ; mais tout ce que je prétens prouver, c'eſt que dans pluſieurs occaſions en donnant mon Bezoard Vegetal, il n'a pas été néceſſaire de recourir à ces ſecours ordinaires ; de plus les abſorbans, les diaphoretiques, que l'on preſcrit dans la plûpart des maladies, ne ſont point

point des remèdes ſur leſquels, l'on puiſſe compter, auſſi ſûrement que ſur celui que je propoſe au Public; & dont les effets, aidés des forces de la nature, ſont toûjours heureux.

Si mon Bezoard produit des effets merveilleux dans la peripneumonie, l'on n'aura pas de la peine à ſe perſuader qu'il eſt propre pour guerir l'aſtme. Un grand nombre de perſonnes attaquées de cette maladie qui en ont été parfaitement gueries, prouve cette verité : l'affinité qu'il y a entre l'aſtme & la peripneumonie, nous fait concevoir qu'un même remède, peut convenir dans ces deux cas, en effet dans l'aſtme les malades reſpirent avec beaucoup de difficulté : ce qui ſupoſe une difficulté dans la circulation des liqueurs qui parcourent la ſubſtance des poumons. Il y en a de trois eſpèces, la prémiére ſe nomme Dyſpnœe ou une ſimple difficulté de reſpirer, le ſecond degré eſt proprement apellé aſtme, dans lequel les muſcles intercos-

teaux, & ceux du bas ventre, se contractent avec violence dans le tems même que l'air entre & sort, l'on sent une espèce de siflement; le troisiéme état de cette maladie se nomme Orthopnœe, qui est le plus facheux, puis que les malades ne peuvent respirer que tout droit, & qu'il semble à les voir qu'ils vont être suffoqués à chaque instant.

Ces accidens prouvent manifestement que les vésicules du poumon qui reçoivent l'air, sont comprimées, & ne pouvant pas se dilater comme à l'ordinaire, le sang séjourne dans ce million de Vaisseaux qui rampent autour des vésicules; ce sang qui roule avec tant de difficulté ne sort pas de ses conduits, comme dans la peripneumonie; d'où vient qu'il n'y a point de crachement de sang. La cause prochaine de cette maladie, est une lymphe grossiere, gluante, & comme plâtreuse, qui s'arrête dans les Vaisseaux lymphatiques des poumons; elle s'y endurcit même d'une maniére

maniére à former des tubercules qui gehenment extraordinairement les Vaiſſeaux capillaires qui ſont autour ; c'eſt pourquoi tant que ces concrétions dans les Vaiſſeaux lymphatiques ſubſiſtent, il y aura difficulté de reſpirer.

Le moyen donc de guerir un tel mal, c'eſt de rendre à la lymphe la fluidité requiſe, d'enlever ces obſtructions, qui ſe ſont formées, dans la ſubſtance délicate des poumons ; & par ce moyen rétablir dans ſon entier la circulation du ſang.

Souvent les remèdes ordinaires, dont on ſe ſert, comme les delayans, les purgatifs, la ſaignée, n'emportent pas les obſtacles invincibles qui ſont nichés dans les Vaiſſeaux lymphatiques ; on ſouhaiteroit avoir en main, des matiéres propres à diviſer cette lymphe grumelée, & dure ; c'eſt ce qu'on obtiendra par l'uſage de mon Bezoard, qui étant composé de particules Alkalines, Volatiles, qui ſe mêlant avec la maſſe du ſang, diſſol-

vent d'une maniére douce, toutes les concretions qui peuvent ſe rencontrer dans les Vaiſſeaux lymphatiques, & dans les glandes, j'en apelle à l'experience, & les Medecins qui traiteront des Aſtmatiques n'ont qu'à le donner, je ne doute nullement qu'ils n'en exaltent la vertu & le merite, par les bons effets qu'il produira.

La Goute, cette cruelle maladie, qui eſt l'opprobre des Medecins, & le fleau des malades, reçoit un ſoulagement manifeſte par mon remède, je puis aſſurer ici par ſerment, qu'il y a peu de tems, que j'en ai moi-même reſſenti les doux effets, & cela par une ſeule priſe, qui m'a mis en état de ſortir de la chambre après avoir tenu le lit l'eſpace de 24 heures, le gros doigt du pied étant attaqué; c'eſt une experience que j'ai faite pluſieurs fois, elle ne m'a jamais manqué, je ſuis perſuadé quelle auroit fait chez moi de très grands progrès, ſi je n'en arrêtois pas d'abord la force par mon Bezoard. Quoi

Quoi que l'on regarde cette maladie comme incurable, il n'eſt pas cependant impoſſible de la ſoulager, & même de la guerir, ſuppoſé quelle ne ſoit pas fort enracinée, & que les parties ſolides, où elle réſide, ne ſoient pas entiérement détruites; j'avoüe ici ſincerement qu'il y a pluſieurs gouteux en qui l'on ne peut abſolument point ôter la cauſe occaſionelle de ce mal; j'aurois tort, ſi je prétendois que mon remède guerit toutes les goutes radicalement; toutes les richeſſes du Pérou, ne ſeroient rien en comparaiſon d'un ſemblable ſecret; mais ce qu'il y a de très ſûr, c'eſt que j'en ai ſoulagé un très grand nombre, & que même j'en ai entiérement gueri.

Pour concevoir avec plus de clarté; comment mon remède peut convenir à cette Maladie, il ne ſera pas inutile de faire quelques réfléxions ſur les cauſes qui la produiſent; on ne peut pas douter, que ſon ſiége ne ſoit dans les articulations, la tu-

meur qui y paroit & la matiére platreuſe qui en ſort quelquefois, en ſont des preuves convaincantes, l'étude de l'Anatomie, nous aprend que les piéces oſſeuſes, qui ſervent de baſe & de fondement à tout l'édifice du corps humain ſont unies entr'elles par des cavitez & des éminences, cette mécanique ſe remarque particulierement, dans les bras & dans les extrêmitez inferieures, par cet emboitement reciproque nous pouvons plier les bras, les étendre, mouvoir les doigts, en tout ſens; nous marchons, en un mot nous faiſons ſelon nôtre volonté, tous les mouvemens néceſſaires pour les agrémens de la vie, & pour nôtre conſervation.

Mais pour faciliter ce mouvement, qui eſt quelquefois très conſiderable, ſur tout dans les perſonnes qui voyagent à pied, ou dans les Coureurs, & ceux qui s'exercent à la paume; l'Auteur de la nature, a eu ſoin de placer autour des têtes, &

des

des cavitez osseuses, une source iné-puisable, d'une liqueur huileuse & gluante, qu'on nomme Synovie, par les découvertes du célebre Monsieur Duvernay, dont le nom seul, fait tout l'éloge ; l'on remarque sur les bords des cavitez une espèce de Plexus-Choroide parsemé de glandes rétiformes, qui étant legerement comprimées dans les fréquens mouvemens versent avec abondance, cette humeur mucilagineuse, dans les articles & facilitent le roulement des têtes dans les cavitez.

Ces glandes qui ne sont autré chose, qu'un composé d'artères, de veines & de Vaisseaux Lymphatiques, n'ont point été placées par cet excellent ouvrier, dans le fond des cavitez, de peur que dans le mouvement l'organe n'eut été détruit & brisé ; au cõtraire on remarque qu'elle tapissent le bord des cartilages ; tellement que par cette structure admirable, elles ne sont pressées que legerement, & ne courent aucun danger de rupture.

On doit regarder cette liqueur mucilagineuſe, comme l'Huile que l'on met dans les charniéres des reſſorts & des roües pour en faciliter le mouvement, afin que les dents qui s'engrainent les unes dans les autres, ne ſe briſent point, par un frotement continuel; mais qu'au contraire elles gliſſent avec facilité les unes ſur les autres.

On voit par cette explication, que l'art n'eſt qu'une imitation de la nature, & pour peu que l'on étudie la ſtructure du corps humain l'on y remarque toutes les machines que les hommes ont inventées; des poulies, des pompes, des leviers, des cordes, des poutres, des ſouflets, des preſſes, des plans inclinés, des filtres, des cribles, des canaux, des reſervoirs, c'eſt avec raiſon qu'on apelle cette machine un petit monde: il ſeroit facile, dis-je, d'y faire voir toutes ces piéces, mais cela nous éloigneroit trop de nôtre ſujet.

Ce que nous avons dit de la Synovie

novie nous conduit naturellement à la cauſe de la goute, s'il arrive, ou que par heritage, ou par le mauvais uſage des ſix choſes non naturelles, ſavoir, les alimens, la veille, les paſſions, le vice de l'air, les recrements retenus, le mouvement; s'il arrive, dis-je, que cette Synovie vienne à s'alterer, elle ne coulera pas comme à l'ordinaire dans les articulations, elle y ſéjournera, gênera le cours du ſang; d'où vient la rougeur, & la tumeur; cette liqueur chargée de ſels, par ſa groſſiereté bouchera ſon couloir, & irritera par ſon acreté les membranes voiſines de l'articulation, & cauſera cette violente douleur dont ſe plaignent les gouteux.

Pour ſoulager & guerir cette maladie, l'on a recours aux remèdes externes ou internes; mais comme rien n'eſt plus bizarre que leur effet; il arrive très ſouvent, que de quelque maniére que l'on s'y prenne, l'on effarouche le mal ſans l'apaiſer.

Tollere Nodoſam neſcit Medicina podagram.
Interdum docta plus valet arte malum.

Comme j'avois vû de très bons effets de mon Bezoard dans le rhumatiſme, l'aſtme & autres maladies dépendantes des obſtructions & de l'acreté des humeurs, je n'ai pas douté qu'il ne convint auſſi dans la goute, le ſuccès a répondu à mon attente, il ſoulage preſque ſur le champ les malades, à qui l'on en donne, il apaiſe l'inflammation, en adouciſſant l'acreté de la Synovie, excite une legere tranſpiration dans la partie, en rétabliſſant la fluidité de cette huile, qui donne par ſa groſſiereté occaſion à la tumeur, à la rougeur & à la douleur.

L'on s'étonnera peut-être de ce que je recommande auſſi mon remède dans les fiévres, où il a paru être un ſpecifique admirable; quelque perſonne peu verſée dans la ſtruc-

ſtructure du corps humain, qui n'aura pas médité ſur l'économie animale ; ne pourra pas concevoir comment il eſt poſſible qu'un ſeul & même remède puiſſe convenir dans pluſieurs maladies ; mais quand on fera réfléxion, que les loix de la nature ſont très ſimples, qu'une ſeule & même cauſe peut produire des altérations differentes ſelon la diverſité des parties ſur leſquelles elle agit, on ceſſera d'être ſurpris ; ſupoſés un vice dans la lymphe, ſi elle s'arrête dans les poumons, elle y produira la peripneumonie, l'aſtme ; ſi elle croupit dans le foye elle cauſera la jauniſſe, dans la rate elle donnera occaſion à la formation d'un ſchirre, dans les reins, il en ſurviendra quelque difficulté dans la filtration des urines, & ainſi de même des autres parties.

C'eſt cette idée ſimple ; cette explication mecanique, que l'on donne aujourdhui de l'uſage des parties, fondée ſur une bonne Phyſique &

ſur les lumiéres de l'Anatomie & de la Chymie, qui a rendu la pratique de la Medecine, plus aiſée ; moins chargée de remèdes.

Que l'on parcoure les anciens Praticiens, paroiſſoit-il pluſieurs ſymptomes dans une maladie, on les attaquoit tous en particulier, ſans faire réfléxion qu'ils dépendoient d'une ſeule & même cauſe, qu'il falloit ſeulement détruire, pour diſſiper tous les accidens ; par exemple un homme ſe plaignoit d'un mal de tête, d'une difficulté de reſpirer, d'une douleur dans le bas ventre ; l'on auroit mis en uſage les cephaliques, les pectoraux, & les remèdes contre la colique ; ſupoſons que tous ces accidens, comme on a ſouvent occaſion de l'obſerver, dépendent d'une grande quantité d'excremens nichés & cantonnés dans les cellules de l'inteſtin colon, un ſeul lavement qui entrainera ces matiéres dehors, rétablira le cours du ſang, & tous les ſymptomes dont le mala-

de ſe plaignoit, s'évanouïront par ce ſeul & ſimple remède, ſans qu'il ſoit néceſſaire de recourir à un fatras de medicamens qui ne feroient qu'acabler le malade & vuider ſa bourſe.

Pour en revenir à la fiévre, l'on verra par les obſervations que j'aporterai, quel cas on doit faire de mon Bezoard ; j'en ai gueri un ſi grand nombre, de toutes les eſpèces ; & cela ſans aucune recidive, que je ne crois pas trop avancer ; quand j'aſſurerai qu'il eſt préferable au Quina, prémiérement parce que l'on n'eſt pas obligé d'y revenir ſi ſouvent, comme il arrive dans l'uſage de cette écorce, qu'il faut réiterer tant de fois, que les febricitans en ſont ſouvent rebutés ; en ſecond lieu, mon remède ſe donne en petite doſe & ne charge pas l'eſtomac ; en troiſiéme lieu, comme il y a des fiévres fort opiniâtres, qui reſiſtent au Quina comme les quartes, les tierces inveterées, qui dépendent d'un

le-

levain fixé & niché dans les extrê-
mités des voyes de la circulation ;
mon remède l'attaque jufques dans
les lieux les plus reculez, l'en déni-
che, le corrige & le fait fortir par
les glandes miliaires de la peau, ou
le détruit par extinction.

Quelques réfléxions fur les diffe-
rens fyftêmes, & fur la caufe en gé-
neral des fiévres, feront mieux en-
tendre, comment mon remède eft
propre à les guérir ; Vanhelmont
foutient que la fiévre dépend d'un
foufre allumé dans les vaiffeaux du
fang ; Willis que ce n'eft qu'une fer-
mentation, une effervefcence, ou
ebullition extraordinaire, excitée
dans la maffe des humeurs, Syden-
ham prétend qu'une commotion, une
agitation violente & une extrême
rarefaction des particules du fang
fait l'effence de la fiévre.

Dolæus affure que la feule dif-
proportion des humeurs qui compo-
fent le fang, & le défordre des ef-
prits qui y font mêlés produit la fié-
vre ;

vre; ſi les Medecins ſont ainſi partagés touchant la nature de la fiévre, ils ſont encore moins d'accord touchant la qualité de l'humeur qui l'excite.

Entre les Chymiſtes, ceux-ci veulent que la fiévre tire ſon origine d'un ſoufre exalté, ou d'un ſel nitreux, ou vitriolique; ceux-là d'une matiére acre & viſqueuſe; qui ne ſemble être compoſée que d'huile & de ſel; Sylvius raporte toutes les fiévres à la bile & au ſuc pancreatique, qui dégénere en ſel lixiviel ſemblable à la ſaumure? Le ſavant Borelli s'imagine que le ſuc & les eſprits qui ſont dans les nerfs, venant à s'aigrir, ſont la prémiére cauſe immédiate de la fiévre; Monſieur Minot & Monſieur Spon ne veulent que l'aigreur du ſang & du chyle pour expliquer la maniére dont la fiévre s'allume.

Quelques uns mettent l'eſſence de la fiévre dans le dérangement des globules qu'un fameux Hollandois nom-

nommé Lewenhocc a découvert dans la maſſe du ſang avec ſon microſcope; d'autres à un acidé vitié qui coagule le ſang dans le cœur.

Etmuller prétend que la ſupreſſion de la ſueur, ou de l'inſenſible tranſpiration produit la fiévre; Si la ſueur, dit Tauvry, qui eſt ſuprimée eſt remplie de principes fermentatifs, on aura une fiévre continuë, ſi au contraire quelque matiére vitiée paſſe de tems à autres, des prémiéres voyes dans le ſang, on ſera attaqué d'une fiévre intermittente.

Les Carteſiens croyent que cette maladie tire ſon origine de certains ſucs alterés & corrompus, dont les figures irreguliéres embarraſſent la matiére ſubtile, qui paſſe continuellement par les pores du ſang, laquelle venant à faire effort à cauſe des obſtacles qu'elle rencontre en ſa route, agite dans la ſuite toute la maſſe & produit la fiévre.

L'on voit par tout ce que nous venons de dire que les Medecins s'acor-

cordent peu ſur la nature & la deſcription de la fiévre; ils different de même, quand ils veulent aſſigner le lieu où s'amaſſe & ſe forme la matiére qui la cauſe; ils nomment cet endroit le foyer, & la matiére qui s'y eſt amaſſée & corrompuë, le levain ou le ferment de la fiévre.

Vanhelmont & pluſieurs autres mettent ce foyer dans le ventricule, & ils ajoutent que le chyle aigre ou acide en eſt toûjours le levain; Sylvius Deleboë veut que cette humeur capable de cauſer la fiévre, s'amaſſe dans les canaux choledoques ou biliaires, & dans les vaiſſeaux pancreatiques; les autres ſont du ſentiment de Dolæus, & établiſſent le foyer de la fiévre géneralement dans toutes les parties du corps; ils diſent donc que ce levain ſe peut trouver dans les canaux qui charient la lymphe, dans les veines lactées, dans les glandes du meſentère, par tout enfin, ou la lymphe, & le chyle, le ſang même & les au-

autres humeurs peuvent contracter quelque acidité, ou se charger d'un soufre nitreux, disposé à exciter une effervescence propre à produire la fiévre.

Il ne faut pas s'étonner, si avant la découverte du Quinquina les Medecins traitoient les fiévres differemment, les uns ne donnoient que des rafraichissemens, dans la pensée où ils étoient, que c'étoit un soufre exalté, les autres songeoient à corriger la bile & le suc pancreatique, croyant la pensée de Sylvius véritable; enfin selon l'hypothese que l'on embrassoit dans les Ecoles, on traitoit diversement les malades pour lesquels on étoit apellé, les amers étoient aussi fort en usage pour domter les acides.

Mais il faut avoüer que toutes ces méthodes étoient fort infructueuses, aussi bien que celle de leur tirer du sang, jusques à défaillance, pratique qui est encore de nos jours en usage chez quelques Medecins, qui ont

même fait des ouvrages pour l'autôriser, non seulement dans la fiévre, mais dans presque toutes les maladies, en sorte que selon eux, la connoissance des simples est inutile; & on fait très mal de perdre son tems à l'étude de l'Anatomie, de la Physique & de la Chymie; les Pharmacopées sont des livres qu'on devroit condanner, puis que tout se reduit à saigner impitoyablement un malade, quelque abatu qu'il puisse être; les paroles de Vallesius, fameux Medecin, sont trop remarquables sur ce sujet; nous les raporterons sans les traduire, de peur d'en diminuer la force.

Quid ergo agendum, mittendum ajunt sanguinem, quid deinde mittendum rursùs, quid post hæc, mittendum iterùm, missô verò nihil præterea, ô brevem formulam, meritò sanè vilipenditur quæ tam parvo constat, quorsùm Hypocrates & Galenus, & alii omnes Authores, tum Græci, tum Latini, atque etiam Arabes, & Juniores

niores nostro sæculo proximi, atque etiam nobis contemporanei, tam multa congesserunt de simplicibus & compositis, cùm liceat hæc omnia uno hoc verbo concludere, sanguinem mittere.

L'on voit par ce que nous venons d'avancer, que l'on seroit encore aussi emprunté à guérir la fiévre, qu'on l'a été autrefois, sans l'usage du Quinquina; chaque Medecin cherchoit les remèdes convenables à son systême, mais cette écorce les embrasse tous; croyés vous que la fiévre soit produite par des acides, par une effervescence des humeurs, par le vice des parties solides, par un soufre du sang exalté, par une interception du cours libre de la matiére subtile, en un mot quelque hypothese que vous adoptiés vous guérirez également la fiévre en donnant du Quina.

Ce que j'en dis, fait assez connoitre qu'en proposant mon Bezoard, que je crois beaucoup plus specifique, & plus propre à guérir la fiévre

vre entiérement & ſans recidive, je ne prétens pas le rejetter abſolument, il faudroit s'aveugler & paſſer pour fanatique, ſous prétexte qu'on a en main un remède plus efficace, d'en vouloir preſcrire un autre, qu'un grand nombre d'années ont ſi bien établi, & dont nous avons parlé avec tout l'éloge qui lui eſt dû, au commencement de ce Livre.

C'eſt l'expérience qui a confirmé avec juſtice, la reputation de cette drogue; j'eſpére auſſi que cette même expérience, établira comme elle a fait, juſques à preſent, dans les endroits où j'ai pratiqué, les admirables proprietés de mon Bezoard, pour la fiévre, maladie la plus commune, & la plus ordinaire de toutes.

Quoi que je ſois perſuadé que l'expérience eſt le véritable fondement de la Medecine, je ne ſuis cependant pas dans la penſée qu'elle excluë le raiſonnement, elle ne ſau-

roit être juste sans lui ; Le raisonnement établit la validité de l'expérience, aussi bien que l'expérience confirme le raisonnement ; tout ce que je prétens avancer, c'est que la plûpart des bons remèdes, dont nous nous servons en Medecine, nous les devons à l'expérience ; en effet, y a-t-il un homme au monde, qui eut pû découvrir si cette écorce, ou si mon Bezoard gueriroit la fiévre par le simple raisonnement ; donnés à examiner à un tel homme ces deux remèdes, qu'il en fasse l'analyse Chymique, qu'il en tire les principes, qu'il étudie la figure, la connexion des parties qui composent ces deux febrifuges, qu'il se serve pour cet effet des meilleurs microscopes ; en un mot qu'il mette tout en usage pour découvrir le raport qu'il y a entre le remède & la cause de la fiévre ; jamais il ne se détermineroit à le donner, fondé simplement sur ces conjectures.

La plûpart des medicamens, agissent

ſent par leurs parties integrantes ; ſéparés du ſenné, le ſel, le ſoufre, la terre, & l'eau, aucun de ces principes en particulier ne purgera, mêlez les dérechef vous n'aurez aucun purgatif ; ce qui fait voir d'une maniére claire, que l'analyſe Chymique, que l'on s'étoit propoſé de faire des plantes qui ne ſont pas en uſage, pour en découvrir la vertu, ne nous inſtruit pas beaucoup ; c'eſt ce qui eſt cauſe que l'Academie Royale des Sciences de Paris, a peu conté ſur ce travail, quoi que d'ailleurs très curieux & propre à expliquer l'action des ſimples connus. Ce qui les a rebuté du plan qu'ils s'étoient propoſé par l'analyſe Chymique, c'eſt qu'ayant diſtillé des choux pommelés, & une eſpèce de ſolanum qu'on nomme furieux, ils en ont tiré des principes ſi ſemblables en qualité, & en quantité, qu'il ſembloit qu'on n'eût diſtilé qu'une ſeule de ces plantes ; cependant l'une eſt un narcotique des plus facheux, & qui peut cauſer la

 mort,

mort, au lieu que l'autre, eſt un aliment, dont tout le monde ſe trouve bien.

Ce n'eſt pas donc ſur des conjectures ſimples, & ſur des hypotheſes de phyſique, que l'on doit établir la vertu des ſimples, il faut l'expérience ; j'ai donné ſi ſouvent mon remède dans toutes ſortes de fiévres, qu'il m'eſt impoſſible de douter un moment de ſon mérite à cet égard ; c'eſt un compoſé à la vérité de pluſieurs plantes, dont la vertu réünie produit cet effet, je puis dire qu'il agit comme un mixte ſimple, & que ſi l'on en ôtoit quelque principe, l'on en diminueroit la vertu, ſemblable aux purgatifs ou aux diuretiques, leſquels étant décompoſés par le feu, ne communiquent pas à leurs principes ſéparés la vertu qui ſe trouvoit dans le tout.

Ayant raporté les differens ſentimens que les Medecins ont ſur la cauſe de la fiévre, il ne ſera pas inutile d'expliquer ici en peu de mots,

mors, ce que l'on peut penſer de plus raiſonable, ſur une matiére auſſi abſtraite, & auſſi cachée que paroit la cauſe de cette maladie, quoi qu'elle ſoit très commune, elle n'a pas laiſſé d'intriguer extraordinairement l'eſprit des Philoſophes & des Medecins, en ſorte que l'on peut dire, que ſi chaque ſcience à ſa pierre philoſophale, la Medecine a auſſi la ſienne, la Geometrie a la quadrature du cercle, la Geographie, les Longitudes, la Phyſique, le flux & reflux de la mer; la Morale, le déſintereſſement; & la Medecine, le retour périodique des fiévres.

Comme nous ſommes dans cette penſée, que ce qui donne ordinairement occaſion à la fiévre, dépend d'une mauvaiſe & imparfaite digeſtion des alimens dans l'eſtomac, pour mieux concevoir la choſe, il eſt bon de faire quelques réfléxions générales ſur les moyens, que l'Auteur de la nature a employé, pour reduire les alimens que nous pre-

nons chaque jour, en nôtre propre ſubſtance.

Je remarque d'abord que nôtre machine étant composée de parties ſolides ; qui ſont tout autant de canaux ; & de parties fluides, qui ſont des humeurs differentes qui les rempliſſent, il eſt impoſſible que ces parties agiſſent réciproquement, les unes ſur les autres, ſans un frotement continuel ; mais il eſt manifeſte, en bonne phyſique, que par une colliſion reciproque d'un corps avec un autre, il s'échape, une pouſſiere fine, & par la ſucceſſion des tems, fuſſent-t-il des diamans, qui ſont les corps les plus durs que nous connoiſſions, ils prendroient fin, & s'échaperoient à nos yeux ; faut-t-il donc s'étonner, ſi cette perte, ayant lieu chez nous, nous avons beſoin d'alimens pour la reparer.

Nous nous portons d'autant plus naturellement à prendre de la nourriture, que nous y ſommes invités par un plaiſir prévenant, que l'Au-

teur de la nature, a attaché à cette action, il y a même plus, lors que nous en ſommes privés nous ſentons de la douleur, exprimée par la faim & la ſoif ; ce qui démontre clairement l'abſoluë néceſſité, où nous ſommes de manger & de boire, ce qui eſt commun à tous les animaux de quelque eſpèce qu'ils ſoient.

Tous les mouvemens de nôtre corps dépendent de la nutrition, comme de ſon principe, on coupe les alimens, on les perce, on les broye, on les mêle à la ſalive, avant que de les avaler, ils deſcendent de l'éſophage dans le ventricule, & étant convertis en chyle, ils paſſent dans les boyaux ; d'où le plus ſubtil s'inſinuant dans les veines lactées, paſſe dans le reſervoir & dans le canal Thorachique, pour circuler avec le ſang. Expliquons tout cela un peu plus au long ;

La bouche eſt garnie de pluſieurs dents, qui n'ont pas toutes la même figure, auſſi ont-elles des uſages dif-

ferens ; c'eſt ici où l'on remarque facilement, comme dans toutes les autres parties, qui compoſent nôtre machine, la ſageſſe infinie de l'ouvrier ; car les unes ſont deſtinées à couper, elles ſont au nombre de huit, on les apelle inciſives, il y en a quatre autres, qui les aident dans cette operation, elles ſont pointuës, & pénétrent la pièce que l'on veut déchirer. Outre ces dents, qui paroiſſent à la moindre ouverture de la bouche, il y en a d'autres bien conſiderables, qu'on nomme mâcheliéres, elles ſont au nombre de vingt ; ces dernieres dents ayant une ſuperficie fort large, agiſſent à peu près comme deux meules de moulin, dont l'une eſt en mouvement, pendant que l'autre eſt en repos, & qui écraſe de cette maniére le grain que l'on met entre deux ; car pendant que la machoire d'enhaut ſe repoſe, celle d'enbas, va & vient, & frote coup ſur coup, & avec aſſez de force les dents de deſſous contre les dents de
deſſus,

deſſus, c'eſt ce qui fait que les alimens qui ſe trouvent entre ces corps ſolides, d'entiers qu'ils paroiſſoient auparavant, ſont reduits en des parties fort menuës.

Cette operation, quoi que conſiderable, ſeroit infructueuſe, ſi dans ce tems, il ne couloit pas dans la bouche, une liqueur qui facilite la diviſion des alimens ; en effet la ſalive y tombe alors, avec abondance, par pluſieurs ruiſſeaux, dont les plus conſiderables, ſont les glandes parotides, ſituées près de l'angle de la machoire inferieure, elles ſont preſſées legérement dans le tems de la maſtication ; & fourniſſent une plus grande quantité de ſalive, par un canal excrétoire qui s'ouvre interieurement dans la bouche, & qui eſt très remarquable par la diſſection, étant couché près du muſcle Zygomatique ; au milieu de la jouë. Outre cette ſource, qui eſt des plus fertiles, il y a pluſieurs autres glandes qui ſervent toutes à ce même uſage,

ſavoir, les Maxillaires, les Amygdales, celles qui ſont placées ſous la langue, celles qui tapiſſent l'interieur de la bouche ; les larmes même ſervent à détremper les alimens dans la bouche ; elles tombent continuellement par les points lachrymaux ; & ne verſent par deſſus les paupiéres, que dans les pleurs.

L'utilité de la ſalive eſt ſi conſidérable, que nous remarquons que ceux qui crachent beaucoup, & qui font un uſage immoderé du Tabac, ſont ſujets à des indigeſtions, & perdent un des plus puiſſans moyens pour la ſolution des alimens, c'eſt une liqueur qui étant éxaminée par l'analyſe Chymique, fait voir qu'elle contient un ſel alkali, ou acre, & beaucoup de phlegme, ou d'eau pure. Une preuve de ce que je viens d'avancer ſe tire de l'expérience, ſi on la mêle avec la teinture de fleurs de mauves, elle produit une couleur verte, ſi on la laiſſe à elle même, dépouillée qu'elle devient des parties

ties aqueuſes, elle fermente avec les acides, & nullement avec les alcalis.

Il ſe préſente ici une objection par raport à la nature de la ſalive, que nous ſupoſons n'être pas acide, l'on dit qu'étant mêlée avec le vif argent, elle le fait diſparoitre, ſi cet argument étoit de quelque force, il concluroit pour l'huile, qui étant mêlé avec ce mineral lui donne une conſiſtence d'onguent, qui n'eſt que trop en uſage dans ce ſiécle pour les maladies venériennes, le beurre, toutes ſortes de graiſſes ſont capables d'éteindre le mercure, il ſuffit d'embaraſſer, & d'empaqueter, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion, les boules de mercure pour leur ôter cette fluidité qui leur eſt ſi naturelle.

Cette prémiére liqueur, qui donne à la digeſtion des alimens le prémier coup, & qui influë ſi conſidérablement ſur cette opération, eſt compoſée de ſels acres, de phlegme & de ſoufre, comme elle eſt naturelle-

ment fluide elle pénétre d'abord les alimens que nous prenons, elle en dissout les sels, & comme elle est chargée d'un sel acre, elle entre aussi dans la texture des soufres, ce qui produit une digestion plus promte, & plus aisée; elle est si nécessaire, qu'elle contribuë beaucoup au gout, en se mêlant aux parties essentielles des alimens, & leur servant de vehicule pour heurter contre les papilles des nerfs, dont le palais est tapissé.

La langue ramasse exactement toutes les parties des alimens, qui ont été pénétrées par la salive, & les pousse dans l'œsophage, en se racourcissant, à peu près comme la main de la charcutiére, fait entrer dans le boyau, la chair préparée pour faire des saucisses; il se trouve à l'entrée de ce canal un paquet de fibres musculeuses, très fortes, qui embrassent cette pâte formée dans la bouche, & qui en se resserrant fait avancer la matiére de la nourriture dans le canal, lequel étant susceptible de dilata-

latation & de contraction, charie jusques dans l'estomac les alimens, par une méchanique très simple.

En décendant le long de l'œsophage, ou de ce tuyau, qui aboutit de la bouche au ventricule, ils pressent un million de petites glandes situées dans la membrane interne de ce conduit, d'où il distille une pluye très fine, savoir une liqueur qui humecte le Canal, & qui se mesle aux alimens, pour en faciliter la descente; ces glandes se remarquent en plus grande abondance dans les animaux qui ont la tête panchée, comme dans les Bœufs, les Cochons, les Moutons, & autres de cette nature; dans ceux-ci les alimens doivent vaincre leur propre poids & montent dans la deglutition, au lieu que dans l'homme, la propre pesanteur des alimens contribue beaucoup, à leur descente dans le ventricule.

Lors qu'ils y sont arrivés, ils y reçoivent une nouvelle préparation, plusieurs causes y contribuent; en pré-

prémier lieu la chaleur des parties voiſines, le foye qui eſt en partie, couché ſur l'eſtomac, l'inteſtin colon rempli de fumier, & l'epiploon, chargé de graiſſe, facilitent merveilleuſement, une plus grande diviſion des alimens, dans ce ſac, où ils s'éjournent quelque tems avant que de paſſer plus loin.

Nous remarquons en chymie, que toutes les diſſolutions, ſe font avec beaucoup plus de facilité, lors que les corps que l'on veut diſſoudre, ſont expoſés à une chaleur moderée, la diſſolution de la limaille de fer, par l'eau forte, eſt plus promte, quand on ſe ſert du feu de ſable, que ſi on la laiſſe à elle même; pour peu que l'on ſoit verſé dans les élemens de la chymie, on conçoit facilement la néceſſité d'une chaleur, procurée par le feu, pour hâter & perfectioner toutes les ſolutions.

Outre ces cauſes, que l'on peut regarder comme adjuvantes; il y en a une principale, qui eſt cette li-

queur,

liqueur, qui diſtille continuellement par les glandes dont la membrane interieure de l'eſtomac eſt tapiſſée ; je ſçai que de nos jours pluſieurs Medecins ont revoqué en doute cette liqueur, & tâchent d'expliquer la digeſtion des alimens, par le Syſtême de Pitcarnius, qui prétend, qu'elle ſe fait par le ſeul frotement des membranes de l'eſtomac contre les alimens, mais outre qu'il eſt difficile d'expliquer par cette hypotheſe, pourquoi les chiens digerent les os, entre la dureté desquels & la force des membranes de l'eſtomac il n'y a aucune proportion ; d'ailleurs il eſt certain que toute fibre muſculeuſe, ne ſe peut racourcir tout au plus que de la troiſiéme partie de ſa longueur, cependant il arrive ſouvent que l'eſtomac digere une petite portion d'alimens ſolides, ce qui ne peut pas ſe faire par un frotement, puis qu'alors quelque contraction que vous ſupoſiez dans les fibres, elles n'embraſſeront jamais ſi étroitement cette petite

te portion de nourriture, quelle puiſ-ſe être reduite en chyle, ce qui arrive cependant tous les jours ; nous nous étendrions d'avantage ſur cette matiére ; ſi elle n'avoit pas été traitée à fond, par Monſieur Aſtruc, célébre Profeſſeur en Medecine à Montpelier ; par l'Illuſtre Mr. Valliſniéri, Profeſſeur à Padouë, & principalement par le ſçavant Mr. Manget, dans ſon grand Theatre Anatomique Tom. I. Chapitre de la Chylification.

Il y a une célébre diſpute chez les Modernes, touchant la nature & la qualité de cette liqueur, les uns la regardent comme acide & ſe fondent ſur les raiſons ſuivantes ; 1. Les acides aident la digeſtion ; cela eſt quelquefois vrai : mais fort ſouvent ils y nuiſent ; d'ailleurs, il y a d'autres choſes differentes des acides, qui y contribuent infiniment, comme les acres & les amers ; peut-être auſſi que cela arrive, parce que les acides irritent les glandes de l'eſtomac &

les

les obligent de ſéparer une plus grande abondance de liqueur, pour la ſolution des alimens. Ils diſent auſſi que le fer & le cuivre, ſe diſſolvent dans l'eſtomac de quelques oiſeaux, comme dans celui d'autruche, à proprement parler il ne ſe fait point de diſſolution, comme Monſieur Perrault de l'Academie Royale des Sciences l'a obſervé, ayant donné à avaler à une autruche, pluſieurs piéces de monoye de cuivre, courbée en forme de dez à coudre; les caractères dans la partie convexe, étoient en partie effacés, tandis que ceux de la ſuperficie intérieure étoient tous entiers, & cela, par le ſeul frotement des piéces les unes contre les autres, & non pas par l'impreſſion d'aucune liqueur acide.

D'où il s'enſuit, que l'on ne peut point par ces argumens, ou d'autres ſemblables à ceux-là, établir l'acidité de la liqueur de l'eſtomac, laquelle eſt à peu près de la même nature que la ſalive, excepté qu'elle eſt plus char-

chargée de ſels acres, nous ne nions pas que dans ſa compoſition il n'entre quelque peu d'acide, comme c'eſt un menſtrue deſtiné à la ſolution des alimens fort differens, les uns des autres; il a fallu que cette humeur fut chargée de ſoufres, de ſels, d'eau, pour s'accommoder aux differens principes, contenus dans nôtre nourriture.

Les alimens, étant donc reçûs dans l'eſtomac, y ſont pénétrés par cette liqueur, qui y diſtile par un million de vaiſſeaux excrétoires, qui partent des couloirs, dont ſa ſurface interne eſt parſemée, il ſe fait une eſpèce de fermentation, par le mêlange des differens ſels, que contiennent pluſieurs mêts, que l'on mange ſouvent en un ſeul repas, la ſalive dont ils ont été pénétrez dans la bouche, la liqueur gaſtrique, & les principes fermentatifs contenus dans ces alimens, contribuent tous enſemble, à les reduire en cette eſpèce de bouillie, d'une conſiſtence épaiſſe & viſcide, qui venant

nant à ſurnager par deſſus les parties des alimens, qui n'ont pas reçû encore cette préparation, s'écoulent peu à peu dans le commencement des boyaux par le pylore, le mouvement alternatif du diafragme & des muſcles du bas ventre, facilite merveilleuſement par une compreſſion légére, la ſortie du chyle de l'eſtomac.

Ce chyle, tombant de l'eſtomac dans les boyaux, tout gluant qu'il eſt, ne pourroit pas traverſer les veines lactées, s'il n'étoit rendu plus coulant, l'on a pourvû à cet inconvenient, par le moyen de deux liqueurs, ſavoir la bile, & le ſuc pancreatique, qui doivent être regardez comme deux petites fontaines, qui attendent le chyle à ſa ſortie pour lui donner une nouvelle préparation, & le rendre propre à enfiler une route fort étroite, je veux dire les veines lactées, canaux dont la petiteſſe eſt fort au deſſous des cheveux de tête, viſibles dans le tems qu'ils ſe rempliſſent par une grande abondance de chy-

chyle, & qui diſparoiſſent quand ils ſont vuides.

Le ſuc pancréatique, eſt à peu près de la même nature que la ſalive, & ſert à achever la diſſolution des alimens qui a été commencée dans l'eſtomac. Wirſungus fameux Anatomiſte, eſt le prémier qui a découvert le canal excrétoire que cette glande fournit; les Anciens croyoient qu'il ne ſervoit que d'oreiller à l'eſtomac pour empêcher qu'il ne ſe bleſſat, dans le tems qu'il ſe dilate.

Une preuve aſſez conſiderable de l'utilité du ſuc pancréatique, ſe tire de l'expérience de Louver, célébre Anatomiſte, qui s'eſt fait connoître d'une maniére ſi diſtinguée, par ſon traité de la nature & du mouvement du cœur; il a ouvert un chien en qui il a trouvé le pancréas ſchirreux, & les veines lactées remplies d'un chyle grumelé & fort crud.

Le fameux Sylvius Deleboë,à prétendu que le ſuc pancréatique mêlé avec la bile fermentoient enſemble; mais

mais plusieurs expériences faites du depuis en liant en haut & en bas la source de ces deux liqueurs, ont convaincu qu'elles se mêloient tranquilement sans aucune fermentation, ce qui renverse le systême de cet Auteur Illustre, très estimable d'ailleurs.

La bile est cette autre liqueur qui versée sans cesse, dans l'intestin duodénum, se mêle avec le Chyle; c'est un suc amer tout chargé de Sels acres & volatils; Les parties oleagineuses, ou sulphureuses, entrent dans sa composition, elle contient aussi beaucoup de phlegme; Elle est separée dans le foye; la vésicule du fiel, qui en est le reservoir, est atachée à ce viscére, & se vuide dans l'intestin, dãs le tems de la dilatation de l'estomac, pour se mêler avec le chyle, dont les parties les plus grossieres reçoivent une nouvelle division; cette liqueur qui étoit viscide & épaisse en sortant de l'estomac, devient coulante & liquide après avoir passé par l'examen de la bile & du suc pancreatique;

Le Chyle preparé de cette maniére, eſt fort diſpoſé à enfiler la route des veines lactées, dont les bouches répondent à l'interieur des boyaux ; comme il eſt compoſé de parties fluides & d'autres très groſſieres, on conçoit aiſément que les inteſtins en ſe reſſerrant par un certain mouvement qu'on nomme periſtaltique, expriment de toute la maſſe qui eſt ſortie du ventricule, ce qu'il y a de plus liquide, & l'obligent à entrer dans ces tuyaux lactées répandus le long des inteſtins.

Le plus groſſier qui forme les excrémens, eſt pouſſé le long du canal des inteſtins, juſques à l'anus, & laiſſe échaper en chemin, cette matiére fluide ; il arrive dans ce cas à peu près la même choſe, que ſi ayant dans la main de la boüe, en la fermant nous ferions ſortir par l'interſtice des doigts l'eau qui étoit entrée dans ſa compoſition, tandis que le plus groſſier s'échaperoit par l'ouverture de la main.

Ce mouvement des inteſtins, peut

s'apercevoir dans un chat ouvert tout en vie, on à le plaisir de remarquer cette contraction & cette dilatation du boyau alternative ; c'est-à-dire que la partie superieure en se resserrant pousse la matiére dans l'inferieure, qui venant à se dilater se contracte à son tour, ensorte que ce mouvement que l'on peut apeller vermiculaire, se continuë jusqu'à l'anus : le miscroscope nous démontre cette vérité d'une maniére très claire, dans un pou ; ou l'on void cette mécanique à l'œil, aussi bien que la circulation du sang : ensorte que l'on peut dire que ce verre admirable, que Leuwenoch a si bien travaillé, nous decouvre un autre monde, & nous démontre la grandeur de Dieu, par une autre extrêmité ; en nous faisant connoître que tout ce que nous apelons petit en fait de matiére, est une veritable montagne, un grain de sable tout méprisable qu'il est pourroit servir d'une planete à des animaux qui auroient avec lui la même proportion

tion que nous avons avec la terre que nous habitons ; d'un autre côté cette grandeur de l'être ſuprême paroit par le moyen des teleſcopes, qui nous découvrent des corps infiniment plus grands que nôtre terre, enſorte qu'elle s'evanouit, quand nôtre imagination s'éleve à ce nombre innombrable de Soleils, qui roulent ſur nos têtes, & dont la grandeur eſt infiniment ſuperrieure à ce petit morceau de terre ſur lequel nous rampons, comme des inſectes ; & qui eſt cependant le ſujet de l'orgueil des Souverains, & des diſputes qu'ils ont les uns avec les autres.

Pour revenir à nôtre ſujet ; le Chyle étant exprimé de la maniére dont nous l'avons expliqué, prend la route des glandes du méſentère, oú les prémiers vaiſſeaux lactées ſe perdent en des rameaux inſenſibles de ces glandes, il eſt repris par d'autres tuyaux, qu'on nomme veines lactées ſecondaires, qui ſont un peu plus groſſes ; elles aboutiſſent toutes

toutes dans une eſpèce de poche que l'on nomme le réſervoir de Pecquet, ſitué entre les deux tendons du diafragme ; delà le chyle monte dans le canal thorachique, qui eſt placé le long de l'épine du dos, & aboutit dans la veine ſouclaviere gauche ; les cauſes qui l'obligent à monter, ſont le chyle poſterieur, qui eſt pouſſé par la contraction des inteſtins, des muſcles du bas ventre, & du diafragme ; le reſſort du reſervoir & du canal thorachique, le batement de l'aorte, & des artères intercoſtales, qui ſont cotoyées par ce canal ; la dilatation des poumons, qui preſſent contre les parois internes de la poitrine, les valvules que l'on remarque de diſtance en diſtance, dans ce canal, & qui ſervent comme tout autant d'échelons au chyle, pour arriver à la ſouclaviere.

Comme il y auroit à craindre, que ce chyle ne s'épaiſſit, & ne s'arrêta en chemin, avant que d'arriver

au cœur, & que par ſon abſence le canal thorachique, par où il doit couler pourroit ſe déſecher & par conſequent ſe boucher, l'Auteur de la nature y a pourvû, en faiſant charier dans tous les tuyaux qui conduiſent le chyle, une liqueur fort claire, ſavoir la lymphe qui y eſt portée par des vaiſſeaux particuliers qu'on nomme lymphatiques, enſorte que le canal thorachique, le reſervoir, & les veines lactées, lors qu'elles ne ſont pas remplies de chyle, ne laiſſent pas de contenir de la lymphe, qui s'y verſe jour & nuit : par cette précaution, la fluidité néceſſaire au chyle, pour être conduit dans le ſang; eſt fort augmentée, & il n'y a pas à craindre que ſes tuyaux viennent à s'afaiſſer, ce qui auroit été un grand inconvenient; puis qu'ils ſont toûjours pleins, ou de lymphe mêlée avec le chyle, ou de lymphe toute ſeule.

Une belle expérience de Louwer prouve que le chyle n'eſt pas porté dans

dans le ſang par une route differente de celle que nous venons de décrire; il a ouvert le côté d'un chien en vie, & avec l'ongle, a fort adroitement déchiré le canal thoracique ; ayant fermé la playe, il a laiſſé le chien à lui même, qui mourut quelques jours après: l'ouverture en ayant été faite, l'on trouva près de deux livres de chyle répandu dans la capacité de la Poitrine , les veines lactées étoient auſſi remplies de chyle ; tellement que ce pauvre animal mourut de faim, d'ailleurs portant dans ſon ſein une ſi grande abondance de nouriture.

Dans l'endroit ou s'abouche le canal thoracique, dans la ſouclaviere, l'on y remarque une eſpèce de petite ſoupape placée de maniére, qu'ayant permis l'entrée du chyle dans cette veine, elle empêche non ſeulement ſon retour, mais auſſi l'entrée du ſang de la ſouclaviére dans le canal thoracique; enſorte que le ſang & le chyle marchent de compagnie vers le cœur, dans lequel ils entrent par la veine cave.

Tout ce mélange eſt alors pouſſé par l'artère pulmonaire, dans les poumons par la contraction du cœur, il reçoit là une altération, & cela par une mécanique fort ſimple, les rameaux capillaires ſont placés entre les veſicules, qui ſont les extrêmitez de la trachée artère ; lors que l'air entre dans le tems de l'inſpiration, elle les dilate, les vaiſſeaux qui ſe trouvent entre les interſtices de ces veſicules ſont preſſés ; les parties groſſiéres d'un nouveau chyle, & du ſang qui avoit dejà ſubi pluſieurs circulations, ſont briſées, broyées, & pour ainſi dire pulveriſées, avec d'autant plus de facilité que la contraction de la Poitrine, qui ſuccède la dilatation, preſſe les poumons, ce qui oblige l'air à ſortir par les bronches, & le ſang à couler au cœur.

Ce chyle qui étoit une liqueur blanche avant que d'entrer dans le ſang par pluſieurs circulations, ſe convertit en une liqueur rouge, l'on ne peut aſſigner aucune partie de nô-

tre corps, où l'on puiſſe dire que ce changement ſe fait particuliérement; enſorte que ce n'eſt à proprement parler, ni le cœur, ni les poumons, ni le foye qui ſoient le ſiége de la ſanguification, elles y contribuent toutes à leur maniére, & le chyle en paſſant & répaſſant par le cœur, les poumons, & étant porté juſques aux extrêmités de la peau; traverſant des tuyaux fort étroits & cylindriques, y reçoit pluſieurs diviſions; c'eſt ce qui lui donne à la fin cette belle couleur rouge que l'on remarque dans le ſang, l'on peut cependant dire, que le chyle ſouffre une plus grande préparation dans le cœur, & dans les poumons, que par tout ailleurs, les ventricules du cœur étant intérieurement remplis d'inégalités, de colonnes charnuës, il eſt manifeſte qu'une liqueur ne peut heurter contre ces protuberances, ſans être extrêmement diviſée, beaucoup plus, que ſi la ſuperficie étoit unie; il arrive à peu près au chyle quand il entre dans le

 cœur,

cœur, ce que nous voyons arriver à l'eau des ruiſſeaux ou des torrens, qui en paſſant par de gros cailloux, devient toute écumeuſe, & réjaillit de côté & d'autre en pluye très fine, ce qui marque une plus grande diviſion.

Pour expliquer cette couleur, qui arrive au chyle après pluſieurs circulations, nous devons ſupoſer que les parties ſulphureuſes, qui entrent dans la compoſition du chyle, ſont fort éxaltées par le broyement qu'elles ſoufrent, dans ce million de vaiſſeaux, où elles paſſent fréquemment, & pluſieurs fois dans l'eſpace d'une heure; Cette vérité eſt confirmée par une expérience de chymie, ſi vous faites bouillir dans un vaiſſeau de verre, ou de terre, une partie de chyle, ou de lait, mêlé avec deux parties d'huile de tartre, faite par défaillance, la liqueur de blanche qu'elle étoit, deviendra rouge, parce que les ſoufres contenus dans le lait, auront été entiérement diſſous par le moyen du ſel de tartre. Ces

Ces ſoufres étant fort exaltés, ſoit par la fermentation, ou par la trituration, donnent paſſage aux rayons de lumiére rouges, ſuivant l'ingénieux ſyſtême, des couleurs, de Monſieur Neuton, qui a prouvé démonſtrativement, que les rayons étoient eux mêmes colorés, & qui nous ſont renvoyez les uns plûtôt que les autres, ſelon la differente texture des corps qui ſont expoſez à ces rayons.

Les parties du ſang, ne ſont pas ſeulement briſées dans le cœur & dãs les poumons, mais auſſi dans toutes les chairs, qui doivent être regardées comme tout autant de preſſoirs; en effet, dans les mouvemens de nôtte corps, les muſcles ou les chairs par une continuelle contraction, chaſſent le ſang qui les arroſe, avec violence des artères capillaires, dans le commencement des veines, ce qui contribuë merveilleuſement, à augmenter la fluidité des liqueurs, & par conſéquent à rendre la circulation du ſang, plus aiſée & plus facile.

Comme les principes contenus dans les alimens, ſe rencontrent dans le ſang, ſavoir des ſels, du ſoufre, du phlegme, des parties ſpiritueuſes, & de la terre; toutes ces differentes parties ſouffrent pluſieurs altérations, ſoit par l'action des ſolides qui les contiennent, ſoit par les fermentations qu'ils ſubiſſent les uns avec les autres, par un concours mutuel.

Les ſels, qui ſont aſſez ſolides, pour réſiſter à la trituration, & à la fermentation, doivent être regardez comme fixes, & ceux qui ſe briſent comme en pouſſiére, ont une grande facilité à ſe mouvoir, dégagez qu'ils ſont des parties ſulphureuſes & de la terre, ſont volatils; les ſoufres ſont expoſez au même changement, ceux de qui les branches ont été briſées, n'ayant plus rien qui les acroche, ſe meuvent fort vite, & aquiérent la qualité de ſoufre exalté, & s'échapent aiſément par les pores de la peau; d'autres parties ſulphureuſes pour être plus groſſiéres, ont réſiſté d'a-

d'avantage aux differentes pressions, que les liqueurs subissent dans le cours ordinaire de la circulation ; elles se meuvent plus lentement, c'est ce qui produit la moële, la graisse & la bile.

Entre les parties de la lymphe, les unes ont une extrême mobilité, & sont très disposées à s'échaper par les plus petits trous, ne pouvant pas s'allier étroitement avec les autres parties du sang. Elles sont poussées dehors par les urines & par la sueur ; au lieu que celles qui ont le plus de consistence servent à la nourriture des parties, par la disposition quelles ont à servir aux parties solides, pour en reparer la perte qui s'en fait continuellement.

Il y a d'autres parties contenuës dans le sang infiniment subtiles ; le cerveau est leur filtre, d'où elles coulent sous la forme d'esprits animaux dans les nerfs, pour le mouvement & le sentiment ; la structure de ce viscère toute cachée, & ab-

ſtruſe quelle paroiſſe, eſt fort bien décrite, dans les Traités qu'en ont fait Willis, Malpighi, & Ridlei, qui meritent d'être conſultés ſur cette matiére.

Tout ce que nous venons de dire touchant la mécanique que l'Auteur de la nature a employé pour diſſoudre les alimens, & les convertir en ſang, nous conduit naturellement à une explication ſimple de la fiévre ; la ſanté conſiſte dans un mouvement du ſang toûjours égal, qui parcourt avec beaucoup de facilité, ce nombre innombrable de canaux, dont le corps humain eſt compoſé, & qui ne s'arrête nulle part.

S'il arrive donc, que le chyle qui entre dans le ſang, ſoit chargé de particules qui s'uniſſent difficilement avec la maſſe; & que malgré l'action des ſolides, ſur ces parties groſſiéres, elles n'aquierent pas la fluidité néceſſaire, pour compoſer un tout homogéne, & qui marche tranquilement ; que peut-il arriver d'un ſemblable chy-

chyle, c'eſt que les parties qui ont le plus reſiſté à la diviſion, qui ſe doit faire naturellement, ſont toutes diſpoſées à s'arrêter dans les extrêmités des canaux, où elle croupiſſent pendant quelque tems, & venant à s'aigrir ; comme il arrive au laict, à une émulſion, au bouillon, & autres liqueurs qui étans expoſées à un degré de chaleur, contractent ſi aiſément cette aigreur qui les proſcrit du nombre des alimens.

Il n'eſt pas necéſſaire de ſupoſer un endroit particulier qui ſoit le Siége de la fiévre ; par tout il peut ſe faire de ſemblables obſtructions, dans les glandes des viſcères, dans celles de la peau, dans les veines lactées, les Vaiſſeaux lymphatiques ; en un mot, par tout où le Diamêtre des Vaiſſeaux ne ſera pas aſſez grand pour laiſſer paſſer des parties groſſiéres du chyle.

Par cette ſeule ſupoſition on explique, autant que la difficulté de la matiére le permet, ce retour des intimittentes. L'on

L'on remarque dans la plûpart des operations de chymie, qu'il faut un certain degré de chaleur pour la solution des differens mixtes; qu'il faut un certain espace de tems pour que les principes fermentatifs d'un mixte, se mettent en jeu, & que selon la ténacité ou la subtilité des parties qui le composent, la fermentation est plus ou moins promte ; ne peut-il pas arriver la même chose, dans ces parties du chyle, que nous suposons engagées dans les extrêmitez des differens tuyaux, qui composent toute la charpente de nôtre machine.

Nous pourrions expliquer par cette seule suposition tous les accidens qui arrivent dans les fiévres, savoir les frissons, la chaleur, l'inquiétude, la douleur de tête, cet abatement de tout le corps, la rougeur, la secheresse de la langue, la respiration difficile, le défaut d'apetit, le vomissement, la frequence du pous, & plusieurs autres qui paroissent dans la plûpart des fiévres ; mais il est facile,

facile, pour peu que l'on ſoit verſé dans l'œconomie animale, & que l'on ait quelque teinture de phyſique, de déduire tous ces ſymptomes d'une ſeule cauſe, ſavoir d'une matiére groſſiére, gliſſée dans le ſang, & des differentes obſtructions qui naturellement ſe produiſent dans pluſieurs parties du corps, où le cours des humeurs n'a pas été libre à cauſe du mêlange de parties indigeſtes & groſſiéres avec un ſang fluide.

Nous entrons d'autant plus facilement dans cette idée que mon remède experimenté contre toutes ſortes de fiévres, n'agit qu'en rétabliſſant le cours des humeurs, en abſorbant les ſels qui produiſent des fermentations vitieuſes, & en rétabliſſant les fonctions de l'eſtomac, dont le dérangement donne occaſion à la production d'un mauvais chyle.

Nous pourrions nous étendre ſur pluſieurs autres maladies, qui dépendent des obſtructions qui ſe font dans les parties, & ſur celles auſſi qui

qui ſont cauſées par le défaut de tranſpiration ; ces deux cauſes étant générales, pour un grand nombre de maladies qui nous affligent, un remède propre à déboucher, & par conſequent à faciliter la tranſpiration ; qui d'ailleurs apaiſe toutes les fermentations vitieuſes, en adouciſſant l'acrimonie des ſels ; en briſſant leur maſſe trop lourde, qui les fait fermenter rudement ; & en émouſſant les pointes des acides & des acres ; doit être regardé comme une eſpèce de panacée propre à guerir un grand nombre de maladies qui ſont produites par une même cauſe, les obſervations ſuivantes prouveront d'une maniére à n'en pouvoir douter, que mon Bezoard Vegetal a ces qualitez, reconnuës d'une infinité de perſonnes d'honneur, qui en ont été les témoins, & par un grand nombre de malades qui ne ſauroient aſſés s'en louër, & qui n'en perdront jamais le ſouvenir ; leur ſanté preſque déſeſpérée ayant été rétablie par ſon moyen.

Obſer-

Observations qui prouvent le mérite & la grande vertu de mon Bezoard Vegetal dans plusieurs maladies.

PREMIERE OBSERVATION.

Flux Hepatique.

Joseph Piolet, Dragon de la Compagnie de Rivarol, âgé de 22. ans, tomba malade le 22 Septembre 1710. dans la Ville de Bianze en Piémont, en allant du ventre, il rendit environ deux livres de sang sans aucune douleur, ce qui l'épouvanta si fort qu'il s'écria; ses camarades accoururent au bruit; ils le porterent chez sa mére. On le mit d'abord sur un lict; Mr. Barbeni Medecin du lieu, arriva sur le champ, tandis qu'on envoya à Livorne, où j'étois alors, je partis en poste, & arrivai peu de tems après, ayant vû les selles, je jugeai qu'il avoit perdu par cette voye cinq ou six livres de sang, ce qui l'avoit fait tomber

ber dans une eſpéce de défaillance ; le Medecin quoi qu'il eut fait tout au monde, avec beaucoup de ſageſſe, & de prudence pour le ſoulager, voyant que tous ſes remèdes étoient inutiles, le remit entre les mains de ſon Confeſſeur pour avoir ſoin de ſon ame, cependant pour ne pas le laiſſer tout à fait ſans ſecours ; malgré la ſueur froide, & la reſpiration entrecoupée, je lui donnai une priſe de mon Bézoard, qui reveilla ſon pous, qui étoit auparavant fort concentré & preſque imperceprible ; demie heure après il connut les objets qui étoient autour de lui ; je lui fis avaler demi once de confection d'Hyacinthe, & d'Alkermes, délayée dans un verre de vin, & ayant pris enſuite de la nourriture, il s'endormit, je le vis le lendemain entiérement rétabli.

Hemorragie du Nez.

Monſieur le Chevalier Philippi Major du Regiment de Dragons, m'écrivit

crivit que ſon Granger avoit une Hemorrhagie du nez depuis deux jours très conſiderable, & me prioit de lui envoyer quelque remède pour le ſécourir, je lui envoyai deux priſes de mon Bézoard, quatre jours après, j'apris avec remerciment de ſa part, que la prémiére priſe l'avoit tiré d'affaire, qu'il avoit pris la ſeconde pour une plus grande ſureté, & que du depuis il n'avoit point perdu de ſang, quoi qu'il travaillât très rudement à la campagne, comme à ſon ordinaire.

Un nommé la Roſe, Brigadier & Fourier de la Compagnie de Monſieur de Bueil, fût ſaiſi à Cheſne, Village près de Genêve, d'une grande douleur de ventre, avec des vomiſſemens effroyables, & un dévoiement qui alloit au ſang, enſorte qu'il en perdit près de trois livres par le bas, Monſieur Bertrand Chirurgien dans le Regiment, & qui tient ma place en mon abſence, lui fit prendre dix grains de mon Bézoard, il repoſat toute la nuit, & ſans autre remède, il ſe trouva parfaitement

faitement gueri, & s'est toûjours bien porté jusques à présent.

REMARQUE.

L'on peut voir par ces trois Observations; que mon remède est un excellent Antidote contre les pertes de sang, quelques abondantes qu'elles soient; ce qui donne lieu de conjecturer, qu'il adoucit l'acreté des sels, & qu'il apaise la fermentation du sang; qu'il est capable aussi de déboucher les glandes des intestins, dont l'obstruction avoit causé cette cruelle & effroyable dysenterie de ce Brigadier, car pour le dire ici en passant un vaisseau sanguin ne peut se rompre, que, ou parce qu'il est trop comprimé, & que le sang n'y peut pas couler librement il fait effort contre les parois du canal où il est renfermé, & s'échape plus ou moins, selon qu'il s'amasse, en petite ou grande quantité; il y a une autre cause de perte de sang, c'est l'acreté d'une humeur qui coulera le long

long des boyaux, qui emportera cette eſpèce de glaire ou de duvet dont ils ſont tapiſſés, rongera les vaiſſeaux ſanguins qui ſont cachés deſſous, & c'eſt là la cauſe la plus générale des dyſſenteries qui affligent les Armées; quelques uns admettent un autre cauſe de la perte du ſang, c'eſt lors qu'il ſort par les pores des vaiſſeaux qui le renferment; cette cauſe ne peut jamais avoir lieu, ſi on fait réfléxion que les artères & les veines ſont d'un tiſſu ſi ſerré qu'il eſt impoſſible que rien s'échape au travers, c'eſt un double plan de fibres qui compoſent les quatre membranes qui entrent dans la compoſition d'un vaiſſeau ſanguin, il paroit que l'Auteur de la nature, n'a fabriqué les vaiſſeaux de cette maniére que pour faciliter la contraction & la dilatation de ces tuyaux, & pour empêcher qu'une liqueur auſſi précieuſe que le ſang ne ſortit à travers les mailles, lors qu'il y a des principes dans le ſang qui le pouſſent avec trop de rapidité, juſques aux ex-

trêmités des vaisseaux, il arrive des Hemorrhagies, dans tous ces differens cas, mon remède a arrêté l'écoulement du sang, il est par consequent propre à émousser les parties acres des humeurs, & à apaiser la fermentation extraordinaire de toute la masse.

SECONDE OBSERVATION.

Colique d'Estomac, & du Ventre.

L'an 1711. à la fin du mois de May, une Fille de Monsieur Joseph De la Pierre, Bourgeois de Turin; âgée de 15. ans, a été tourmentée pendant très long-tems, d'une douleur dans le bas ventre, & particuliérement à la région de l'estomac; à force de remèdes que les Medecins lui firent prendre, le mal fut en quelque maniére suspendu, jusques en 1714. en quel tems elle s'en plaignit violemment, en sorte que l'on fut obligé de lui donner plusieurs fois l'Eme-

l'Emetique, sans aucun succès; son mal fut poussé jusques à ce point, qu'elle reçût l'Extrême Onction, comme il n'y avoit presque plus d'espérance, on hazarda encore une prise d'Emetique, qui lui fit jetter un gros ver, ce qui la soulagea, elle parut se remettre; mais comme elle avoit de tems en tems quelques ressentimens, qui durérent jusques au Printems de 1715. il lui survint alors une douleur si violente, accompagnée de grosseur & de tension, que l'on jugea qu'il pourroit se former un abcès dans le bas ventre; les Medecins crûrent le cas désesperé, sa Mére qui avoit vû dans ce tems-là, l'effet de mon Bezoard à une de ses amies, dans un cas à peu près semblable, s'imagina avec raison, que ce specifique pourroit tirer sa Fille d'affaire; en effet, elle en prit dix grains, elle s'en trouva si bien, qu'elle auroit été en état de se lever l'après midi; Son Medecin qui la vint visiter à son ordinaire, fut fort surpris de trouver les symptomes di-

minuez, la fiévre, la douleur, & la grosseur du ventre avoient disparû; malgré le bon état où se trouvoit la Malade, pour qu'il ne fut pas dit que sa visite étoit inutile, il ordonna un Lavement, qui réveilla les mêmes douleurs, & qui éleva le ventre à la même hauteur, en sorte qu'il parût balonné; Sa Mére surprise & effarouchée de ces accidens, recourut au plutôt à mon remède, elle en prit dix grains, dont elle fut d'abord soulagée, & se porta bien jusques au mois d'Octobre de la même année, qu'elle abusat de sa santé; elle fit un si grand excès de fruits mal mûrs, qu'elle fut attaquée de nouveau de sa colique; comme elle avoit par expérience éprouvé la vertu de mon Bezoard, elle n'hesita point d'y avoir recours; deux heures après l'avoir pris, elle fit un gros ver, après quoi elle reposat toute la nuit; le lendemain elle se leva pour vaquer à ses affaires ordinaires; elle a joui depuis ce tems-là d'une santé parfaite.

Le Porteur de Chaize de Monſieur le Comte de Sales, Gouverneur de Savoye, m'apella pour voir ſa femme qui avoit une dyſenterie depuis ſept ſemaines, malgré tous les remèdes que Meſſieurs les Medecins lui avoient ordonné, elle ſe plaignoit toûjours de grandes douleurs de ventre, & vomiſſoit depuis vingt-quatre-heures; je la trouvai avec ſon Confeſſeur occupée des derniers devoirs que la Religion preſcrit, elle étoit dans un mouvement convulſif; preſque général; le ventre étoit enflé & tendu, d'une maniére énorme, & ſi douloureux que le corps le plus leger ne pouvoit la toucher ſans douleur; quoi que je n'euſſe pas lieu d'eſpérer beaucoup de mon remède; cependant comme on ne riſque rien à le donner, quand même il ne produit pas tout l'effet, qu'on a raiſon d'en attendre; la malade en prit quatre grains, je fus fort ſurpris d'aprendre le lendemain qu'elle étoit plus tranquile, je voulu le ſavoir par moi-même;

me; je la fus voir, & la trouvai en effet, sans aucun mouvement convulsif, le pous étoit égal, & sans fiévre; son ventre étoit abaissé, & elle pouvoit soufrir sans douleur qu'on la touchat; mais comme il lui restoit une douleur de tête, je n'hesitai point à lui donner une autre prise de mon remède, qui mit la derniére main, à un parfait rétablissement.

Madame Achar, résidente à Chambery, me fit apeller le 15. Decembre 1722. elle se plaignoit d'une grande douleur de ventre, une heure après son acouchement; Il faut savoir, qu'elle étoit fort sujette auparavant à de cruelles douleurs de colique, après ses accouchemens, & dans le tems qu'elle n'étoit pas enceinte, je lui fis donc prendre d'abord six grains de mon Bezoard, dans le plus fort de sa douleur, un quart d'heure après elle se trouva si bien, qu'elle fût capable de lier une conversation, & comme elle fût animée & fort gaye, à force de rire, quelques douleurs

de

de ventre la reprirent, je réïterai mon remède; ce qui lui procura une santé parfaire.

REMARQUES

Sur la seconde Observation.

Les maux d'estomac & de ventre sont fort ordinaires & il est quelquefois très difficile d'y remèdier ; les moyens dont on se sert ordinairement dans ces occasions, sont les Saignées, les Narcotiques, & souvent sans aucun succés, comme il est clair par la lecture des Observations cy-dessus: cependant mon Bezoard calma toutes les douleurs dont se plaignoient ces malades, & je puis assurer ici que c'est une de ses principales qualités ; en effet j'ai toûjours remarqué, que dans toutes les maladies de qu'elle espèce qu'elles soient, où les malades se plaignent, les douleurs sónt toûjours apaisées presque sur le champ, fussent elles causées par le virus verolique. Ce qu'on apelle colique d'estomac depend du vice

de la digeſtion ; S'il ſéjourne dans ce ſac des parties des alimens qui n'ont point reçû de préparation, elles s'aigriſſent & piquent la membrane nerveuſe de ce viſcère, l'on ſait que ſon orifice ſuperieur eſt parſemé d'un grand nombre de filets nerveux, qui ſont des diſtributions de la huitiéme paire : S'il arrive que quelques parties des alimens n'ayent pas été bien diviſées, l'air qui y eſt renfermé, venant par la chaleur à ſe rarefier, diſtendra l'eſtomac & les boyaux, & cauſera ce qu'on nomme colique venteuſe ; les douleurs de ventre dont ſe plaignent ſouvent les femmes, dépendent la plûpart d'un embarras qui ſe fait dans les Vaiſſeaux entrelaſſés de la matrice, & cela arrive particuliérement dans le tems de leurs régles, leſquelles coulent avec peine & leur cauſent ces vives douleurs dont elles ſe plaignent : dans toutes ces occaſions mon remède a produit de très bons effets, en rétabliſſant la digeſtion,

en

en donnant de la fluidité au ſang, qui a de la peine à paſſer dans des chemins étroits & tortueux.

TROISIEME OBSERVATION.

Aſtme.

Au commencement de Juin 1711. le Frére Gidon, Religieux Cordelier, vint de Genes à Turin y chercher un meilleur air pour ſe ſoulager d'un aſtme convulſif, qui le fatiguoit depuis très long-tems, étant dans la penſée que l'air maritime ne lui convenoit point; comme il étoit de ma connoiſſance, il vint me faire viſite & me conſulter en même tems ſur ſon indiſpoſition; je lui fis prendre dès le même ſoir ſix grains de mon Vegetal; dés le lendemain il vint chez moi me remercier des bons effets que mon reméde lui avoit procuré, il en uſa encore pendant huit jours de ſuite, il s'en trouva ſi bien que pendant deux ans qu'il demeura à Turin, il jouït d'une reſpi-

ration fort libre ; par l'ordre de ſon Superieur, il fut obligé de retourner dans ſa Province, où il reſpira l'air de la mer, dont il ſe trouvat incommodé de tems en tems ; & ſur tout pendant l'hiver, je lui envoyai quelques priſes de mon Vegetal, & par les précautions qu'il prit, d'en prendre quatre ou cinq par mois, il paſſa deux hyvers ſans aucune incõmodité.

Monſieur le Comte d'Apremont, fut attaqué d'une opreſſion de poitrine dans le mois d'Avril 1721. à laquelle il étoit fort ſujet depuis longtems ; les remèdes n'avoient pas manqué, diſant qu'il avoit fait de ſon corps une Boutique d'Apotiquaire ; quoi que laſſé d'un ſi grand nombre de médicamens, il prit cependant avec une grande confiance mon Vegetal, dans l'eſpérance qu'il en ſeroit ſoulagé, il ne fut point trompé dans ſon attente, il tranſpira doucement le jour qu'il en prit, & ſur les ſept heures du ſoir, il vomit quantité de glaires qui étant délayées par le bouil-

bouillon, ſortirent avec plus de facilité, je lui fis prendre à l'heure du ſommeil une autre priſe, qui excita une legére moiteur pendant toute la nuit, le lendemain il ſe trouva jouïſſant d'une reſpiration très libre.

Au mois de Juillet de la même année 1721. Monſieur le Comte d'Apremont reſta toute une matinée en robe de Chambre dans l'Arcenal, pour viſiter les Magazins, & comme il faiſoit une groſſe bize, il s'enrhuma, il ne fit point attention à ce commencement de rhume; & paſſat la nuit ſans dormir, ayant été obligé de partir pour Turin où il arriva à portes ouvrant; il fut ſaiſi d'abord d'une violente opreſſion acompagnée de fiévre. je fus averti ſur le champ, & il prit dix grains de mon ſpecifique, il ſua doucement pendant tout le jour, il fut delivré de la fiévre & de l'opreſſion, & ſe porta toûjours bien juſques à ſon retour d'Allemagne, que la fiévre le prit, & dont il fut gueri par le même ſecours.

Monſieur Riveti, Maréchal de Logis dans le Regiment de Dragons âgé de 66. ans, avoit ſouffert des fatigues conſiderables, pendant les guerres de Piémont, & d'Italie, & ſe plaignoit d'une fiévre aſſez irreguliere; en étãt attaqué une fois la ſemaine, d'autrefois deux, & quelquefois trois; un ſymptome ſingulier, qui acõpagnoit cette fiévre, étoit une violente opreſſion, par le moyen de mon remède il en fut délivré comme de la fiévre, & cependant ſans aucune évacuation ſenſible.

Dans un voyage qu'il fit de Piémont en Savoye l'an 1722. au mois d'Octob. il eſſuya tant de fatigues en chemin, par l'empreſſement qu'il avoit de joindre le Regiment, qu'il tomba malade à St. Michel en Morienne, où je me trouvai par hazard; il avoit une groſſe fiévre avec opreſſion, je lui donnai le ſoir ſix grains de mon Bezoard dans un bon verre de vin; il ne ſua point, contre l'effet ordinaire de ce remède, il ne laiſſa pas le lendemain d'être en état de ſuivre ſon

Regi-

Regiment, & s'eſt toûjours bien porté du depuis, par la précaution, qu'il a d'en prendre de tems en tems quelque priſe, & il avouë ſincerement qu'il doit la vie à ce remède.

REMARQUES

Sur la troiſiéme Obſervation.

Dans ces Obſervations, qui regardent la difficulté de reſpirer, on voit un exemple d'un Aſtme convulſif qui n'eſt cauſé que par une acreté conſiderable de la lymphe, qui ſe ſépare naturellement dans les veſicules du poumon, & qui dans ſon état ordinaire eſt fort douce : Lors qu'elle devient par quelque cauſe que ce puiſſe être, chargée de ſels elle irrite fortement la membrane delicate, qui compoſe le tiſſu des veſicules ; les eſprits animaux refluent promptement juſques au cerveau, ce qui donne occaſion à un écoulement d'eſprits dans les fibres motrices de ces veſicules beaucoup plus abondant ; elles ſe reſſerrent, leur cavité

té diminuë, l'air n'y entre que difficilement, & le malade court risque de suffocation ; J'ai donné mon Bezoard plusieurs fois, dans ces maladies, toûjours avec succés, les fibres n'étoient plus irritées, les sels contenus dans la lymphe des poumons sont pour ainsi dire empaquetés, c'est ce ce qui fait cesser tous les symptomes; on peut conjecturer par cette experience que les soufres exaltés de mon Bezoard, relachent les fibres trop tenduës & domptent l'acrimonie des sels, c'est par cet endroit là qu'il réüssit.

OBSERVATION QUATRIEME

Fiévre Quarte.

Vers la fin du mois d'Octobre 1712. Son Excellence Monsieur le Baron de St. Remy, à present Vice-Roi de Sardaigne, écrivit, dans le tems qu'il étoit Gouverneur de Cony, à Monsieur le Comte de Salusse, pour le prier de me consulter sur une fiévre quarte

quarte, qui le chagrinoit depuis près de dix mois; ayant mis tout en uſage, pour ſe délivrer d'un ſi mauvais hôte, ſavoir une très grande quantité de remèdes, que les Medecins lui avoient ordonné avec beaucoup de prudence, on s'imagine bien que parmi ces remèdes, le Quina, ſeul ſpécifique, connu juſques à preſent, & avant la découverte de mon remède; ne fût pas oublié, cependant tout cela fût inutile, je partis au plûtôt de Turin, j'arrivai à Cony ſur le ſoir, jour de la Touſſaint, & j'apris de Mr. le Baron, que ſon accés ne devoit venir que le lendemain à midy; dès le matin je lui fis prendre de la nourriture, & deux heures devant l'accés il prit dix grains de mon Bezoard Vegetal: dans une heure il fût tout en ſueur, & après qu'elle fût paſſée il dina: ce jour là il tint le lict, & le lendemain il ſe leva, & le jour de ſon accés il dina à table à ſon ordinaire, dans la confiance où il étoit, que ſon accés ce jour là ne reviendroit pas

comme de coûtume, en effet il eſt encore à venir.

En ſortant de table il reçut une viſite de deux Capucins, qui informés de ce qui s'étoit paſſé, priérent Monſieur le Baron de vouloir bien m'apeller; ils implorerent ſa protection pour m'engager à traiter un de leurs Confréres atteint de la fiévre quarte depuis quatorze mois, je fis beaucoup de difficulté, eſtimant que je n'aurois point d'honneur dans cette cure; puis que ces bons Religieux ne couchent point dans des draps, & qu'il eſt difficile de leur pouvoir exciter aucune ſueur; d'ailleurs ce malade étoit fort âgé, paſſant 75. ans, très maigre; ce qui ne m'encourageoit pas fort à riſquer la reputation d'un ſi excellent fébrifuge, cependant, je me déterminai malgré toutes ces differentes raiſons, à le lui donner, deux heures après avoir pris de la nourriture; il en prit douze grains, à la maniére ordinaire, & fût entiérement gueri de cette fiévre quarte dont il ſe plaignoit depuis long tems.

J'ai eu occasion dans le Regiment de Dragons, où je suis Chirugien Major, de faire un nombre infini d'experiences de cette nature, qui m'ont toutes bien réüssi, non seulement dans les fiévres malignes: mais aussi dans les intermittentes, en un mot de quelle nature & espèce quelles soient, j'ai été heureux en pratique; quoi qu'il ne convient pas de se vanter, je puis cependant affirmer ici par serment, que rien ne m'étant tant à cœur que l'utilité publique, j'ennuyerois ici mon Lecteur, si je m'étendois sur les cures que j'ai faites pour toutes sortes de fiévres.

REMARQUES

Sur la quatriéme Observation.

Voilà une fiévre quarte de dix mois, guerie par mon remède, sans aucune récidive; Ce n'est pas la seule que j'ai traitée, j'en pourrois citer un grand nombre d'exemples, celui là doit suffire pour persuader, ayant été

fort opiniatre & fort rebelle à tous les remèdes que l'on avoit prescrit pour la déraciner; La difficulté qu'il y a de guérir cette espèce de fiévre, est une preuve convaincante, de la grossiereté des humeurs qui sont comme privées de leurs parties volatiles, & remplies de parties aigres & tartareuses : La liqueur de l'estomac, dans ceux qui ont la fiévre quarte, n'est point chargée de parties actives & volatiles, telles que les demande l'état naturel, la digestion des alimens ne s'accomplit pas comme il faut, le chyle qui en est formé étant crud, indigeste & grossier, épaissit le sang ; qui est déja dépouillé des parties volatiles, & diminue son mouvement ordinaire, c'est pourquoi le malade commence à ressentir du froid, dans la suite la chaleur succède, par l'exaltation des principes fermentatifs, d'où viennent la soif, la douleur de tête, l'obstacle au sommeil ; cette maladie est toûjours longue à raison de la grossiereté de la matiére qui produit la fiévre & du

du peu de parties volatiles qui ſont dans le ſang. Il y a aparence que mon Bezoard qui les guerit radicalement ſans aucune récidive, attenuë ces parties groſſieres, à un point que le ferment de l'eſtomach ſe rétablit, il fournit auſſi au ſang des parties volatiles, qui facilitent les prémiéres digeſtions, qui ſont la ſource de la ſanté ou de la maladie.

CINQUIEME OBSERVATION.

Goute.

L'année 1712. Monſieur Ratazzo, Prémier Medecin de la Ville de Nice de la Palia; à qui j'avois remis de mon Bezoard, ſelon la priére qu'il m'en avoit faite, pour le donner dans des cas où il auroit preſcrit tous les remèdes poſſibles, & cela ſans aucun fruit; Il en fit malheureuſement ſur lui la prémiére expérience, il fut atteint de la goute, maladie à laquelle il étoit ſujet depuis long-tems, il attendit qu'elle fut dans ſon plus haut

péri-

période ; il ſe détermina, accablé de douleurs, qu'il ne pouvoit plus ſouffrir, malgré ſa grande patience, & ſon Eſprit Philoſophique, à en prendre huit grains, il fut dans une heure fort tranquile ; & le lendemain il reprit ſes occupations ordinaires.

Monſieur Dabeſſe, Gouverneur de la Venerie, étoit atteint de la Goute depuis pluſieurs jours, je le fus voir dans le tems qu'il ſouffroit les plus grandes douleurs, il y avoit douze nuits qu'il ne dormoit point; & après pluſieurs raiſonnemens ſur ſon mal, je lui perſuadai que rien ne pouvoit lui être plus ſalutaire que mon Bézoard ; il en prit auſſi-tôt dix grains, une heure après il fut dans la ſueur, & dormit toute la nuit ; Quelque tems après il ſortit du logis, & dans la ſuite il n'a jamais manqué de recourir au même préſervatif, toutes les fois qu'il a été affligé de cette cruelle maladie, & cela toûjours avec le même ſuccès.

Le 11me. Avril 1718. Monſieur le Pre-

Prevôt Marron, fameux gouteux depuis près de vingt ans, m'écrivit la lettre ſuivante, ſur l'heureux ſuccès de mon remède; en ces termes,

J'ai crû qu'il étoit de mon devoir de vous informer des admirables effets que j'ai reſſenti pour la troiſiéme fois de vôtre remède incomparable, que vous nommez Bezoard Végetal, je vous dirai donc que dans le Printems 1715. je fus attaqué dans Turin d'une maniére très cruelle de ma goute: Monſieur Vaſſal Chirurgien me rendant viſite, & ayant pitié de l'état où il me vit, me propoſa ſans aucun préambule vôtre Bezoard; comme étant l'unique moyen de me ſoulager au plutôt, flaté d'une ſi agréable eſpérance, j'en pris d'abord dix grains, qui excitérent chez moi une ſueur, dont je me trouvai ſoulagé ſur le champ; Mais comme les mains, les pieds, & les genoux étoient extrêmement enflâmez, je fus obligé, pour apaiſer entiérement la douleur, & diſſiper l'inflamation, de re-

recourir à deux autres prises de vôtre remède, qui produisirent un si bon effet, que dans trois jours je fus en état de vaquer à mes affaires comme je faisois, à l'ordinaire.

Dans l'Automne de la même année, étant de retour chez moi, cette facheuse maladie m'attaqua derechef; Il me vint alors en pensée, que vous aviez envoyé de vôtre remède à Monsieur le Medecin Cavalaris, pour en faire des essais, je l'envoyai chercher, il m'en donna au plûtôt une prise, qui apaisa mes douleurs d'une maniére qu'il sembloit que l'on m'avoit fait present d'une seconde vie; en sorte que je fus en peu de tems tout à fait hors d'affaire.

Le mois de Fevrier dernier, je fus obligé d'aller à Turin pour des affaires de la derniére importance; je soufris beaucoup dans mon voyage, particuliérement du froid; & à mon arrivée, je fus saisi cruellement de la goute, qui n'épargna point les mains, les pieds, & le coude, & même les ge-

genoux, en ſorte que je devins comme une piéce de marbre, hors d'état de changer de ſituation, je ſentis même alors une douleur dans les côtez, qui répondoit ſous l'épaule, en s'étendant vers l'épine du dos, accompagnée d'une grande fiévre, qui reſiſta vigoureuſement à la ſaignée, & aux adouciſſans, comme l'huile d'amande, le ſyrop & décoction de pavot rouge, & autres ſemblables drogues qu'il plût à ceux qui étoient autour de moi de me donner. Monſieur Vaſſal, vint me voir dans ce tems-là, & me propoſa de prendre vôtre remède, dont je m'étois ſi bien trouvé, je fis difficulté malgré ma propre expérience de le prendre alors, à cauſe de la fiévre & du mal de côté qui me preſſoient fort, ajoutez à cela que me ſentant gros & replet; & que d'ailleurs il n'y avoit pas longtems que j'avois ſouffert une perte de ſang. Malgré toutes ces réfléxions, Monſieur Vaſſal m'aſſura qu'il l'avoit vû donner dans de ſemblables occa-

ſions

ſions avec un très heureux ſuccès, ce qui me détermina à le prendre, une heure après cette douleur de côté & la fiévre diſparurent; Monſieur Joaſſa mon Medecin fut ſurpris en me rendant viſite de me voir ſans fiévre & ſans douleur, je ne lui dis point que j'avois pris vôtre remède, le lendemain cependant comme il me vit auprès du feu encore plus vigoureux qu'auparavant, je ne pûs plus lui cacher ce que j'avois fait, bien loin de ſe fâcher il m'aſſura qu'il en avoit vû des merveilles en de ſemblables occaſions, & qu'il ne doutoit pas que ce ne fut un excellent remède. Je dois donc par toutes ſortes de raiſons, Monſieur, vous remercier infiniment; & prier Dieu qu'il conſerve une perſonne comme vous, qu'il a bien voulu éclairer de la connoiſſance d'un ſi bon remède; vous proteſtant que jamais je n'oublierai un ſi grand bien fait; vous devant entiérement la ſanté dont je jouïs; n'y ayant aucun bien dans le mon-

monde plus précieux. Ce 15. Avril 1718.

REMARQUES

Sur la cinquiéme Observation.

Ces trois personnes atteintes de la goute, dont il est parlé dans cette Observation prouvent d'une maniere assez claire, que l'on ne doit pas desesperer de guerir radicalement cette maladie, puis que de tous les remèdes que les Medecins ont mis en usage jusques à présent, il n'y en a point qui aye soulagé les Gouteux comme mon Bezoard ; je ferois un livre entier sur cette maladie, si je prétendois raporter toutes les Observations que j'ai faites sur un nombre très considerable de Gouteux, que j'ai soulagé & que j'ai gueri lors que le mal n'étoit pas inveteré ; celles que j'ai raportées doivent suffire pour prouver de quelle utilité il est, & le cas que l'on en doit faire en cette occasion ; & je suis persuadé que rien n'est plus oposé aux progrés de la Mede-

Medecine, que de croire qu'il y a des maladies incurables ; quand un Medecin est apellé pour ces sortes de maux reputés pour tels, on les neglige & on abandonne à la nature un ouvrage qu'elle feroit si elle étoit aidée : le secret est de trouver ce secours, peut-être en le cherchant & en ne suivant pas le chemin batu le trouvera-t-on. Si mon reméde aporte aux Gouteux plus de soulagement qu'aucun remède connu ; cela prouve, qu'il n'est pas impossible d'en trouver un qui la guerisse parfaitement.

SIXIEME OBSERVATION.

Rhume & Rhumatisme.

L'an 1712. dans Barze, son Excellence Monsieur le Comte de Préla, General de la Cavalerie de S. M. fut saisi d'un grand rhume, qui lui causoit de l'opression, & l'empêchoit de dormir, il se plaignoit d'ailleurs d'une douleur de rhumatisme

entre

entre les épaules qui le faisoit beaucoup soufrir, je lui donnai huit grains de mon Bezoard le soir en se couchant, il en prit encore deux jours de suite, six grains chaque fois, ce qui le délivra entierement ; l'année 1722. sur la fin du mois d'Avril, il fut attaqué d'un autre rhumatisme, qui occupoit les deux épaules & tout le dos, il recourut au même remède, qui le fit beaucoup suer, une seule dose le guerit entiérement.

L'année 1712. étant à Salusse dans le mois de Septembre, Monsieur Bollion, prémier Medecin de cette Ville, me mena chez la Gouvernante de Monsieur le Chevalier Montrosso, elle étoit attaquée de la goute dans toutes les articulations des pieds & des mains, de la jambe & de la cuisse, elle ne pouvoit se remuer sans pousser de grands cris: comme ce célébre Medecin étoit curieux de voir par lui même l'effet de mon remède, je lui en donnai en sa présence huit grains dans une cueil-

lerée

levée de vin, elle ſua beaucoup, elle s'en trouva ſi bien que Monſieur Bollion & moi l'a trouvâmes levée le lendemain, occupée à faire ſon lict; ſurpris d'un effet ſi promt, il conſentit qu'on lui en donnat encore une doſe, ce qui acheva de la guerir.

L'an 1710. Mr. de Cinquantin, qui eſt auprès de S. M. étoit incommodé d'un rhumatiſme qui le tenoit depuis le ſommet de la tête juſques au bas du dos, en ſorte qu'il ne pouvoit point ſe tourner, il prit dix grains de mon Bezoard, il ſua extraordinairement, & dans l'eſpace de 4. heures il fut gueri.

L'an 1716. à Turin, au mois de Mars le Sr. Joſeph Guale, homme d'affaire, de Monſieur le Comte Duqué, âgé de 40. ans, me fit apeler pour le traiter d'une goute qui le tourmentoit depuis 16. ans dans toutes les articulations, quoi que les douleurs dans un tems, fuſſent plus ſuportables que dans un autre, il n'en étoit jamais entierement exemt, l'an 1715. il

il fut ſaiſi d'une fiévre, qui lui dura près de deux mois pendant leſquels, on fit tous les remèdes néceſſaires dans un ſemblable cas ; il fut gueri de la fiévre, mais la goute continuat à l'affliger d'une maniere cruelle ; je le trouvai en effet dans un état pitoyable, avec une enflure extraordinaire, des pieds & des mains ; je lui donnai deux heures après ſouper, douze grains de mon Bezoard, qui le fit bien ſuer ; après quatre priſes, il commença à remuer les jambes & les bras, ayant ſué doucement le jour & la nuit ; il continua pendant quelques jours à uſer du même remède, & les nœuds qui paroiſſoient dans les articles des doigts furent conſiderablement diminués ; quoi que le principe de la goute ne fut pas entiérement détruit, il fut tellement ſoulagé, qu'il a demeuré long-tems ſans avoir la goute.

REMARQUES

Sur la sixiéme Observation.

Nôtre machine n'est autre chose qu'un peloton de vaisseaux construits d'une maniére fort ingenieuse qui nous jette dans l'admiration : dans ces vaisseaux coulent differentes liqueurs ; dans les uns des esprits animaux, dans les autres de la lymphe, de la bile, du suc pancreatique, de l'urine, du sang tout pur.

Le bon ordre demande que toutes ces differentes humeurs coulent également bien par tout ; S'il arrive que quelques unes s'arrêtent & s'embarrassent dans les tuyaux qui sont propres à les charier, que de maladies ne naissent pas de ce principe : Toutes les affections soporeuses, l'ictère ou la jaunisse, les coliques du bas ventre, le rhume, le rhumatisme & la goute, trois maladies raportées dans cette Observation & gueries par mon remède. Un rhume n'est autre chose

chose qu'un gonflement, qu'une obstruction dans les vaisseaux, qui composent la substance des poumons & la trachée artère, ces humeurs qui croupissent & qui pèsent sur les vesicules, donnent occasion à la toux; qui n'est autre chose qu'une violente expiration, & un effort des solides pour se dégager des humeurs qui les accablent, le rhumatisme supose toûjours un engorgement, dans les muscles, qui empéche leur libre contraction, une preuve de cette vérité, c'est qu'une sueur abondante est le remède le plus efficace pour cette maladie; la goute est une maladie des articles, & c'est dans la grossiéreté & l'acreté de l'humeur qui s'y sépare que consiste la cause de ce cruel mal, mon Bezoard a degagé les obstructions qui étoient dans les poumons, dans les muscles, & a adouci l'acreté de la synovie, les experiences ne permettent pas un moment d'en douter.

SEPTIEME OBSERVATION.

Paralysie.

Au commencement de Fevrier 1714. le nommé Gatinara, Marechal ferrant de la Colonelle Dragons Genevois, tomba par terre en ferrant un cheval, il se trouva sur le champ paralytique du côté gauche, Monsieur Bertrand Chirurgien qui étoit présent le fit d'abord mettre au lit, & lui donna dix grains de mon Bezoard, ce qui le fit beaucoup suer, le lendemain il le trouva levé ayant la pipe à la bouche, & comme il lui restoit une espèce d'engourdissement au bras, à la cuisse & à la jambe; il lui conseilla de se mettre au lict & de prendre encore une prise du même remède, ce qu'il fit au plûtôt, il s'en trouva si bien, que depuis ce tems là, il a exercé toûjours sa profession jouissant d'une pleine santé.

Le Muletier de Monsieur le Comte de Saluste, étoit attaque d'une paralysie;

ralysie, l'an 1716. depuis six mois, presque universelle ; en sorte qu'il ne pouvoit en aucune maniére se mouvoir dans son lict même. Monsieur le Comte qui le vit dans cet état ; ayant souvent oüi parler de mon remède ; en portoit toûjours sur lui ; il lui en donna d'abord une bonne dose ; sans faire attention au poids ; il sua extraordinairement, & faisant en cette occasion la fonction de Medecin charitable, il le visita le lendemain, & ayant remarqué un grand soulagement ; puis qu'il commençoit à mouvoir les jambes ; il lui en fit prendre une seconde prise, & le troisiéme jour le sentiment & le mouvement se rétablirent dans toutes les parties de son corps ; une troisiéme dose rétablit entiérement sa santé ; & avec une bonne nourriture, que Monsieur le Comte lui fit donner, il reprit en peu de tems ses fonctions ordinaires de Muletier. Monsieur le Comte m'en fit des remercimens par une

lettre qu'il me fit l'honneur de m'é
crire.

L'an 1717. une Femme demeuran
dans Rielle ; étoit depuis quatr
mois dans un lict, & fut traitée pa
Messieurs les Medecins comme para-
litique des bras & des jambes, &
après avoir tenté tous les remèdes
que l'art peut prescrire, ils l'aban-
donnerent à son miserable sort ; quel-
qu'un des amis de la malade, leur
ayant proposé mon Bezoard, ils con-
sentirent qu'on lui en donnat tous
les jours une prise ; à la quatriéme,
quoique mal nourrie d'ailleurs, elle
se trouva guerie, ce qui jetta ces
Messieurs dans une espèce d'admira-
tion de voir l'effet d'un tel remède.

La seconde Fête de Noël, 26.
Decembre 1718. je fus apellé pour
voir la fille de Jeanne Grateron, de
Lion, residente à Turin, âgée de 18.
ans, le chagrin s'empara tellement
de son esprit, à la mort de son Pé-
re, que ses régles furent suprimées,
il lui survint dans la suite une si gran-
de

e foibleſſe aux jambes, au pied & u genou, qu'elle en perdit le mouvement & même le ſentiment ; Elle ut traitée pendant très long-tems par les plus habiles Medecins & Chirurgiens de Turin ; les remèdes internes & externes ne furent point oubliés, aperitifs, onctions, bains, en un mot tout ce qui pouvoit donner du mouvement aux eſprits fut mis en uſage, & cela ſans aucun ſuccés ; quoi que je fuſſe très perſuadé de la bonté de mon remède en ces occaſions ; cependant je reſiſtai aſſez long-tems, aux vives & preſſantes ſolicitatiōs que je recevois de toute part pour l'aller voir ; l'état déplorable de la malade, & la rigueur de la ſaiſon me donnoient peu d'eſpérance; dans la prémiére viſite que je lui fis, je trouvai ſes jambes froides, je pinçai la peau, & tordis même les doigts du pied, ſans qu'elle parut avoir le moindre ſentiment, je lui donnai de mon Bezoard à la doſe de huit grains, le lendemain elle n'avoit point ſué

ni uriné plus qu'à l'ordinaire ; un changement qui me fit plaisir, c'est la chaleur que j'aperçû au pied ; elle en prit encore dix grains; la chaleur des cuisses, & des jambes augmenta, sans aucune sueur ; elle avala une troisiéme prise de 15. grains, c'est alors qu'elle commençat à avoir quelque sensation & un peu de mouvement ; ce qui me détermina à lui en faire prendre une prise de dix-huit grains; le lendemain elle commença à ployer ses genoux & à remuer les pieds, elle en prit encore pendant deux jours dix grains chaque fois; l'ayant visitée je la trouvai quelle travailloit à la soie, je la fis marcher, & remarquant qu'il y avoit encore quelque engourdissement; je la sollicitai de recourir encore au même remède ; ce qu'elle fit, quoi qu'avec négligence, puis quelle n'en prenoit que les jours de Fêtes, étant obligée de travailler pour gagner sa vie ; elle fut bien-tôt parfaitement guerie ; ce qu'il y a à remarquer dans

dans cette cure, c'eſt que ce remède ne la fit point ſuer, comme il a coutume de faire ordinairement : elle fût cependant parfaitement rétablie.

REMARQUES

Sur la ſeptiéme Obſervation.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'étendre beaucoup, pour prouver combien mon remède eſt actif, puis qu'il eſt propre à rétablir le mouvement & le ſentiment dans une partie Paralytique : pour mieux concevoir la choſe, faiſons quelques réfléxions générales ſur la cauſe de la Paralyſie.

De toutes les maladies qui affligent le genre humain il n'y en a aucune qui inſpire tant de compaſſion, ni qui ſoit plus affligeante pour l'homme, que de perdre le mouvement & le ſentiment, ayant été créé pour le commerce de la vie, pour être en action, & pour être utile à la ſocieté, il devient dans un moment ſemblable à une Plante, à un Rocher qui vit à ſa

maniére dans le lieu qu'il ocupe, un remède propre à le tirer de cet état, n'a pas besoin d'éloge, les trois exemples que nous avons raporté prouvent mieux qu'aucun discours le cas que l'on en doit faire.

Il y a plusieurs sortes de Paralysies, il y en a d'universelles, de particuliéres, de parfaites, & d'imparfaites, dans l'une ou dans l'autre le sentiment & le mouvement sont abolis, ou l'un des deux seulement, l'on peut dire en quelque maniére, que l'Apoplexie est une Paralysie universelle, un homme frapé de ce mal ne voit point, n'entend point, est incapable d'apercevoir le gout d'aucun aliment, & de sentir les odeurs; étant piqué dans quelle partie que ce soit de son corps, il ne donne aucune marque de sensation, l'urine & les excrêmens ne font aucune impression sur les parties qui les contiennent, à peine distingueriés vous un Apoplectique d'un véritable mort, si la pulsation de l'artère, & la respiration n'avertissoient un Mede-

cin,

cin, que l'on ne doit pas le prendre pour tel.

Il y a plusieurs Paralysies particuliéres, comme celles de la langue, du bras, de la jambe, de la vessie urinaire & d'autres semblables parties ; Celle qui attaquent les nerfs optiques à un nom particulier, elle se nomme goute serêne.

On entend par Paralysie parfaite, celle, où la partie est privée du sentiment & du mouvement ; dans l'imparfaite, il y a sentiment sans mouvement : ou mouvement sans aucun sentiment.

Dans toutes ces differentes Paralysies ; L'on doit suposer que les esprits animaux ne coulent point dans les parties qui sont l'organe du sentiment & du mouvement ; pour éclaircir cette matiére, voyons en peu de mots en quoi consiste le sentiment & le mouvement.

Les esprits animaux coulent par les tuyaux nerveux dans toutes les parties qui composent nôtre machine,

enſorte qu'ils ſont ordinairement remplis de ce fluide ſpiritueux, s'il arrive que quelque corps exterieur vienne à toucher ces petits canaux, néceſſairement, ce fluide ou eſprit animal doit couler de la partie juſques au cerveau, & en ébranlant les parties ſolides du corps calleux, y exciter une ſenſation de plaiſir ou de douleur, ſuivant la rapidité ou la douceur du mouvement avec laquelle ces eſprits refluent vers le cerveau.

Que la ſenſation ſe faſſe dans cette partie qui eſt le ſiége de l'ame, on en ſera convaincu, ſi l'on fait attention, que quoi que le cerveau ſoit dans un bon état, il n'y aura cependant point de ſentiment, s'il arrive quelque obſtruction dans le nerf, ou quelque relachement qui s'opoſe au reflux de l'eſprit animal de la partie au cerveau, liés un nerf, piqués au deſſous de la ligature, point de ſentiment, mais ce qui prouve d'une maniére démonſtrative que la ſenſation ſe fait au cerveau, c'eſt cette belle

belle experience par laquelle il eſt certain, comme on a eu ſouvent occaſion de le remarquer dans les Hopitaux, que ceux à qui l'on a coupé un bras ſe plaignent aux doigts de la main qu'ils n'ont plus.

La raiſon de ce fait ſe tire de ce que l'ame raporte toûjours à l'extrémité du nerf, tout mouvement communiqué en quelle partie que ce ſoit de ſa longueur, enſorte qu'un homme qui n'aura plus de pied ou de main, ne laiſſera pas de croire y ſentir de la douleur, ſi le nerf qui y aboutiſſoit eſt ébranlé par quelque cauſe que ce ſoit, ſi c'eſt une brûlure il ſe plaindra d'un ſemblable ſentiment, dãs la main dont il eſt privé, ſi c'eſt une piqueure, il croira être piqué, & ainſi de toutes les diverſes ſenſations dont cette partie amputée étoit capable.

D'autres Medecins prétendent que le réflux des eſprits animaux n'a aucune part pour exciter la ſenſation, ils n'admettent que les mouvemens des ſolides, ils regardent les nerfs

comme tout autant de cordes tenduës, qui ne peuvent être ébranlées dans l'un de leurs bouts, ſans que le mouvement ne ſe tranſmette ſur le champ à l'autre extrêmité, mais ce ſentiment ne ſe peut ſoûtenir, quand on fait attention à la nature des filamens nerveux, répandus dans tous les viſcères & dans la moëlle de l'épine; L'on n'y remarque point cette tenſion prétenduë, d'ailleurs ces ganglions ou ces entrelaſſemens de nerfs, que l'on peut voir en differens endroits, principalement dans la branche nommée intercoſtale,ne s'accommodent guéres avec cette tenſion que l'on compare à une corde; de plus qui ne ſait, excepté un homme tout à fait neuf dans la diſſection, que les nerfs en paſſant par les trous du crane y ſont fortement attachés, & ne ſont nullement ſuſceptibles débranlement.

En ſupoſant l'ondulation des eſprits, la choſe eſt très aiſée à concevoir, que les nerfs faſſent mille contours, qu'ils paroiſſent mols dans la moëlle

de

de l'épine, entortillés dans les ganglions; s'ils ſont pleins d'un fluide ſpiritueux, la ſenſation ſe portera dans un moment au cerveau, de la même maniére que nous remarquons que l'Eau renfermée dans des tuyaux de cuir quelques entortillez qu'ils ſoient ſe meut d'un bout à l'autre, dans un inſtant, en quelque endroit que l'on frape le tuyau.

Quelquefois un Paralytique ne perd que le ſentiment, cela vient de ce que les nerfs deſtinés à la ſenſation ſont obſtrués, au lieu que ceux qui portent les eſprits conſacrés au mouvement ſont libres, le contraire arrive lorſque le malade ne peut mouvoir aucune partie, quoi qu'il ſoit en état d'apercevoir l'action des objets exterieurs par le ſentiment.

Comme le mouvement ſe pert dans une partie affligée de cette maladie, nous dirons un mot de la ſtructure du muſcle, & de la maniére dont ſe fait ſa contraction. Un muſcle eſt un paquet de fibres charnuës

nuës qui s'étendent d'un os à un autre, dans lequel on distingue ordinairement les extrêmités, qu'on apelle tendons, & le milieu qu'on apelle ventre du muscle. L'extrêmité qui est attachée à la partie la plus fixe se nomme la tête, au lieu que celle qui est implantée à l'os mobile, prend le nom de queüe ou simplement de tendon.

Les extrêmités d'un muscle different du ventre pour la couleur, & par la consistence ou fermeté, le ventre paroit rouge, & les extrêmités sont blanches; les fibres qui composent les tendons sont plus serrées & par conséquent plus dures, au lieu que celles du ventre du muscle, sont plus éloignées les unes des autres, plus laches, en un mot moins rigides & moins fermes.

Cette differente couleur des tendons, & du ventre du muscle, ne doit être raportée qu'au plus ou moins de sang qui arrose les differentes parties, comme l'on peut s'en assurer par une

experience trés aiſée à faire, l'on n'a qu'à injecter de l'Eau chaude par l'artère qui ſe diſtribue dans un muſcle; L'on obſerve qu'après pluſieurs injections & lotions, le ventre du muſcle devient auſſi blanc que le tendon, ce qui prouve d'une maniére inconteſtable, que ſa rouſſeur ne venoit que d'une plus grande abondance de ſang qui ſéjournoit dans ſon corps lache, au lieu qu'il en paſſe très peu dans le tendon, dont les fibres ſont plus ſerrées, & qui ne permettent pas au ſang d'y entrer aiſement ni d'y ſéjourner; le plus ou le moins de rougeur donc qui paroit dans les differentes parties d'un muſcle, dépend de la differente quantité de ſang qu'elles reçoivent.

Quoi que le ventre & les extrêmités du muſcle ne different point par raport à leur nature ni à leur origine, étant toutes ébauchées dans l'œuf, & étant naturellement toutes blanches, elles ne laiſſent pas d'avoir differens uſages; comme les tendons ſont compoſés de fibres fort ſerrées & dont

l'union

l'union eſt fort étroite, ils ſont incapables de ſe racourcir, & dans la contraction ordinaire des muſcles, on les peut conſidérer comme de ſimples cordes; toute la force du muſcle conſiſte dans le ventre qui s'alonge ou ſe racourcit, ſelon nôtre volonté ou nos differens beſoins.

Chaque muſcle eſt couvert d'une toile membraneuſe, compoſée de differens filets attachés les uns avec les antres, qui lie fortement le paquet qui compoſe le muſcle; c'eſt cette toile qu'on nomme la membrane propre. De la partie interne de cette membrane, naiſſent de côté & d'autre un nombre infini de petits filets tendineux,qui pénétrent la texture interne du muſcle, & la traverſent en mille endroits, pour la diviſer en autant d'autres petits paquets,qui ont encore leur membrane propre; il y a lieu de croire, que dans la forte contraction des muſcles, ces fibres tendineuſes tranſverſes ſont fortement diſtenduës, ce qui ne peut ſe faire ſans douleur

douleur, & c'eſt ce qui arrive quand on porte de grands fardeaux, l'uſage donc de ces fibres tranſverſes eſt d'avertir nôtre ame de la force de nos muſcles, de peur que par de trop grãds poids ils ne vinſſent à ſe rompre.

Outre les differentes fibres charnuës qui entrent dans la compoſition des muſcles, l'on doit conſidérer les nerfs, les artères, les veines, les vaiſſeaux lymphatiques, qui diſtribuent dans toute leur ſubſtance une infinité de rameaux très déliés & fort ſubtils, les nerfs y portent les eſprits qui viennent du cerveau ou de la moëlle de l'épine, les artères le ſang qui part du cœur; au lieu que les veines & vaiſſeaux lymphatiques ſervent à charier dans la maſſe du ſang, les humeurs qui autrement y croupiroient, ſavoir le réſidu du ſang & la lymphe.

Pour ce qui regarde la cauſe de la contraction du muſcle, l'on ne doit point en chercher d'autre, que les eſprits qui y ſont aportés par le moyen des

des nerfs, & pour mieux concevoir comment la chose se passe dans la contraction d'un muscle, examinons une seule fibre du muscle par le moyen du Microscope. Nous remarquons quelle est composée d'une infinité de petites cellules qui ont la figure d'une ellipse arrondie, lors que les esprits entrent dans ces loges, ils les enflent & leur font acquerir en largeur ce quelles perdent en longeur, c'est ce qui les racourcit, d'où vient le mouvement.

Des Philosophes celébres outre les esprits, recourent à une certaine matiére explosive, qu'ils disent être fournie par les artères, & qui se mêlant avec les esprits, fermente dans les locules. Ils fondent principalement leur Hypothèse sur cette fameuse expérience; Si on lie l'artère ou le nerf qui s'implante dans un muscle, la contraction ne se fait plus, le mouvement perit; l'expérience est très vraye, mais sans recourir à cette matiére explosive fournie par les artères; Il est

eſt facile de concevoir que l'eſprit animal ne coulera pas facilement dans le muſcle, ſi on lie l'artère, parce qu'il eſt conſtant que des arterioles accompagnent les nerfs, & que par leur dilatation, ils facilitent l'influx des eſprits dans le muſcle, ſi on fait donc la ligature, l'artère ne batant plus contre le nerf, les eſprits ne couleront plus dans la partie, le mouvement doit ceſſer & c'eſt ce qui arrive.

Il n'eſt pas néceſſaire d'étaler ici toutes les cauſes poſſibles de la Paralyſie, il n'y a perſonne qui ne conçoive parfaitement, qu'une maladie de cette nature, cauſée par la luxation d'une vertebre, par le déplacement d'un os, par la coupure du nerf eſt incurable, ce n'eſt pas auſſi dans ces cas où je propoſerois mon remède, il ſeroit alors fort inutile, & ce ſeroit véritablement le proſtituer, il ne convient donc que dans celles qui ſont produites par des obſtructions, ſoit dans les tuyaux nerveux, ſoit aux environs, dans celles auſſi qui dépendent

dent d'une grande abondance de sérosité qui relache extraordinairement les parois de ces petits canaux, en sorte que ne pouvant plus se soutenir, elles s'affaisent les unes sur les autres, empêchent le libre passage des esprits dans les parties intérieures, qui en étant privées, le malade doit être attaqué de Paralysie, c'est précisément dans ces occasions où mon remède produit des effets surprenans, comme on le peut voir par le recit des malades, dont il est parlé dans cette Septiéme Observation, ce ne fut qu'en débouchant, qu'en dissipant les serosites, dont les nerfs étoient abreuvés, ce ne fut qu'en rendant les canaux libres, en rétablissant la vertu de ressort des filets nerveux, perdue par une trop grande abondance de serosité qui les mouilloit, par des obstructions qui les comprimoient, par une lymphe grossiére qui embarrassoit le canal, toutes ces causes étant dissipées, les malades jouïrent en peu de tems des fonctions dont ils étoient privez auparavant.

HUITIEME OBSERVATION.

Mal de tête.

Un Perruquier de Turin, nommé Paradis, l'an 1714. m'apella pour le ſecourir d'un mal de tête inſuportable, qu'il ſoufroit. Je trouvai ce malade couché en travers de ſon lict, cherchant une ſituation qui pût lui procurer quelque ſoulagement, la douleur étoit ſi violente, qu'il ne fut pas en état de répondre aux queſtions que j'aurois pû lui faire, ſa Femme me dit, que dès l'année 1710. juſques en 1712. il s'étoit plaint d'une douleur dans la hanche, du côté droit, qui avoit reſiſté pendant deux ans à tous les remèdes imaginables, & dont il fut délivré d'une maniére bien triſte, il lui ſurvint à la place une douleur de tête très-violente, avec des élancemens ſi conſidérables qu'il en perdoit le dormir, & le manger; quelque tems s'étant paſſé dans ce facheux état, il lui ſurvint une tumeur de la groſſeur d'un

œuf

œuf de poule, ſur le ſommet de la tê-
te, par le conſeil d'un Chirurgien,
on lui apliqua un emplâtre qui fit re-
ſoudre la tumeur, les douleurs mal-
gré la reſolution, ſubſiſtoient toûjours;
il lui ſurvint bien tôt une autre tu-
meur du côté gauche, plus conſidéra-
ble que la prémiére, le malade ſe
plaignoit toûjours de plus fort, no-
nobſtant tous les ſecours que les Chi-
rurgiens tâchoient d'aporter, après
bien des tentatives, on vint à bout
de la faire ſupurer, il en ſortit près
d'une écuelle de matiére, l'abcès vui-
dé, & la playe fermée, les douleurs
continuérent, on eut recours à des
purgations, des tiſanes ſudorifiques,
à des parfums, veſicatoires; en un
mot, à tout ce qu'on pouvoit s'ima-
giner pour calmer cette cruëlle dou-
leur; tout cela ſans aucun ſoulage-
ment, il paſſa près de deux ans dans
ce miſérable état; je fus apellé en-
ſuite, & je lui propoſai mon Be-
zoard, il en prit 20. grains, après
quoi il repoſa trois ou quatre heures,

à ſon réveil, il ne ſe plaignoit d'aucune douleur, le matin il fut travailler à ſa boutique, il en prit encore deux autres priſes les jours ſuivans, qui l'ont mis dans cette agréable ſituation, qu'il ne lui eſt ſurvenu depuis ce tems aucun mal de tête, dont il ſe ſoit plaint.

Une Dame de Turin, âgée de 58. ans, ſe plaignoit d'une migraine qui lui ſurvenoit periodiquement tous les mois, & qui lui duroit quelquefois trois ou quatre jours; Il faut remarquer qu'il y avoit près de quarante ans qu'elle étoit ſujette à cette incommodité, qui étoit ſi grande dans le tems du paroxiſme, qu'elle ne pouvoit prendre aucune nourriture, que de l'eau qu'elle vomiſſoit, par la violence de la douleur; elle paſſoit auſſi les nuits ſans dormir; me trouvant par hazard, dans la maiſon où elle logeoit, ſon Mari & ſon Fils l'ayant ſçû, comme ils avoient entendu parler de mon remède, ne manquérent pas de me conſulter, ſachant par ex-

pé-

périence qu'il m'avoit toûjours réüſſi dans ces maux-là, comme dans pluſieurs autres, je lui donnai huit grains de mon Bezoard, qui calma ſur le champ la douleur dont elle ſe plaignoit ſi amèrement; elle vomit beaucoup de glaires, & dormit tranquilement toute la nuit; dans la viſite que je lui rendis le matin, je la trouvai habillée, ne ſe plaignant d'aucune douleur, & ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que dès lors les maux de tête ont ceſſé, qui l'avoient tourmenté pendant un ſi long eſpace de tems.

Monſieur Novaretti, de Turin, au commencement d'Octobre 1715. me conſulta, touchant une douleur d'eſtomac, dont il ſe plaignoit depuis dix ans, & qu'il ſentoit de tems en tems, comme un poids qui le preſſoit, il m'aſſura, qu'il n'avoit rien épargné pour ſe délivrer d'un ſemblable mal; Conſultations & remèdes, tout avoit été mis en uſage, ſans aucun ſoulagement, laſſé de recourir à aucun mé-

médicament, il n'en avoit point pris depuis le mois de May, de la même année. Son Medecin lui conſeilla ne ſachant plus que faire, de prendre mon remède, il s'en trouva ſi bien qu'il vint me remercier trois jours après, je lui conſeillai de n'en pas demeurer là, & d'en prendre encore quelques priſes, ce qu'il fit; il jouït à preſent d'une parfaite ſanté, & peut ſans en être incommodé, manger de tout ce qu'on lui préſente, avec modération.

REMARQUES

Sur la huitiéme Obſervation.

Les maux de tête ſont ſi facheux & quelquefois ſi rebelles, qu'on ne ſauroit aſſez eſtimer un remède propre à les apaiſer & à les guerir; l'on peut voir par ces exemples de quelle efficace eſt mon remède dans ces occaſions. La migraine de cette Dame de Turin, qui l'avoit tourmentée depuis ſi long-tems, & cette douleur ef-

froyable dont ſe plaignoit le Perruquier, en ſont des preuves convainquantes. Les douleurs de tête ſupoſent toûjours un embarras dans la circulation du ſang: L'Anatomie nous aprend que pluſieurs vaiſſeaux ſanguins paſſent à travers les ſutures du Crane, ce qui établit une eſpèce de communication, entre la dure-mére & le Pericrane; quand il arrive que le ſang circule difficilement dans ces petits vaiſſeaux, ces membranes ſont tiraillées, les eſprits ſont obligés de couler avec abondance juſques au cerveau, où eſt le ſiége du ſentiment; ils heurtent avec force contre les membranes de l'emporium, on ſent de la douleur; & par là, l'Ame eſt avertie du dérangement qu'il y a dans la machine. Souvent les maux de tête dépendent de quelques obſtructions, qui ſe forment dans la dure mére, dans l'intérieur du cerveau, dans les Tegumens qui couvrent le crane; le ſang circule difficilement aux environs de ces tumeurs, & cauſe

ſe ces violentes douleurs. Comme mon remède eſt propre à dégager tous les tuyaux embarraſſez, & qu'il diviſe les ſoufres, & les ſels groſſiers contenus dans le ſang, on ne doit pas être ſurpris ſi des maux de tête violens ont été gueris par ſon moyen, comme j'en ai fait mille fois l'expérience.

NEUVIEME OBSERVATION.

Douleur de Reins avec calcul.

Lettre de Monſieur Ferrero, Gentilhomme de la Ville de Montcalieri, traduite de l'Italien.

MONSIEUR,

Je ſuis ſi content de vôtre remède, l'ayant expérimenté trois fois, toûjours avec ſuccès, que je croirois paſſer pour un ingrat ſi je ne vous en témoignois ma parfaite reconnoiſſance, vous ne ſerez pas faché ſi je vous fais ici une petite relation de ſon ef-

fet, en attendant le plaiſir que j'aurai de vous embraſſer, & de vous témoigner réellement ma ſatisfaction.

Le prémier Lundi de Carême, l'an 1715. je fus attaqué d'une douleur de reins, ſi violente qu'elle dura près de vingt jours, pendant leſquels je reçû quelque ſoulagement des remèdes que les Medecins m'ordonnérent, quelquefois pendant l'eſpace d'un jour ou d'une nuit; Dans les viſites ordinaires que je recevois de mes amis, on propoſa vôtre remède, & comme je vous connoiſſois depuis long-tems, par vôtre grande reputation, & pour avoir eu ſouvent occaſion de vous voir avec plaiſir; je crûs que rien ne me feroit plus ſalutaire, qu'une viſite de vôtre part; en effet, j'eus cette conſolation, & après une conférence que vous eûtes avec Monſieur Robeſti mon Medecin, vous convintes ſens peine, de me donner vôtre ſpécifique, à la doſe de quinze grains, je m'aperçûs ſur le champ de ſon effet, les douleurs cruelles que je ſouf-

frois

frois furent calmées, je m'endormis, & le lendemain, j'acouchai sans difficulté, d'une petite pierre de la grosseur d'un pois.

Une année après, je ressenti les mêmes douleurs, je fus traité pendant huit jours, à la maniére ordinaire par mon Medecin, qui me procuroit de tems en tems, quelque soulagement; je vous regrétois fort, aussi bien que vôtre remède; il me vint alors dans l'esprit qu'il m'en restoit une prise, depuis la derniére attaque, j'y recourus au plûtôt, les douleurs s'évanouïrent, le lendemain je fis un calcul, de la grosseur de celui que j'avois rendu en dernier lieu.

Je fus l'an 1717. pour la troisiéme fois atteint des mêmes douleurs, dans la région des Reins, je pris vôtre remède, & comme la douleur subsistoit encore, quoi que diminuée; je ne doutai point qu'il ne fallut en prendre une seconde dose, dans moins d'une heure, je fus parfaitement soulagé, & fis en suite un calcul de la même

groſſeur, à cette difference près qu'il n'avoit pas la même ſolidité, & qu'il étoit preſque friable. Je ſuis prêt d'ateſter par ſerment la vérité de tous ces faits. Je ſuis avec une conſidération parfaite.

MONSIEUR,

Vôtre très humble, & très obéiſſant Serviteur

Pierre Maurice Ferrero.

à Montcalieri ce 3. Avril 1717.

REMARQUES

Sur la neuviéme Obſervation.

Si l'expérience établit un remède, infiniment mieux que ne pourroient faire les raiſonnemens les plus creux & les plus abſtraits, l'on peut dire que l'on ne ſauroit recourir à un meilleur remède qu'à mon Bezoard, pour toutes les concretions calculeuſes, qui ſe font ordinairement dans les

les reins, les bons effets, que Monſieur Ferrero raporte dans cette Obſervation, avoir reſſenti de ce Bezoard, en ſont une preuve plus que convaincante : une petite digreſſion ſur la formation du calcul, ne déplaira peut-être pas au Lecteur, & le ſatisfera plus, que ſi je raportois un grand nombre d'expériences, ſur le même ſujet, qui pourroient être ennuyeuſes.

Je ſupoſe d'abord, dans le ſang des Calculeux, des parties terreſtres & ſalines, d'une certaine groſſeur & en ſi grand nombre, qu'elles s'uniront dans les canaux, qui par leur diametre ne leur permettront point d'iſſuë facile ; & comme l'urine eſt un excrement qui charie avec ſoi, des ſels, de la terre, & autres principes groſſiers, renfermés dans le gros de la maſſe des humeurs, ils s'embarraſſeront dans le rein, qui eſt le couloir que l'Auteur de la Nature a établi, pour dégager le ſang de ces parties Heterogenes, s'il arrive, dis-je, que

l'urine en soit trop chargée, il se formera infailliblement quelque concretion dans ce viscère, mais pour mieux concevoir la chose, décrivons en peu de mots la véritable structure de cette partie.

Un rein, du prémier coup d'œil, paroit être composé de deux substances, celle qui occupe la partie convexe, est toute construite de vaisseaux sanguins merveilleusement entrelassés; l'interne est formée d'une substance plus dure & plus compacte. Dans le haut du Rein, on remarque une infinité de petites arterioles, qui sont les productions de l'artère emulgente disposée en arc, c'est dans ces courbures, où l'on doit s'imaginer qu'il se trouve des couloirs, qui reçoivent l'urine, & qui la charient dans des canaux, qui forment l'intérieur du Rein, plus ferme, & plus compacte; ces differens vaisseaux par leur réünion, produisent ce que les Anatomistes nomment Papilles, qui versent continuellement dans le bassin l'u-

l'urine qui a été filtrée dans la partie superieure du Rein.

Pour expliquer présentement la formation d'un calcul, qu'on s'imagine l'urine chargée de parties terrestres, sulphureuses, & salines, l'on concevra aussi-tôt l'origine des petites pierretes : Ces parties propres à s'acrocher quand elles nageoient dans la masse du sang, par leur éloignement, les unes d'avec les autres, ne formoient aucune partie dure, mais venant à passer avec les urines, dans des fi éres fort étroites, étant plus proches, & se touchant immediatement, ont été liées par le moyen des parties sulphureuses, qui ont servi de ciment aux salines & aux terrestres, & par cette union qui est fort naturelle, il s'est produit un calcul, de la grosseur d'une tête d'épingle, qui tombant dans le bassin par les papilles, & étant encore mou, s'unit à d'autres qui décendent dans ce reservoir par ce même chemin. Plusieurs de ces petits graviers sont disposés à s'u-

s'unir par leur ſuperficie, & par une eſpèce de molleſſe qui leur convient dans leur prémiére formation, contribuent à la production d'un calcul, d'une groſſeur conſidérable, qui ne peut décendre le long des Vreteres dans la veſſie qu'avec douleur, d'autant plus ſenſible, que ſi par malheur, il n'eſt pas d'une figure ronde; car par les angles il heurteroit en chemin faiſant contre la membrane nerveuſe, dont les Vreteres ſont tapiſſez, & c'eſt ce dont on ne voit que trop d'éxemples dans la pratique de la Medecine, & dont on feroit un gros livre, ſi on vouloit en raporter tous les cas.

Par cette explication très courte, & fort ſuccinte conforme à la raiſon, de la formation des calculs, il eſt facile de concevoir qu'un remède propre à ſéparer ces parties, qui commencent à ſe grumeler dans le ſang, & qui ſont toutes prêtes à s'arrêter dans les filiéres des Reins; Il eſt naturel, dis-je, qu'on ne ſauroit aſſez eſtimer un

un tel remède, d'autant plus qu'il eſt très propre à déſunir ces prémiéres couches de calculs, qui ne ſont pas encore dures, comme on peut en être convaincu par le recit du malade, dont il eſt parlé dans cette Obſervation, qui avoit rendu un calcul très friable, & propre à être reduit en pouſſiére, ce qui dépendit de l'effet de mon remède, qui en diviſant les ſels & les ſoufres qui entroient dans ſa compoſition, en déſunirent le tiſſu, & le rendirent hors d'état de compoſer un corps dur, ce qui le garantit de la formation de la pierre dans la veſſie, car pour le dire en paſſant, elle ne ſe forme dans cette partie qu'après la décente d'un germe ou noyau, qui part des reins & qui étant tombé dans la veſſie donne occaſion aux parties ſolides, contenuës dans l'urine de s'y accrocher, & de former par la ſuite du tems, un corps d'une groſſeur extraordinaire, comme l'on en peut voir pluſieurs exemples, dans tous les Auteurs, qui ont traité de

la formation de la pierre, entre lesquels on peut consulter Tollet, qui en a fait un livre très estimé des bons connoisseurs.

DIXIEME OBSERVATION.

Douleurs par tout le corps.

Dans le milieu du Carême, l'an 1716. je fus apellé à Fossan, pour voir Monsieur le Chevalier Lignan, Capitaine au Regiment de Savoye, Cavalerie, par Monsieur Novelli son Medecin, qui prît la peine de venir chez moi à Turin, pour m'informer de l'état où se trouvoit Monsieur le Chevalier; comme il avoit passé le Carnaval à Gênes, où il s'étoit fort bien diverti. Etant de retour à Verceil où étoit son quartier; il se plaignit d'une pesanteur de tête, accompagnée d'une petite fiévre; son visage étoit d'une couleur jaune tirant sur le vert; il passoit les nuits sans dormir avec beaucoup d'inquiétude; Dans l'incertitude où il étoit de la cause de son

son mal , il demeura longtems sans faire aucun remède, le chagrin le saisit, & l'humeur sombre prit la place d'une disposition à la gayeté & au plaisir : étant allé à la chasse , par le conseil de ses amis pour se recréer ; Il lui survint une douleur à la cuisse droite, dont il fût soulagé par les ordonnances de son Medecin, cependant la douleur se fit sentir de nouveau au mois de Decembre ; avec enflure & tumeur dans la partie , il paroissoit aussi une grosseur qui ocupoit les vertèbres des lombes, & qui s'étendoit même le long des côtes jusques à la nuque du col du côté gauche ; le reste de son corps pouvoit être comparé à un véritable squelette couvert de peau, ensorte qu'il étoit tombé dans cet état de maigreur, que l'on nomme en terme de Medecine, Marasme, je le vis dans ce triste état à Fossan, où je l'allai voir, la voix étoit fort diminuée , & le pous très petit ; je commençai à rétablir ses forces par des alimens convenables, je lui donnai

nai ensuite six grains de mon remède dans un verre d'excellent vin, trois heures après le pous se reveilla & les douleurs furent apaisées, il prit une nourriture capable de le fortifier comme auparavant, savoir des œufs frais, une rotie au sucre; à l'entrée de la nuit, je lui fis prendre dix grains du specifique, ce qui lui fit passer une si bonne nuit qu'il ne pouvoit le matin assés s'en loüer. Je le traitai quelques jours de la même maniére, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à Turin, le voyage le fatigua un peu; à son arrivée, j'eus l'honneur de consulter avec Messieurs Melior & Reyna, fameux Medecins, & Monsieur Beloste Premier Chirurgien de Madame Royale. Ces Messieurs firent un prognostic si mauvais de l'état où se trouvoit le malade, qu'ils le regarderent comme perdu, cependant ils consentirent, connoissant mon remède, de le lui donner, dans moins de quinze jours il fût sans fiévre; & commença à aquerir de l'embonpoint,

cette enflure dont nous avons parlé diminua à vûë d'œil, il restoit encore une petite tumeur au haut de la cuisse, qui auroit disparu dans un jour ou deux, mais qui vint à supuration par le mauvais regime du malade, malgré les exhortations qu'on lui avoit fait, la playe ne fût cicatrisée que quarante jours après sa supuration; il a joüi dès ce tems d'une santé parfaite, après avoir pris plus de 80. prises de mon remède sans discontinuer tous les soirs.

REMARQUES

Sur la dixiéme Observation.

Quand on examine tous les accidens dont se plaignoit Monsieur le Chevalier Lignan, cette tristesse, ces inquiétudes, ces insomnies, cette maigreur, ces tumeurs qui paroissoient le long des vertebres des lombes, ne peut on pas conjecturer avec quelque fondement, qu'il y avoit un épaississement presque général dans

toutes

toutes les humeurs, à quelle cause pouvoit on attribuer une telle coagulation, sinon à un acide très fixe difficile à dompter, puis qu'il avoit pris un très grand nombre de remèdes sans aucun succés. Mon Bezoard pris pendant fort long-tems, calma tous ces accidens en détruisant cet acide, qui avoit épaissi la lymphe, tout se rétablit dans l'état naturel, à la vérité il fallut insister long-tems, la cause étant très rebelle, & on fût obligé d'aller jusques à 80. prises; on voit donc par cette Observation que mon Bezoard est tout à fait propre à détruire les acides les plus fixes dont le sang des Verolés & des Hypocondriaques est tout rempli.

ONZIEME OBSERVATION

Fiévre.

Madame la Marquise de Buëil, résidente à Turin, au mois de Janvier 1716. tomba dans un évanouïssement, produit par la vapeur du Charbon,

elle fût portée dans cet état sur son lit; on recourût à l'eau froide, qu'on lui jetta sur le visage en abondance, dans le tems d'une sueur pour la faire revenir, étant revenuë à elle même; une fiévre la saisit, elle la négligeat pendant près de sept jours, ne faisant aucun remède pour la déraciner, le huitiéme jour elle eut un frisson qui dura depuis le matin jusques au soir, je fus apellé dans ce tems là, elle n'a-tendit pas que je lui fisse aucune question, elle me demanda d'abord si j'a-vois sur moi de mon specifique, quel-le vouloit absolument en prendre une bonne prise, elle se plaignoit d'une grande douleur de tête, son pous étoit concentré, dur, & fort inégal; je jugeai que la maladie étoit fort se-rieuse, & crus qu'il étoit à propos d'a-vertir Monsieur le Marquis Palavicin son pére, & son Medecin ordinaire, afin d'examiner si l'on ne commence-roit point par une saignée ou une pur-gation; c'est ce que j'eus l'honneur de lui dire, sans vouloir m'écouter d'a-vantage

vantage, elle me pressat si fort de lui donner de mon remède, qu'il me fût impossible de resister d'avantage à ses vives sollicitations ; je lui en donnai donc douze grains, une heure ne fût pas écoulée, quelle fût dans une sueur très douce, qui emportat son mal de tête, la fiévre cessa sur le matin, la transpiration fût abondante jusques à midy, après quoi elle fut entiérement guerie ; observant de garder la chambre encore un jour ou deux, elle fit ensuite des visites comme à son ordinaire.

Sur la fin d'Octobre de l'année 1722. j'eus ocasion de voir un malade, à l'Hopital de Chambery, nommé St. Julien, qui étoit à l'agonie depuis deux jours, à la solicitation de Monsieur le Baron de Beuil, je lui donnai une prise de mon Bezoard, avec peu d'espérance, ayant été informé de son état par Monsieur Galien Chirurgien Major ; en effet, comment espérer quand un malade, ensuite d'une fiévre continue, & d'une douleur de tête

violente, demeure deux jours ſans connoiſſance; nous étions tellement dans la penſée Monſieur Galien & moi, qu'il mourroit de cette maladie, que nous nous étions propoſé de lui ouvrir la tête, pour nous éclaircir des cauſes de l'aſſoupiſſement; cependant pour n'avoir rien à ſe reprocher, il conſentit, connoiſſant mon remède de lui en donner une doſe, l'effet en fût ſurprenant, demi heure après il vomit un ver, on lui donna peu à peu la valeur d'un verre de vin, à differentes repriſes, il commença à ouvrir les yeux, & donner des ſignes de vie, il prit pour cordial du vin pur, qu'il avaloit avec avidité, la parole lui revint auſſi bien que l'apetit, & ſa ſanté ſans aucun autre remède fût rétablie.

L'an 1722. au mois d'Avril, Monſieur le Comte d'Apremont de retour d'Allemagne à Turin, après bien des fatigues eſſuyées dans ce voyage, fût attaqué d'une groſſe fiévre, je fus d'abord apellé & je n'heſitai point de lui

donner

donner une prise de mon remède ; pour saper le mal dès ses fondemens, comme je l'avois souvent experimenté, il en prit douze grains, il sua pendant vingt-huit heures, & fut peu de tems après en état de manger en compagnie, il sortit pour voir ses amis & jusques à present il a joui d'une fort bonne santé.

REMARQUES

Sur l'Observation onziéme.

Si mon remède est un specifique certain contre toutes sortes de fiévres intermittentes, il ne l'est pas moins contre les continues, comme un nombre infini de malades qui en ont pris, & en particulier ceux dont il est parlé dans cette Observation le pourroient attester. Ils en ont été non seulement gueris souvent à la prémiére dose ; mais aussi il faut remarquer quelle n'est point revenue, ce qui n'arrive que trop frequemment dans l'usage des remèdes connus, comme dans

toutes les fiévres de quelle eſpèce quelles ſoient, la fermentation du ſang & des humeurs ſe trouve toûjours augmentée ou diminuée de ſon état naturel, ce qui prouve qu'il entre toûjours quelque matiére heterogene dans le ſang, qui doit être corrigée ou évacuée, & comme nous remarquons que les fiévres ſe gueriſſent plus ſouvent par les ſueurs que par une autre voye, l'on ne ſauroit trop eſtimer mon Bezoard qui eſt un ſudorifique certain, ce qui ſort par la ſueur contient beaucoup du levain qui faiſoit fermenter le ſang, & s'il arrive qu'à la prémiére ſueur excitée par mon remède, tout le ferment ne ſoit pas pouſſé dehors, on a recours à une ſeconde priſe, rarement a une troiſiéme, qui achève de le pouſſer dehors. ou de le détruire par extinction.

OBSERVATION

DOUZIEME OBSERVATION

Coup à la Tête.

Le dernier jour de Septembre 1721. dans Gatinara, un Dragon nommé Bau, reçût un coup de ſabre au ſommet de la tête, qui occupoit l'eſpace qui eſt entre la ſuture coronale, & la lambdoide, le long de la ſuture ſagittale, il tomba à terre, étourdi du coup, & perdit la connoiſſance; on apella d'abord le Chirurgien du lieu, qui le trouva un peu revenu à lui-même, il avoit une grande envie de vomir, & faiſoit même de grands efforts, la playe fut dilatée & pançée, ſans oublier la ſaignée à l'acoutumée; en un mot, le Medecin & le Chirurgien du lieu traitérent le malade ſelon toutes les règles de l'Art; malgré toutes les précautions poſſibles, il ſurvint une groſſe fiévre, perte de connoiſſance, avec des efforts pour vomir; on crut cette playe mortelle, je fus apellé le troiſiéme jour de l'ac-

cident, je le trouvai ayant un pous dur & très frequent, les yeux enflammez & pleins de ſang, avec douleur & peſanteur de têre; après une conſultation avec le Medecin & le Chirurgien qui l'avoient vû, nous convinmes unanimément qu'il falloit recourir au plûtôt, à l'opération du trépan, mais comme il ne s'en trouvoit point, & qu'on ne pouvoit en recevoir un, que dans vingt-quatre heures; je propoſai à ces Meſſieurs, en attendant qu'on l'eut reçû, de lui donner de mon Bezoard, à quoi ils conſentirent volontiers, je lui en donnai douze grains, l'ayant couvert nous le laiſſames à la garde de ſes camarades, le lendemain nous le trouvames encore dans la ſueur, tous les ſymptomes avoient diminué, ſon pous étoit plus dégagé & moins frequent. ſes yeux déchargés, la tête plus légére; en un mot, il nous parut dans un état à eſpérer qu'il n'auroit pas beſoin de trapan: le ſoir nous le trouvames encore mieux, le cerveau

étoit entiérement libre, le pous étoit dans ſon état naturel, & comme il ne ſuoit plus, on lui fit changer de linge, & on pança la playe, nous trouvames quelque peu de ſang extravaſé & corrompu, qui étoit ſorti par la fente de l'os; comme les raiſons qui nous avoient déterminé pour le trepan, ne ſubſiſtoient plus, nous reſolumes de lui donner une ſeconde priſe de mon remède, qu'il prit deux heures après ſoupé, ce qui emporta le reſte de la fiévre, & ayant obſervé dans peu de jours, qu'il ne ſortoit plus rien par la fente de l'os, nous ſongeames à cicatriſer la playe, & à recouvrir l'os de ſes tegumens, il fut bien-tôt en état de ſortir, & de vaquer à ſon devoir, il a joui dès ce tems là, d'une ſanté parfaite.

Voici un autre cas qui n'eſt pas moins curieux que le précedent, un nommé S. Amant, Dragon de la compagnie Major, l'an 1717. à la fin d'Avril, étant dans Verceil, en galopant ſon cheval, il fut jetté à quatre

tre pas, la tête la prémiére, le coup fut si terrible sur le sommet de la tête, qu'on le crut mort, on l'aporta comme reputé tel dans son quartier, il jettoit du sang par les yeux, les oreilles, la bouche & le nez; on recourut d'abord à mon Bezoard, qui ayant excité une sueur, le malade reprit ses sens qui étoient auparavant assoupis, le lendemain il se plaignit d'une grande douleur de tête, on lui donna un bouillon, & ensuite une dose de mon specifique, ce qui le fit derechef suer, la douleur de tête diminua, il ne restoit plus qu'une pesanteur, on vint à une troisiéme prise, qui ayant procuré une grande sueur, il arriva que le cerveau fut entiérement dégagé, la fiévre disparut, l'apetit se rétablit, il a joüi dès lors d'une parfaite santé, & partit pour Sardaigne où il est présentement.

Le 14. Décembre 1722. à Gaillard, près de Genêve, le Dragon nommé St. Maurice, de la Compagnie de Monsieur le Baron de Beüil,

tomba de la hauteur d'un second étage, en chemin il rencontra un escalier de bois, qui le jetta sur un plancher, où il resta immobile, on le porta sur son lit plein de contusion le long du dos & sur les côtes, les viscères du bas ventre avoient été meurtris; il lui survint une difficulté de respirer, il crachat du sang, & étoit comme une souche dans son lict, sans pouvoir se remuer: un de mes Garçons lui donna une prise de mon remède, qui le fit suer, le lendemain il respira très aisément, & ne crachat plus de sang, il se remuoit facilement dans son lit: Il en donna encore une autre prise par précaution, dans la crainte où il étoit, qu'il ne se fut fait quelque extravasation, qui pût produire quelque mauvaise suite, & sans aucun autre secours, il a été parfaitement gueri.

REMARQUES

Sur la douziéme Observation.

L'on peut voir par cette Observation très curieuse, qu'il n'est pas nécessaire de se hater, de faire l'opération du trepan; En effet, elle ne convient que lors qu'il y a des liqueurs extravasées entre le crane, & la dure mére, qui ne peuvent être évacuées qu'en emportant une piéce de l'os, mais comme il est très difficile de distinguer l'endroit où est l'épanchement, on ne sauroit aporter trop d'atention avant de l'entreprendre, la fiévre, la perte de connoissance, les efforts pour vomir, accidens qui parurent dans ce malade après le troisiéme jour, étoient tout autant de motifs pour recourir à ce moyen; mais comme ils peuvent être équivoques, & qu'un embarras dans les vaisseaux sanguins de la dure mére, pouvoit les produire, rien ne fut plus heureux que de recourir à un remè-

de, qui rétablit dans ſon entier le cours libre du ſang, dont le ſéjour cauſoit tous les accidens ci-deſſus nommez.

Pour expliquer ces ſymptomes, il eſt à propos de faire quelque réfléxion ſur la ſtructure du cerveau, viſcère, qui non ſeulement ſépare du ſang, & renferme les eſprits animaux, qu'on doit conſidérer comme tout autant de petites ſubſtances corporelles, qui ſervent au ſentiment, & au mouvement ; mais auſſi comme le ſiége des idées, du jugement, du raiſonnement, en ſorte que le moindre changement qui arrive dans cette partie molle, peut renverſer le trône de la raiſon, & d'un habile homme, en fera un ſot dans un moment, c'eſt ce dont on n'a que trop d'éxemples dans la ſocieté humaine, un embarras, un obſtacle, une obſtruction dans les tuyaux infiniment délicats de ce viſcère, plus ou moins conſidérable, vous jettera un homme très raiſonnable auparavant, tout droit

aux

aux petites maiſons ; mais pour quitter ce point de morale qui eſt très affligeant pour le genre humain, nous dirons que le cerveau conſidéré d'un prémier coup d'œil, ne promet pas beaucoup de ſatisfaction à celui qui en entreprend la recherche; Il ne faut pas s'étonner ſi un fameux Anatomiſte de Leyde aſſuroit, que l'on ne tiroit pas plus d'avantage de la diſſection d'un cerveau humain, que d'un fromage d'Hollande, cependant malgré les difficultés qui ſe préſentent dans l'uſage & dans la ſtructure de cette partie l'on a creuſé la mécanique de ce viſcère, d'une maniére à en pouvoir tirer quelques uſages, pour expliquer les plus nobles fonctions de l'homme, Malpighi eſt le prémier qui a commencé à défricher cette terre inculte, en nous faiſant connoître par ſes belles préparations, qu'il y avoit des glandes dans le cerveau propres à ſéparer les eſprits, mais comme il étudioit une matiére peu connuë juſques alors, il ne faut pas

être surpris si l'on a rectifié & augmenté ses découvertes. Ces glandes ne sont à présent qu'un composé de tuyaux, & tout mol & informe que nous paroit le cerveau, c'est un peloton de fil entrelassé differemment, dans les parties qui le composent. On peut voir une parfaite description de ce noble viscère, dans Malpighi Ridley, & Vieussens, fameux Anatomistes, comme nous nous proposons la brieveté dans ces Remarques, nous y renvoyons le Lecteur; Cependant nous ferons un mot de réfléxion, sur la séparation des esprits animaux. Il se présente une fameuse question, savoir, si ces petites parties qu'on nomme improprement esprits, passent immediatement de leur couloir dans les nerfs, ou s'il passent dans des prémiers canaux avant que d'arriver dans ces derniers, nous soutenons fortement que les esprits après avoir été séparés du sang, n'enfilent pas sur le champ les tuyaux nerveux, & voici les raisons sur lesquel-

quelles nous établiſſons nos conjectures ; S'il arrive par quelque accident que ce ſoit, qu'une partie de la ſubſtance corticale, ſoit emportée, où eſt l'organe de la ſéparation des eſprits, il devroit arriver une paralyſie dans les parties, qui recevroient immédiatement ce fluide ſpiritueux, l'expérience prouve le contraire, dans les Hôpitaux d'Armées, on a ſouvent vû une partie de la ſubſtance corticale emportée, ſans aucun accident de paralyſie, dans les opérations du trépan, on a ſouvent été obligé d'emporter une piéce de la ſubſtance corticale ; que conclure de là, ſinon que les eſprits ſéparés enfilent les vaiſſeaux excrétoires, qui portent ce liquide précieux dans le corps, qu'on nomme Calleux, qui doit être regardé comme un reſervoir, d'où partent immédiatement les nerfs : Cette précaution eſt digne de l'Auteur de la Nature ; en effet ſi les nerfs étoient partis immédiatement de la ſubſtance corticale, la moindre commotion

au crane auroit causé mille accidens, plusieurs auroient été plus fréquents, en un mot, nôtre machine auroit été infiniment plus fragile qu'elle n'est pas.

Pour revenir au malade dont il est parlé dans cette Observation, il n'est pas surprenant qu'ayant reçû un coup de sabre avec beaucoup de force, il se fit une commotion dans la substance molle du cerveau, qui causa un trouble dans le cours ordinaire des esprits, par la compressioñ des tuyaux sanguins, qui ne chariant pas le sang comme à l'ordinaire; à cause du coup, s'embarrassérent, se gonflérent, & par conséquent il arriva une compression dans les tuyaux nerveux qui cõduisent les esprits; Il ne faut donc pas s'étonner s'il perdit la connoissance. Pour ce qui regarde le vomissement, si l'on en croit Baglivi, l'on doit l'expliquer par la communication qu'il y a du cerveau à l'estomac par le moyen de la dure-mére; Mais comme cette hypothése est un peu ti-

tirée par les cheveux, il eſt plus raiſonnable de penſer que les eſprits ne coulant pas comme à l'ordinaire dans l'eſtomac, par la commotion que reçût le cerveau dans le tems de ce coup, le ſang ne circulant pas librement dans cette partie, les membranes en devinrent plus tenduës, par conſéquent plus ſuſceptibles d'ébranlement violent, ſoit par la nourriture, ſoit par la liqueur de l'eſtomac d'où venoit le vomiſſement.

Tous ces accidens diſparurent par le moyen de mon remède, en ce que roulant par le moyen de la circulation juſques dans les plus petits rameaux, il facilita le cours du ſang embarraſſé, rendit ſouple les fibres des vaiſſeaux trop tenduës par la commotion, ce qui rétablit le ſyſtole, & le dyaſtole des vaiſſeaux dans leur état naturel, en quoi conſiſte auſſi bien que dans la fluidité des humeurs, le principe de la vie.

On concevra aiſément par les mêmes raiſons, comment le Dragon qui

tomba de ſon Cheval, & celui qui eut le malheur de ſauter malgré lui d'un ſecond étage, ont été gueris par mon remède, dans l'un, & dans l'autre cas, il y avoit commotion, ſuſpenſion dans le cours de quelques liqueurs, dérangements qui furent entiérement rétablis par mon Bezoard, & qui en confirment par là, la vertu extraordinaire.

TREIZIEME OBSERVATION.

Fiévre maligne.

Dans le mois de Janvier 1721. Monſieur le Chevalier de la Perouze, Ecuyer de Son Alteſſe Royale, Monſeigneur le Prince de Piémont, & à preſent Cornette de la prémiére Compagnie des Gardes du Corps, après avoir couru très long-tems à cheval, ſouffert le froid & le chaud, auſſi bien que la pluye; fut ſaiſi d'une conſtipation de tout ſon corps, & eût enſuite une fiévre continuë, avec redoublement, accompagnée de délire

&

& d'insomnie, jusqu'au quatorziéme jour de sa maladie, sans aucun relâche, malgré tous les remèdes, que la métode prescrit, dans de semblables occasions ; dans le 14me. redoublement, il eût des mouvemens convulsifs, si considérables, que son Medecin ordinaire en désespérat, ce qu'il dit à des personnes de la prémiére distinction, savoir à Madame la Marquise de Pianesse, & à Madame la Marquise Pallavicin.

Ces Dames, qui s'interessoient fort à la santé de ce Chevalier, furent inconsolables, après un tel prognostic. Il survint dans ce moment, Monsieur le Comte de la Perouze Picon, Colonel du Régiment des Dragons, de Piémont, qui venoit s'informer de sa santé ; quand il eut apris le jugement qu'en avoit fait son Medecin, il ne balança point à m'envoyer chercher pour lui donner mon remède, j'eus assez de peine à me déterminer de voir un malade de cette qualité, à la santé duquel tout ce qu'il y avoit de

gens de distinction à Turin ; & à la Cour même, s'interessoit, & dont le Medecin n'étoit pas de mes amis ; craignant de diminuer la reputation de la vertu de mon remède, qui étoit d'ailleurs si bien établie, & qu'on ne lui attribuât la mort du malade si elle arrivoit.

Les Dames, dont j'ai parlé ci-devant, m'assurérent qu'elles sauroient bien maintenir ma reputation, malgré l'envie & la jalousie de mes ennemis, & cela d'autant plus, que mon remède ne pouvoit point faire de mal, s'il ne produisoit pas tout l'effet que l'on en attendoit, & ils m'ordonnérent de le lui donner.

Sur cette assurance & ordonnance, ayant examiné l'état du malade ; & tâté son pous, je délaiai huit grains de mon Bezoard dans une cuillerée de vin, & lui fis boire par dessus un verre du même vin ; dans un quart d'heure, il fût tout en sueur ; une heure après son pous qui étoit concentré se rétablit ; il recouvra la connoissance qu'il

qu'il avoit perduë depuis plusieurs jours ; il s'endormit ensuite, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis quatorze jours qu'il étoit malade, deux heures après son Medecin qui en fût averti le vint visiter, & l'ayant trouvé entre les bras du sommeil, il dit qu'il étoit tombé dans une letargie, il le reveilla & par ce moyen suprima la sueur, qui étoit considérable ; il retomba ensuite dans le délire, & son pous s'embarassa : pour reparer ce désordre, je lui fis avaler sur le champ une autre prise de mon Bezoard, délaié dans un peu de confection d'Hyacinthe ; il fallut peu de tems pour que la sueur parut de nouveau, & dans une heure, il se reconut, en sorte qu'il se confessa & fit son Testament, ayant pris de la nourriture ; il se disposa au sommeil ; son Medecin étant revenu fit la même faute, & découvrit le malade d'une maniére brusque, en disant que cette sueur ne serviroit de rien, étant reveillé, il fût saisi du froid de la chemise toute remplie de sueur,

qui

qui avoit été exposée à l'air par l'imprudence du Medecin ; je fus aussi-tôt apellé, & je trouvai le malade avec des yeux étincelans ; peu de suite dans son discours, faisant même des grimaces ; ayant tâté le pous, je le trouvai comme auparavant dur & concentré, ayant d'ailleurs des mouvemens convulsifs dans tout son corps ; je réïtèrai alors la dose de mon Vegetal, savoir huit grains, qu'il prît dans du vin de Tokay que la Reine lui avoit envoyé ; peu de tems après, son pous s'éleva ; il commença à suer, & reprit la connoissance, & me remercia des soins que j'avois pris pour lui & me pria en même tems de ne le pas quitter, ce que je fis ; le lendemain matin je le trouvai presque sans fiévre: mais comme le redoublement arrivoit ordinairement à midy, je le prévins avec une prise de Bezoard ; en effet il ne vint point, il en fût entiérement délivré ; Il fût de bonne humeur & reposa fort bien toute la nuit, & sa santé se rétablissoit à vuë d'œil ; dans

huit

huït jours il ſe promenoit par ſa chambre, après quoi il fût ſaiſi de la goute à la main gauche, ce qui l'obligea de reſter au lit, il reçut beaucoup de viſites, aſſis ſur ſon lict, bien couvert, à cauſe d'une biſe qui ſe faiſoit ſentir ce jour là, & comme il étoit d'une humeur fort gaie; il cauſa beaucoup, ce qui mit ſon ſang en mouvement, & qui produiſit la goute aux genoux & aux pieds, à laquelle il étoit fort ſujet, comme il avoit de la fiévre, & qu'il ſe plaignoit d'une douleur ſous le têton droit, il m'envoya chercher; il rejetta mon Bezoard que je lui propoſai, diſant que la goute ne vouloit aucun remède, & que les accidens dont il ſe plaignoit en étoient un effet, cependant je travaillai à faire paſſer ce point qui le tourmentoit fort, par le moyen de quelque remède externe, j'en vins à bout: mais cette fiévre devint ſi conſidérable que l'on déſeſpéroit de ſa vie, par les accidens facheux qui lui ſurvinrent; ſes yeux étoient égarés, ſon pous in-

intermittent ; Monſieur le Médecin Reyna vint dans cet intervale, & malgré toutes les objections que l'on faiſoit par raport à la goute, me preſſat fort de lui donner mon remède, quoi qu'en particulier il me dit, qu'il en eſpéroit très peu de choſe auſſi bien que moi ; ayant remarqué un changement ſenſible dans le pous, je lui en donnai promtement une autre priſe, qui le rendit égal, il s'endormit & pendant le ſommeil il eut une ſueur douce. Monſieur Reyna l'ayant vû le matin, en augura très mal en voyant ſon viſage qui paroiſſoit mauvais, mais lui ayant tâté le pous, il eut le plaiſir de l'apercevoir dans ſon état naturel ; il fût bien tôt rétabli, ſans le ſecours d'aucun autre remède, que mon Bezoard, qu'il regardoit comme une manne deſcenduë du Ciel, qui lui avoit conſervé la vie.

REMAR-

REMARQUES

Sur la treiziéme Observation.

Il s'agit dans cette Obſervation d'une fiévre des plus malignes, puis qu'elle avoit reſiſté à tous les remędes imaginables que la Medecine la mieux entenduë auroit pû preſcrire, ces ſimptomes facheux qui l'accompagnerent, ſavoir un délire continuel avec inſomnie, les forces entiérement abatuës dès le commencement, la petiteſſe d'un pous concentré, étoient tout autant de marques certaines qui démontroient la grandeur du mal : ce terme de fiévre maligne n'a été imaginé que pour exprimer la grandeur d'une maladie, que l'on ne connoiſſoit pas en effet, les Anciens mettoient de la malignité par tout où la cauſe du mal leur paroiſſoit cachée, c'étoit un azile à l'ignorance, leur repréſentoit-on que l'on étoit ſurpris que depuis un jour ou deux que la maladie avoit commencé, il étoit étonnant de voir une

une personne si accablée & hors d'état de faire aucune fonction, comme si elle eut tenu le lict depuis cinq ou six mois, ils n'avoient d'autre réponse à faire, que de dire qu'il y avoit de la malignité là dedans; c'est-à-dire, il y a un certain je ne say quoi, que nous ne connoissons pas plus que vous, cependant pour ne pas demeurer tout à fait dans le silence; qui nous seroit honteux, nous vous payons avec un grand mot, en attribuant à une prétenduë malignité, c'est-à-dire, à un être de raison, ce qui peut être expliqué d'une maniére conforme aux loix de la mechanique & de la circulation du sang. Quelques réfléxions courtes fondées sur la structure des parties, & sur les loix de l'œconomie animale, donneront quelque jour à cette matiére.

Je remarque d'abord que dans toute fiévre maligne, les symptomes sont très considerables & ne répondent point aux signes ordinaires qui nous marquent la fiévre, le pous en effet

effet paroit aſſez naturel, les urines ſont bonnes, *pulſus bonus*, *urina bona & ægermoritur*. Ces accidens ſont en premier lieu, des forces extrêmement abatues, & un état de l'eſprit très peu diſpoſé au travail & à la méditation, ce qui marque d'une maniére claire, la diſette des eſprits animaux dans les muſcles & dans le cerveau.

En ſecond lieu, ceux qui ſont attaqués de fiévre maligne ont de grandes douleurs de tête accompagnées de peſanteur & d'une eſpèce de bâtement dans les temples, ce qui dénote que la circulation du ſang eſt très embarraſſée dans les vaiſſeaux internes & externes du cerveau.

Troiſiémememét dans cette maladie il ſurvient des embarras dans pluſieurs glandes, comme dans les parotides, le foye, les inteſtins, les aines, les aiſſeles, les glandes de la peau, tous ces accidens prouvent que les recrémens ne ſe ſéparent pas comme à l'ordinaire dans leurs propres couloirs.

Voilà

Voilà les principaux accidens qui caractèrisent les fiévres malignes. Pour ce qui regarde la cause d'une si facheuse maladie elle se présente d'abord à l'esprit ; savoir une difficulté considérable dans la circulation des humeurs & particuliérement dans le cerveau.

La supression des recrémens donne souvent occasion à une fiévre maligne, dans ce cas tous les couloirs sont obstrués & les liqueurs qui se séparoient dans toutes les glandes des viscères venant à regorger, ne peuvent que du moins de remplir extraordinairement tous les differens canaux dont nôtre machine est composée, que de ravages & que d'altération ne doit il pas arriver dans cette suposition, la filtration des recrémens suspenduë, la salive qui sert au gout, & à la digestion, ne coulant plus dans la bouche, faut-il s'étonner si un homme qui a une fiévre maligne n'a point d'apetit, les petits trous ou couloirs répandus dans les côtés des arterioles qui composent la

la ſubſtance corticale du cerveau comprimés, ces eſprits ſi néceſſaires au mouvement & au ſentiment, comment ſe ſépareront-ils en ſi petite quantité, que tout le corps ne s'en reſſente ; point de forces, difficulté de ſe mouvoir, aſſoupiſſement, ſymptomes qui ſurviennent aſſés ſouvent aux fiévres malignes.

Tous les Livres de Medecine ſont remplis d'une méthode ordinaire de traiter ces maladies, ſaignées, émetiques, purgatifs, remèdes fort bien indiqués : mais qui au chagrin d'un Medecin qui par le raiſonnement s'attendoit à un heureux ſuccés ; ne produiſent aucun effet, le ſang eſt quelquefois ſi gluant qu'on à beau ſaigner, la circulation n'eſt point rétablie, les obſtructions dans les glandes ſont ſi conſidérables, que les purgatifs & les émetiques ne les dénichent point : enſorte que toute la maſſe des humeurs ſuccombe ſous ſon propre poids & marche très lentement. L'on ſent bien que rien ne ſeroit plus propre à faire

faire cesser tous les accidens des fiévres malignes que de rétablir le cours des liqueurs, & de fondre les concrétions visqueuses qui sont dans les glandes ; l'expérience que j'ai fait de mon remède dans toutes sortes de fiévres malignes, où il y a toûjours épaississement dans le sang, & obstruction dans les glandes, ne me permet pas de douter de sa vertu dans ces occasions. Il excite une transpiration douce, en donnant de la fluidité au sang, & par la voye de la circulation étant charrié jusques dans les replis les plus étrois des couloirs, il entraine avec soi tous les embarras qu'il rencontre en son chemin, & par ce moyen le malade reprend ses forces, devient plus attentif aux objets qui l'environnent, parce que les esprits dont le cours avoit été suspendu par la grossiereté du sang, reprennent leur chemin ordinaire & vaquent aux fonctions qui leur sont destinées.

QUATORZIEME OBSERVATION.

Peripneumonie.

Dans le mois de Janvier 1722. dans Gatinara, un Dragon de la Compagnie de St. Front, après avoir fait la débauche huit jours de ſuite, ne ſe précautionnoit point contre le froid, tellement qu'il fût ſaiſi d'un point ſous le teton gauche, qu'il gardat depuis trois heures du ſoir juſqu'à huit heures du matin ſans rien faire; ſes camarades le voyant fort opreſſé, & crachant du ſang en abondance vinrent m'avertir, je le trouvai dans un état pitoyable; en effet à peine pouvoit-il reſpirer, les crachats ſortoient avec plus de peine qu'auparavant; c'étoit du ſang tout pur fort noir; ſon pous étoit dur & intermittent, il déliroit, les extrêmités étoient froides, un mouvement convulſif dans les gencives, la langue noire & ſéche; j'envoyai d'abord chercher Mr. Bonola habile Medecin de ce lieu.

Pour

Pour consulter avec lui sur ce qu'il y avoit à faire, dans un cas si delicat & si dangereux ; comme il se trouva absent, & que l'affaire pressoit beaucoup : je ne crus pas qu'il fallut avoir recours à une saignée ; craignant que le malade n'expirat sous la lancette. Fondé sur une expérience certaine des proprietés de mon remède, dans des cas semblables ; je lui donnai quinze grains de mon Bezoard dans une cuillerée de vin, lui en faisant avaler par dessus un bon verre; dans moins d'une demie heure il fût tout en sueur, après que la sueur fût finie, je lui fis changer de linge, & lui donnai une rotie au sucre, sur le midy ; le soir son pous parut se remettre, la respiration & le crachat plus libres ; le délire cessat : mais comme il n'y avoit qu'une simple moëteur, je lui doñai douze grains de mon Bezoard à neuf heures & demie du soir, qui produisit le même effet que la précedente, il sua toute la nuit, & le matin il prit un boüillon, & une rotie, quelque tems après,

sur

ſur les huit heures j'apris de la propre bouche du malade, qu'il ſentoit encore ce point en ſe tournant de côté & d'autre, je n'heſitai point de lui donner encore douze grains de mon Bezoard, de la même maniére ; ſur les quatre heures je le viſitai & le trouvai ſans fiévre, ſon pous rétabli, ſon crachat naturel ſans teinture, en un mot le malade me dit qu'il ſe ſentoit bien, on lui changeat de linge ; & malgré la précaution que prirent ſes camarades, il ſe plaignit de la même douleur dans le côté ſur les dix heures du ſoir, ce qui me détermina à lui donner encore une priſe de mon Bezoard, qui le mit dans un état à ſe promener par la Ville.

REMARQUES

Sur la quatorziéme Obſervation.

De tous les Viſcères qui compoſent le corps humain, il n'y en a point d'une texture plus délicate, que les poumons, l'uſage auquel ils ſont

destinés demandoit cette ſtructure : L'air que nous ſommes obligés de reſpirer, doit pénétrer toute leur ſubſtance, juſques dans les ramifications de la Trachée artère les plus imperceptibles; il falloit donc qu'il fut composé de petites poches ou Veſicules très dilatables, par conſéquent d'un tiſſu délicat, c'eſt cette même délicateſſe, qui l'expoſe à des engorgemens de ſang, qui arrivent fréquemment: L'on peut dire avec raiſon que les hommes périſſent le plus ſouvent par la poitrine.

Comme la Peripneumonie dont il eſt parlé dans cette Obſervation, eſt une maladie très fréquente, je l'ai très ſouvent donné, il a produit des effets étonnans, & dans des occaſions où les ſaignées n'avoient rien fait, quoi que d'ailleurs très ſalutaires dans cette maladie; Combien de fois un Medecin n'a-t-il pas ſouhaité avoir en main un ſudorifique certain, pour dégager une poitrine embourbée de ſang & de lymphe, lors qu'il n'y a point de

crachats, que le malade ſent un feu qui le dévore, quel ſoulagement pour celui qui ſouffre, ſi on pouvoit lui exciter une abondante ſueur, c'eſt ce que prouve mon Bezoard, & par ce moyen des Perſonnes que l'on avoit condamnées à la mort recouvrent une parfaite ſanté.

CONCLUSION
de ce petit Traité.

L'on a pû voir juſques à préſent par les Obſervations, & par les Lettres que j'ai raportées, les effets de mon remède, j'aurois groſſi mon Livre au delà des bornes naturelles, & peut-être ennuyé ceux qui prendront la peine de le lire, ſi j'avois raporté un plus grand nombre d'Obſervations, & de Lettres, comme j'aurois pû le faire, ſans les aller chercher fort loin. L'on peut bien juger que depuis pluſieurs années, que je m'en ſers, & que je l'ai expérimenté dans les mêmes cas, une infinité de

fois, je dois être assuré de son opération, c'est cette expérience réïterée, fortifiée & accompagnée de raisonnement, qui m'a obligé d'en informer le Public, je suis en effet très persuadé, que pour juger de la bonté d'un remède, il ne suffit pas de s'en tenir à une seule expérience, il en faut faire plusieurs, avant que d'y ajoûter foi.

C'est ce qui jette dans l'erreur les personnes affectionnées aux Charlatans, ils sont dans la pensée qu'ils ont de bons secrets, fondez uniquement sur un très petit nombre de succès, quoi que ces bons effets puissent être attribués aux seules forces de la nature, aussi bien qu'à leurs remèdes. Un secret, est une chose fort rare, & pour donner ce nom à un remède, il faut un tems considérable, il faut des expériences sans nombre, dans les differens sexes & tempérammens, il faut être pour ainsi dire, forcé à donner son aprobation. J'ai été sur mes gardes par raport à mon remède,

de, comme l'auroit été un étranger ; je m'en ſuis défié, j'en ai fait pluſieurs eſſais, & voyant ſon effet, j'ai crû, qu'en y ajoûtant une telle drogue ou une autre, en diminuant ou ôtant une autre telle, je pourrois le rendre meilleur, enſorte que j'ai employé beaucoup de tems à le perfectionner, & à le donner tel que je le préſente au Public.

Ceux qui aiment les ſyſtêmes & qui ſont dans la penſée que l'on ne peut guerir une maladie, qu'en détruiſant la cauſe qu'ils ont imaginé, n'admettent aucun remède, que celui qui favoriſe leur ſentiment ; propoſe-t-on un ſudorifique, ils le rejetteront abſolument & avec hauteur, s'ils ont dans l'eſprit, que toutes les cauſes des maladies ſont nichées dans l'eſtomac, ils ne prêchent que l'Emetique, & le donnent en toutes ſortes d'occaſions ; ſouvent mal à propos : S'en trouve-t-il qui à force de méditation ont crû avoir trouvé la cauſe generale de tous les maux qui nous affli-

gent, dans les vers, ils en mettent par tout, & si on les en croyoit, les Boutiques des Apotiquaires, ne seroient remplies que de poudre contre vers. D'autres ne donnent leur aprobation à aucun remède, qu'il n'aye été purifié auparavant dans le creuset, ou passé par l'examen de la distillation, ils mettent de l'impureté par-tout, & croiroient commettre une grande faute, s'ils se servoient d'un médicament tel que la nature le présente: La Chymie est la seule partie de la Pharmacie qu'ils cultivent. Ceux qui veulent que toutes les maladies soient produites par des Acides, ou par des Alkalis, ne songent qu'à corriger ces sels, & n'admettroient pas un bon remède, s'il ne leur paroit pas propre à cet usage, quelque autôrisé qu'il fut d'ailleurs, par l'expérience.

C'est cette fureur, que l'on a de nos jours, pour les nouvelles Hypothèses, qui empêche le progrès de la Medecine; Depuis que tout le monde

ſe mêle de philoſopher, les malades ſont curieux de ſavoir la cauſe & la nature de leurs maladies, ils demandent à un Medecin, qu'elle eſt la convenance de ce remède avec leur mal, & comme il ſeroit honteux à un Medecin de demeurer court, on étudie avec ſoin, toutes les Hypothèſes modernes, quelque peu ſolides qu'elles ſoient, on paye de cette monoye la curioſité des malades, qui ſont ſouvent d'autant plus ſatisfaits, qu'ils entendent peu le jargon qu'on leur débite. Le tems que l'on employe à cet étude, eſt ſi conſidérable, que l'on néglige la ſeule voie de perfectionner ce divin Art, qui eſt celle de l'expérience & des Obſervations.

Je ne prétens pas cependant exclure de la Medecine, toute ſorte de raiſonnement, la vie de l'homme eſt trop courte, pour permettre de faire un aſſez grand nombre d'expériences, pour pouvoir nous ſervir de guides dans tous les cas poſſibles qui ſe préſentent. Le raiſonnement au défaut

de l'expérience nous éclaire, pourvû qu'il ſoit fondé ſur des principes connus, & non ſur des imaginations qui n'ont aucune réalité, dans la nature des choſes ; le raiſonnement nous fait apliquer un bon remède, dans les cas où il convient.

Ces principes doivent être clairs, ſimples, fondés ſur la ſtructure ſenſible des parties, depuis que l'on a cultivé avec beaucoup d'aplication & de ſoin l'étude de l'Anatomie, & celle de la Phyſique, l'on eſt plus prudent dans l'adminiſtration des remèdes ; les malades n'en ſont pas accablez comme ils étoient autrefois, ce qui nous fait entrevoir, que quoi qu'il y aye beaucoup de maladies ; cependant les cauſes ſont en très petit nombre, & ſi l'on en croit Hypocrate, il n'y en avoit qu'une, comme il le témoigne par ces paroles dans ſon traité *de flatibus*.

Morborum autem omnium cùm idem modus ſit, locus tamen diver-

ſus

ſus eſt: morbi autem ob locorum diverſitatem & diſſimilitudinem, nihil inter ſe habere ſimile videntur. Tamen una & eadem omnium morborum forma & cauſa.

Il eſt étonnant qu'Hypocrate aye ſi bien raiſonné, étant privé des ſecours, que nous avons aujourd'hui, par les lumiéres d'une nouvelle Phyloſophie, fondée autant qu'il eſt poſſible ſur des expériences que l'on fait dans toutes les Academies les plus célébres de l'Europe, & qui comparées les unes avec les autres, tendent toutes à diminuer la multiplicité des principes, à démontrer le peu de moyen que l'Auteur de la Nature à employé, pour éxécuter de grands deſſeins; ce qui nous donne une idée de Dieu infiniment belle; en effet n'y a-t-il pas plus de perfection dans un être intelligent comme l'homme, de faire une machine, dont le principe ſoit ſimple, & qui produit un grand nombre d'effets ſurprenants, que s'il

falloit plufieurs refforts pour la faire jouër; c'eft là le but de la méchanique, Science très utile au genre humain, & qui fait une des principales parties des Mathematiques; Monfieur Varignon, eft celui qui a donné le meilleur ouvrage fur cette matiére. L'Academie Royale des Sciences, dont il étoit un des principaux ornemens, vient de le perdre.

Comme nous fommes envelopés par d'épaiffes ténébres, qui nous cachent la vérité des chofes, peut-être qu'à force de travail & d'Obfervations, l'on découvrira mieux les principes qui font agir nôtre machine, on en connoitra le petit nombre, & la fimplicité, l'on admirera en cela l'ouvrier: peut-être que nous découvrirons alors des moyens plus fûrs de remédier aux défordres qui lui arrivent, & nous ne ferons plus fi furpris, qu'un feul & même remède puiffe convenir à plufieurs maladies; Ce ne fera plus une occafion de le rejetter, de ce qu'en décrivant fes vertus;

tus, on l'aplique à plusieurs cas; Une seule & même cause (dit Hypocrate) produira des maladies differentes, par raport à la structure de chaque partie; par conséquent un remède propre à détruire cette cause generale, guerira ces maladies, au grand étonnement de ceux qui multiplient les causes sans nécessité.

Presque toutes les maladies dépendent de la grossiereté & de la coagulation des humeurs, qui coulent dans les differens canaux dont nôtre machine est composée, si elles s'arrêtent dans le cerveau, plus ou moins, & qu'elles n'y coulent pas avec la liberté nécessaire pour entretenir les fonctions de ce viscère, toutes les maladies du cerveau en dépendront. Il y aura (par exemple) une douleur de tête, si les artères batent plus qu'à l'ordinaire, les membranes seront alors distenduës, les fibres nerveuses qui les composent seront tiraillées, les esprits couleront avec abondance dans la substance blanche du cerveau,

où se fait le sentiment ; Faites couler le sang librement, le mouvement des artères sera naturel, les fibres nerveuses ne seront point secoüées, l'ame ne sentira aucune douleur.

Dans le mal de tête, l'embarras ne se trouve que dans les tégumens, quelquefois dans la dure mére, très souvent dans la difficulté que le sang trouve à traverser les sutures, par la communication qu'il y a de la dure mére au pericrane ; s'il y a un vice de conformation dans la partie, ensorte que les sutures soient fort serrées & que les vaisseaux qui les traversent soient fort comprimés, ces sortes de maux de tête sont très difficiles à guerir, la moindre petite altération qui arrive dans la fluidité du sang, l'empêche de franchir ce passage librement, mais si le mal dépend uniquement de la grossiereté des humeurs, & que les passages des sutures soient assés ouvers, on les peut guérir très aisément.

L'apoplexie, le Carus, le Coma Somnolentum, la Letargie, maladies qui

qui attaquent le cerveau, doivent être attribuées à la même cause, la Paralysie, les Convulsions, l'Epilepsie, la Manie, la Phrenesie, le Vertige n'en reconnoissent point d'autres, toutes dépendent d'un plus grand ou plus petit nombre de vaisseaux sanguins embarrassés; par cette simple & unique Hypothèse, tirée du cours du sang dans les vaisseaux qui arrosent cette partie on concevra aisément de quelle maniére elles sont toutes produites, par une seule & unique cause. Dans l'Apoplexie (par exemple) tous les vaisseaux sanguins qui arrosent la substance interne de ce viscère, comme le Plexus Choroide, les artères de la substance corticale, de la dure mére, les Sinus lateraux, le Sinus longitudinal, & le quatriéme Sinus qui reçoivent le residu du sang, tout cela est engorgé, les nerfs par consequent comprimés, les esprits ne coulent plus, le sentiment & le mouvement se perdent; l'homme est Apoplectique, faites couler le sang engorgé

gorgé & ſuſpendu, tout ſe rétablira, les eſprits ſe repareront, les nerfs ne ſeront plus comprimés, en un mot le mouvement & ſe ſentiment, deux caractères qui démontrent le bon état de la machine ſe rétabliront. Les autres maladies comme le Carus, le Coma, la Lethargie, ſupoſent un moindre embarras & pourront être guéries par le même remède.

La Paralyſie, l'Epilepſie, dépendent d'une cauſe fixe, placée dans l'orifice des nerfs, qui empêche le cours des eſprits dans ces tuyaux; d'un gonflement dans les glandes du cerveau; d'une tumeur dans quelqu'une des parties qui compoſent l'interieur, comme dans les nates, les têtes, les protuberances annulaires, les parties qui compoſent la voute, & autres; emportez ces obſtacles, rendés fluides la lymphe grumelée, rétabliſſés le cours des humeurs dans leur état naturel, vous guérirés ces maladies.

L'ouverture des Cadavres nous demontre d'une maniére inconteſtable,

que

que le plus ou le moins d'embarras dans les canaux qui compoſent toute la ſubſtance du cerveau ; produit toutes les maladies qui concernent cette partie ; C'eſt ce dont on ſera pleinement convaincu , ſi on prend la peine de lire le Sepulchretum Anatomicum de Theophile Bonet , & principalement la ſeconde édition , amplifiée & illuſtrée d'une infinité de nouvelles Obſervations & Remarques,par Monſieur Manget ; où l'on verra par l'ouverture des Cadavres morts de quelque maladie de la tête , que les vaiſſeaux de cette partie étoient embaraſſés , que les liqueurs n'avoient pû y couler , & par leur ſéjour produiſoient toutes les maladies qui portent le nom de ce viſcère.

Un ſang qui chariera avec ſoi un récrément vitié , s'arrêtera plûtôt dans un viſcère que dans un autre , ſuivant la differente texture & le Diamêtre des vaiſſeaux qui entrent dans ſa compoſition. Il faut ici faire une réfléxion , que par le vice du ſang , il

il ne faut pas entendre un vice de toute la maſſe, mais plûtôt une mauvaiſe qualité des récrémens, ou des differentes liqueurs qui y ſont renfermées; & qui roulent enſemble avec le ſang contenu dans les artères & dans les veines.

Si c'étoit le ſang, conſideré en lui même, qui par ſa groſſiereté fût la cauſe des maladies, tous les viſcères s'engorgeroient en même tems, c'eſt cependant ce qui n'arrive pas, qui eſt ce qui produit (par exemple) la Dyſenterie, l'épaiſſiſſement des glaires qui ſe vuident par les déjections, elles doivent couler avec peine par les glandes des inteſtins. par conſéquent ces glandes s'embarraſſent, ſe gonflent & compriment les vaiſſeaux ſanguins qui rampent à l'entour: mais comme le ſang eſt toûjours pouſſé par la contraction du cœur, juſques aux plus petits rameaux des artères méſenteriques qui arroſent les membranes des inteſtins, il trouve ſon paſſage étranglé, il ſe réfléchit contre les parois des

des vaiſſeaux qui le portent, les entr'ouvre, & s'épanche par cette ouverture.

L'épaiſſiſſement, que la liqueur qui tombe dans les inteſtins contracte eſt aſſés naturel, nous obſervons de ſemblables altérations dans les humeurs qui ſe ſéparent dans les autres parties, les larmes (par exemple) ſont naturellement très fluides, & deſcendent continuellement dans un état de ſanté par les points lacrymaux dans le ſac naſal; cependant dans l'Ophtalmie, elles dégénerent en un humeur gluante, qui s'embarraſſe dans les vaiſſeaux excrétoires par leſquels elle coule, & qui y fait obſtruction. La tranſpiration qui ſe ſépare dans les Poumons, eſt une humeur très fluide, & qui ſe perd dans l'air que nous expirons, & qui en ſortant de la bouche échape à nos ſens; cependant dans le rhume, l'aſtme, & la Peripneumonie elle dégénere en crachats gluans, épais, & glaireux, leſquels ſouvent ſe vuident avec beau-

beaucoup de peine par une toux violente, & avec des efforts extraordinaires.

Cette humeur gluante s'arrête dans les tuyaux excrétoires, & dans les glandes par lesquelles elle se sépare; les engorge; les gonfle, & les glandes gonflées compriment les vaisseaux qui rampent à l'entour, ainsi le sang séjourne dans le poumon, s'y arrête, l'engorge, & par une suite nécessaire il cause le sentiment de pesanteur, & la difficulté de respirer, qui accompagnent l'astme & la Peripneumonie, le crachement de sang qu'on observe presque toûjours dans le Peripneumonie, & la Pleuresie, la douleur vive au côté qui est essentielle à celle-cy, en un mot tous les symptomes de ces maladies s'expliquent parfaitement par cette cause, & cette cause est si claire qu'on la touche au doigt.

Dans la plupart des maladies, qui ont leur siége dans une partie particuliére, on trouve des preuves sensibles

ſibles de l'altération de l'humeur, qui ſe ſépare dans la partie, ou de celle qui s'y diſtribuë pour ſa nourriture. Les maladies du foye viennent du vice de la bile, les maladies des femmes de l'humeur qui ſe ſépare dans la matrice, le Delire, la Léthargie, l'Epilepſie, du vice des eſprits animaux, qui donnent occaſion au ſang de s'embarraſſer dans ce tiſſu délicat de vaiſſeaux, qui entrent dans la compoſition du cerveau, les maladies de la peau du vice de la tranſpiration.

Il ne faut pas croire, quand nous parlons du vice d'un recrément, qui eſt la cauſe de la maladie, que toute l'humeur ſoit altérée, elle ne l'eſt qu'en partie; dans la Dyſenterie il n'y a qu'une partie des inteſtins qui ſouffre, & qu'un certain nombre de glandes engorgées; dans la Pleureſie, & la Peripneumonie, l'embarras ſe fait dans une partie particuliére du Poumon; dans les obſtructions du foye, de la ratte, de la matrice, il n'y a qu'un certain

certain nombre de couloirs engorgés ; les humeurs continuent de ſe filtrer par les autres. Dans la petite Verole, il ne s'éleve qu'une certaine quantité de puſtules, plus ou moins à la vérité, ſelon que l'humeur qui en eſt le principe eſt plus ou moins vitée , & en plus grande abondance, il n'arrive jamais que la milliéme partie des glandes de la peau ſoit infectée de cette humeur, non pas même dans ceux qui ſont tout couverts de puſtules.

Comme nous ne prétendons pas faire ici une deſcription de toutes les maladies auxquelles mon remède convient ; nous croyons qu'il eſt ſuffiſant d'avoir établi comme une choſe certaine, que le vice des humeurs contenuës dans le ſang, eſt la cauſe générale de toutes les maladies; c'eſt la même Mécanique dans la ſéparation des recrémens, c'eſt la même explication dans le vice qui leur arrive, un peu plus ou moins de conſiſtance dans le recrément, empêchera qu'il ne paſſe librement par les tuyaux que la nature

a fabriqué pour les fonctions auxquelles il eſt deſtiné, par conſequent un ſeul & même remède, en rendant ces humeurs plus coulantes, en les faiſant paſſer par les filiéres étroites, rétablit dans leur entier toutes les fonctions, ſi elles ſont tellement vitées qu'elles ne puiſſent point s'allier avec le gros du ſang; quel plus grand bonheur peut-il arriver à un malade, que quand cette humeur vient à s'échaper au dehors, par la voye de la tranſpiration, ou par les urines & les ſelles; alors le ſang dégagé d'un mauvais hôte, qui troubloit ſon cours, qui doit être tranquille, marche avec régularité, ne s'arrête nulle part; c'eſt ce que fait mon Bezoard & dont je ſuis aſſuré par un million d'expériences.

Ce vice que nous avons ſupoſé ſe trouver dans les recrémens, & qui cauſe preſque tous les maux, auxquels nous ſommes ſujets, dépend d'un petit nombre de cauſes, qui peuvent être domtées par un ſeul & même remède, l'on

l'on ne tire par le moyen de la Chymie, que quatre parties, où si l'on veut cinq de tous les Mixtes, & par consequent des humeurs, sçavoir, l'eau, la terre, le sel, le soufre & l'esprit, des sels grossiers, fixes, volatilfs; des souffres grossiers ou subtils, des sels acides, acres, salés, qui altèrent l'état naturel de la bile, du suc pancréatique, du suc intestinal, & autres de cette nature; comment les corriger? C'est de subtiliser les sels & les soufres fixes, de tempérer l'acrimonie des acres & des acides, d'empêcher l'exaltation de ceux qui sont trop subtils, & de charier au dehors par la voye de la transpiration, ceux qui sont nuisibles, & qui porteroient le trouble dans le sang, s'ils y faisoient un long séjour. Rien n'est plus propre de produire tous ces effets, qu'un remède composé de parties actives, qui séparent & divisent la masse lourde de certains sels, devenus tels par de mauvais alliages, & qui adoucissent par des parties sulphureuses l'a-

crimonie, & l'acidité qui ſe trouvent ſouvent dans les parties ſalines, qui entrent dans la compoſition des humeurs. Remède d'ailleurs, qui par un mêlange de ſels & de ſoufres, dont il eſt composé, attenuë la texture viſcide des glaires & des viſcoſités qui ſe trouvent dans les recrémens, & qui en empêchent la libre ſéparation & leur cours ordinaire.

Supoſons que l'on ne puiſſe pas concevoir comment mon remède à pû produire de bons effets dans le Rhumatiſme, la goute, les fiévres, la petite verole, l'aſtme, les pleureſies &c. faudroit-il pour cela le rejetter: Combien y a-t-il d'efféts dās la nature très certains, &dont on coñoit peu la liaiſon qu'il y a entre la cauſe & l'effet; Par exemple, qui eſt-ce qui conçoit bien comment les Cantharides priſes intérieurement, cauſent un ulcère dans la veſſie, comment les aſperges communiquent à l'urine une odeur fort déſagréable, ſemblable à celle du ſel armoniac; Qui eſt-ce qui

concevra comment des feuilles de tabac, dont un Anglois avoit coutume de ſe froter la plante des pieds, quand il vouloit ſe purger, lui procuroient ordinairement une douzaine de ſelles, comme s'il avoit pris une forte Medecine ; Comment la therebentine donne une odeur de violette à l'urine ; Qui eſt ce qui aperçoit clairement, pourquoi la centiéme partie de la peſanteur d'un grain du ſuc ſalival de la vipère, eſt capable de coaguler toute la maſſe du ſang ; Comment un atôme de liqueur introduite dans le ſang, par la morſure de la tarantule ; produit des accidens ſi étranges dans celui qui en a été piqué, & qui ſont ſi bien décrits dans le Traité que l'Illuſtre Mr. Baglivi, en a dédié à Mr. Manget, qui l'a inſeré dans ſa Bibliothéque de Medecine-Pratique.

Qui eſt-ce qui en examinant, je ne dis pas avec les yeux, mais même avec le meilleur Microſcope que Levenoec pourroit fabriquer, les purgatifs ordinaires dont nous

nous nous ſervons, ſavoir la rhubarbe, le ſenné, la racine de jalap, l'agaric, l'aloës ; Y a-t-il une perſonne au monde qui ſans expérience, pût aſſurer par un tel examen que cette drogue eſt capable de purger, non ſans doute, & ce n'eſt qu'à l'expérience que nous devons la découverte de ces purgatifs ; Si quelque ergotiſte ſoutenoit qu'il ne voit aucun raport entre la figure & la groſſeur des parties de ces médicamens & l'action de purger, quel autre réponſe lui pourroit-on faire meilleure, que de lui en donner une bonne doſe, afin qu'il expérimenta par lui-même ſa vertu, c'eſt ce que je demande auſſi à ceux qui n'ont pas de la foi, & aux incrédules, qui, parce que ſelon le ſyſtême qu'ils auront étudié, ils ne pourront pas découvrir la cauſe immédiate, par laquelle mon remède produit tel ou tel effet, nieront tout ce que l'on en dit; je les renvoye à l'expérience, qu'ils le donnent dans les cas raportés dans le cours de ce petit Ouvra-

ge, ils seront convaincus de ses proprietez, après plusieurs essais, & seront obligez d'y reconnoitre les vertus que j'assure qu'il posséde.

Cet esprit de docilité à ne point rebuter un remède nouveau, parce qu'il ne s'accommode pas à nôtre Hypothèse, contribue beaucoup à l'avancement de la Medecine, quand on ne découvriroit dans une espace d'années déterminé, comme de vingt ans, plus ou moins, qu'un seul remède, n'est-il pas certain que dans un écoulement de Siécles les hommes seroient fort heureux ? Quel bonheur n'est-il pas arrivé à la Societé humaine qui étoit tourmentée de la fiévre depuis plus de cinq mille ans avant la découverte du Quina, d'avoir trouvé ce remède specifique pour cette maladie si fréquente, il en est de même des autres specifiques que l'on peut découvrir dans la suite, & que l'on a découvert jusques à présent, peut être que dans un écoulement de Siécles

les hommes par leur induſtrie & leur travail trouveront des remèdes propres à guerir toutes les maladies, c'eſt une étude que celui qui a fait cet Univers a laiſſé aux hommes, pour arrêter leur eſprit, & pour remplir les loix admirables, dignes de ſa ſageſſe, qu'il a trouvé à propos d'établir pour régler ſon ouvrage.

Il nous a donné, cet être ſuprême, tous les moyens poſſibles pour nous rendre plus heureux, il a laiſſé à nôtre ſagacité & à nôtre induſtrie le ſoin de rendre nôtre vie plus agréable, & de chercher les remèdes qui puiſſent nous ſoulager dans nos maux.

L'art de la Medecine dans ſon commencement n'a été qu'un recueil d'obſervations, de ce qu'on avoit remarqué de bon ou de mauvais pour la ſanté, celui qui avoit fait quelqu'expérience ſur lui ou ſur autrui, la réïteroit en ſemblable occaſion, & la communiquoit à ſes amis ou à ſes voiſins; Nous apre-

nons d'Herodote, le plus ancien Hiſtorien, qui avoit beaucoup voyagé, que pluſieurs peuples & entr'autres les Babyloniens, en uſoient de la ſorte de ſon tems ; les peuples, dit cet Auteur, font porter les malades dans les places publiques, car ils ne ſe ſervent point de Medecins, afin que les paſſans qui les voyent, & qui ont eu une maladie ſemblable à la leur, ou qui en ont vû quelqu'un malade, leur donnent conſeil, & les encouragent à pratiquer ce qu'eux même, où d'autres, ont pratiqué dans de ſemblables cas : Le même Auteur ajoûte, qu'il n'étoit permis à perſonne de paſſer auprès des malades, ſans s'informer de leur maladi, Strabon un des plus anciens Geographes, dit la même choſe, non ſeulement des Babyloniens, mais encore des Portugais & des Egyptiens: Les Portugais, dit-il, ſuivant une ancienne coutume des Egyptiens, placent leurs malades dans les ruës

ou

ou dans les chemins, afin que les paſſans, qui ont eu le même mal, leur donnent conſeil.

Ce trait d'Hiſtoire nous porte naturellement à faire cette reflexion, comme ces peuples, ſavoir les Babyloniens, les Aſſyriens, & les Egyptiens, ſont les prémiers peuples connus ; ce qui ſe pratiquoit chez eux peut être regardé comme un exemple de la plus ancienne maniére de traiter les malades : La ſimplicité de cette methode ſemble être une preuve de ſon antiquité, & c'eſt par là où l'on doit avoir commencé.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'on eût toûjours bien obſervé, & que l'on eut ſuivi la methode d'Hypocrate, qui ſans trop s'amuſer à expliquer comment les remèdes agiſſoient, étoit attentif à examiner leur effet, afin que dans de ſemblables occaſions il pût s'en ſervir avec ſuccés.

Si l'on prend la peine de lire les

ouvrages de cet homme divin, ſes Aphoriſmes, ſes Epidemiques, ſes prédictions &c. qu'elle attention! qu'elle exactitude n'y remarque-t-on pas! c'eſt la nature toute pure qu'il décrit; en ſorte que les Medecins d'aujourdhui, ſemblent voir les malades dans le lict, quand ils liſent une Obſervation d'Hypocrate, tant elle eſt conforme à ce qu'ils ont occaſion de remarquer tous les jours dans la pratique; Si les Medecins qui l'ont ſuivi avoient été d'auſſi exacts Obſervateurs, que de lumiére répanduë dans la pratique; que de maladies mieux connues qu'elles ne ſont; ſi la peine a été grande, le ſuccés en a été fort heureux, & les ouvrages de ce grand homme, dont le jugement étoit exquis, n'auront d'autre fin que celle de l'Univers: comme ils ſont établis ſur l'expérience, ils ont demeuré ſtables; au lieu que ceux qui ſont fondés ſur les ſyſtêmes, ont toûjours changé dans la ſuite des tems; c'eſt là le

ſort

ſort de ce qui n'exiſte que dans l'imagination, qui étant échauffée produit d'abord un ouvrage brillant, qui plait à ceux qui ont l'imagination forte, mais dont l'éclat ſe ternit, dés le moment que les Eſprits ne ſont plus agités, & que l'on examine de ſang froid une opinion, où en voit le foible & le peu de fondement qu'on doit faire ſur elle.

En effet, la Medecine n'a pas des Principes évidens par eux-mêmes, & connus naturellement de tous les hommes; Dieu n'a pas voulu leur découvrir les ſecrets reſſorts de la nature, il leur a caché ceux deſquels dépendent les principales fonctions de nôtre machine; malgré cette obſcurité, les Philoſophes n'ont pas laiſſé de faire tous leurs efforts pour venir à bout de pénétrer ce myſtère.

Le corps humain autrefois expliqué ſuivant les maniéres de philoſopher d'Ariſtote, a paſſé des facultés occultes aux opérations chimiques, on l'a rempli enſuite de diſſolvans

& de levains, ce n'ont été dans toute l'étude de ſes parties, que fermentations & qu'effervescences; Enſuite le gout Mécanique a prévalu, & la chymie a été abandonnée, les Reſſorts & les filtres ſont venus à la mode, & le corps humain n'a été qu'une merveilleuſe filiére, où les ſucs à force d'être battus & filtrés paſſent d'une conſiſtence médiocre à une extrême attenuation; Ce qu'il y a de défectueux dans toutes ces differentes Hypothèſes, c'eſt que chaque Philoſophe qui en embraſſe une, s'y attache ſi fortement, qu'il ne veut rien emprunter d'un autre; il aime tellement à ſe renfermer dans le genre de Science qui lui a plû d'avantage, qu'il y veut reduire tout ce qu'il imagine, le Chymiſte compoſe le corps humain à ce qu'il obſerve dans ſes laboratoires, parce qu'il ignore les Mathematiques; Le Mathematicien, s'il faut ainſi dire, abſorbé par l'immenſité de ſes conſidérations mécaniques, ne va point au delà chercher les expérien-

ces chymiques, ou ſi quelquefois il les conſulte, c'eſt avec un eſprit ſi prévenu, qu'il n'y veut trouver que ſes figures, ſes poids, & ſes nombres.

On doit cependant avouër ici, que l'on eſt fort redevable à tous ces differens Auteurs ; comme il ſe trouve dans le corps humain de la chymie, de la Mécanique, chacun ſelon ſon gout particulier, a beaucoup éclairci les fonctions qui en dépendent, & pour raiſonner juſte, autant que les bornes étroites de l'eſprit humain le permettent, il faut ſans aucune prévention, emprunter de ces differentes ſciences, les lumiéres qui nous peuvent ſervir : Dans les uns & dans les autres de ces ſyſtêmes, tout ſe reduit cependant à peu de principes, ſavoir au mouvement, à la groſſeur, & à la figure des parties ; ces principes ſont ſi féconds que l'on pourroit expliquer par là tous les Phénomènes de la Nature, le malheur eſt que nous ne connoiſſons pas aſſez ce mou-

vement, cette grosseur, cette figure des parties insensibles, qui composent les organes & les humeurs.

Descartes s'étoit bien proposé d'expliquer mécaniquement toutes les fonctions du corps humain, il en vouloit faire une machine dont toutes les parties se mûssent par des ressorts, dont la force pouvoit être connuë; plusieurs habiles Medecins ont suivi cette idée, entr'autres, Borelli, Louver, Bellimi, Pitcarnius.

L'on peut dire à leur loüange qu'ils ont fort illustré l'œconomie animale, & que l'on voit plus clair dans la Theorie de la Medecine, que l'on ne voyoit autrefois, mais ils sont tombez dans une extrêmité vitieuse; Les raisonnemens qu'ils ont fait sur la force des muscles, sur celle du cœur, sur celle de l'estomac, des intestins, sur les artères, les veines, les vaisseaux lymphatiques, sur l'équilibre qu'il doit y avoir entre les solides & les fluides de nôtre corps, sur le degré de vitesse, ou de lenteur, avec

la-

laquelle ces fluides parcourent les differens vaiſſeaux qui les contiennent, tous ces raiſonnemens, dis-je, ſont à la vérité, très juſtes, & même démontrés.

L'aplication en eſt difficile, toutes ces démonſtrations qui brillent dans les livres des Modernes, ont pour fondement des ſupoſitions qui ne ſe trouvent point dans la nature des choſes, l'eſtomac, dit Pitcarnius, a une force, par la contraction de ſes fibres, qui eſt équivalente au poids de douze mille neuf cent cinquante une livres; Avec un tel poids & une force ſi conſidérable, quel aliment de la digeſtion la plus difficile, ne ſeroit pas reduit en pouſſiére? cette ſupoſition faite de la force de l'eſtomac, rien ne réſiſtera: Point de liqueurs qui ſuinte à travers ſes membranes par le moyen des glandes, ce ſont des aides qui ne ſervent à rien, & dont on peut fort bien ſe paſſer: A quoi bon cela, quand il y a un ſi grand poids; cependant on découvre

La circulation du ſang connuë & démontrée depuis les Ouvrages du célébre Harvée, eſt un principe fécond, qui nous remplit de lumiéres dans l'exercice de nôtre Profeſſion; C'eſt par elle que les parties reçoivent leur nourriture, & que le ſang eſt préſervé de corruption, comme il eſt compoſé de particules de differente peſanteur, s'il s'arrête en quelqu'endroit, chacune prend dans le vaiſſeau la place qui convient à ſa gravité; La ſeroſité, comme la plus légére prend le deſſus, & ſuinte à travers les vaiſſeaux, & donne lieu à l'hydropiſie.

Dans la circulation du ſang conſiſte la Vie, & ſi elle vient à ceſſer, il faut que la machine tombe & que la vie finiſſe à l'inſtant.

Cette liqueur qui fait mouvoir tous les reſſorts de nôtre machine, eſt pouſſée par une partie très conſidérable, je veux dire le cœur, qui en eſt le principal mobile, il doit être regardé comme une pompe foulante, qui

qui pouſſe juſqu'à la Circonference de la peau, le ſang qu'il a reçû. A la vérité, nous devons regarder les artères, comme tout autant de petits cœurs, qui charient par leur elaſticité le ſang juſques dans les derniers recoins, ce ſang eſt reçû par d'autres tuyaux que l'on doit conſidérer comme une continuation des artères, & qui le raportent au cœur, comme à ſon principe.

Une autre machine qui compoſe la Charpente de nôtre corps, c'eſt le poumon, principal organe de la reſpiration, cette partie eſt ſi néceſſaire à la vie, qu'il n'y a aucun animal qui puiſſe s'en paſſer, arrachés le cœur dans un animal, comme dans un chat, une grenouille, une vipère, elle donnera pendant quelque tems des ſignes de vie, ôtez-lui la reſpiration, l'animal mourra ſur le champ, de quel uſage ne devient pas cette conſidération dans toutes les maladies de la poitrine; l'on ſait que le ſang porté du cœur dans les poumons, y reçoit

une

une altération considérable, que ce soit par le mêlange de l'air, ou par la trituration, n'importe, il est sûr que celui qui revient au cœur par la veine pulmonaire est d'un beau rouge; par conséquent il a souffert un changement dans ce viscère, ce qui suffit pour en faire voir l'utilité, & l'usage que l'on doit tirer en pratique, d'une respiration aisée, ou difficile.

Toutes les parties qui composent le corps humain, sont sujettes, à des pertes continuelles, elles les reparent par les alimens, qui souffrent plusieurs altérations, avant que d'être changez en nôtre propre substance, nous avons expliqué cette matiére fort au long au commencement de ce petit Livre, c'est pourquoi nous y renvoyons le Lecteur; C'est une des fonctions du corps humain assez connuë, dont les Praticiens tirent beaucoup de lumiéres, dans les maladies aiguës, & même dans les Croniques; un rétablissement de l'estomac, dans son état naturel, sape par les fondemens,

mens, la cause d'une maladie qui auroit ennuyé le Medecin & le Malade.

Ce sont là les principales fonctions sur lesquelles roule toute la machine du corps humain, sont-elles dans un bon état, tous les ressorts qui en dépendent joüent merveilleusement bien, arrive-t-il dans la circulation du sang, dans la digestion, dans la respiration du désordre, l'homme vigoureux perd ses forces, on devient astmatique, on perd l'apetit, on tombe dans un assoupissement, on est exposé à des inflamations internes, en un mot il n'y a point de désordre qui ne puisse arriver, de quelque changement considérable, survenu dans la respiration la circulation du sang, & la digestion.

Ces principes sont simples, & pour concevoir encore mieux comme un embarras dans les liqueurs peut causer beaucoup de maladies, il n'est pas hors de propos de dire en un mot, quelle est la charpente qui compose les corps humains. Les

Les Philoſophes modernes conviennent que ce n'eſt qu'un aſſemblage merveilleux, d'un nombre infini de vaiſſeaux, diverſement entrelaſſez, que des liqueurs arroſent, & qui agiſſent reciproquement l'un ſur l'autre, de maniére qu'il eſt abſurde de croire comme autrefois Lucrece, qu'un concours fortuit de particules diverſement figurées, auroit pû produire un ſemblable édifice, quand l'une & l'autre de ſes parties ſolides, ou fluides ſont bien conſtituées, les fonctions ſe font bien, & c'eſt dans ce merveilleux accord, & dans la recherche de ſes cauſes, que nous admirons la puiſſance & la ſageſſe infinie de l'Auteur.

Nous ne nous arrêterons pas à faire ici la deſcription du cœur, elle ſe trouve par tout, Louver, Belliny, Vieuſſens, Stenon, l'ont examiné a fond ,contentons nous de faire quelques réfléxions générales ſur la ſtructure des canaux qui charient le ſang & les autres humeurs.

On

On apelle donc vaiſſeau, ce qui eſt conſtruit d'une membrane, roulée de maniére quelle forme une cavité, par où un liquide peut paſſer; une membrane eſt compoſée, ou bien d'autres vaiſſeaux diverſement entrelaſſés, ou de ſimples fibres, ſans aucune cavité, fléxibles & elaſtiques, de celles-cy ſont compoſés une infinité de petits canaux, & de ceux là, de plus grands vaiſſeaux, il y a plus d'élaſticité dans les vaiſſeaux qui ſont près du cœur, que dans ceux qui en ſont le plus éloignez, les veines ſe dilatent & ſe reſſerrent, auſſi bien que les artères, mais d'une maniére plus imperceptible.

Levenœch par ſes Miſcroſcopes, & Ruyſch par ſes injections, ont démontré que les diviſions & ſubdiviſions de l'artère aorte, étoient preſque infinies, puis qu'il n'y a aucune partie ſenſible de nôtre corps, qui étant piquée ne fourniſſe du ſang, on ne remarque aucune valvule dans toute la route des artères, excepté celles que l'on

l'on trouve a l'entrée des artères aorte & pulmonaire.

Les Rameaux forment divers angles avec le tronc, aigus vers la pointe, & obtus près de la base, il arrive rarement que les artères se divisent sans qu'il y aye quelque branche entre-deux ; elles donnent en avançant deux ou trois rameaux, les artères décrivent plus souvent des lignes courbes que des droites, ce qui fait qu'un grand nombre est contenu dans un plus petit espace, & que les obstructions ne se font pas si aisément.

On ne peut pas déterminer, combien il se fait de divisions d'un tronc d'artère, avant de parvenir au derniers vaisseaux, Levenœch a découvert des vaisseaux sanguins, dont le diamètre étoit 500. fois plus petit que n'est le diamètre d'un cheveu de tête ; les derniéres artérioles se recourbent & forment comme un rets ; s'abouchant aux principes des veines, fort petits dans le commencement : mais qui déviennent plus grands à mesure qu'ils avancent vers le cœur. Il

Il n'y a point d'espace entre l'artère & la veine, c'est un même tuyau continué, qui rebrousse chemin ; les injections de Ruys, démontrant cette vérité à l'œil. On remarque beaucoup de valvules dans les veines, pour faciliter le retour du sang, contre sa propre pesanteur, & pour le soûtenir.

Une artère Capillaire, avant que de former la veine, laisse échaper plusieurs rameaux lateraux, dont les diamètres sont plus petits que le diamètre d'un globule rouge du sang, c'est pourquoi un tel globule n'y peut passer, indépendãment de la difference des diamètres.

Il se trouve à l'orifice de ces vaisseaux lateraux, une humeur semblable à celle qui s'y sépare ; par consequent les autres récrémens n'y ont point d'entrée, à peu près comme nous voyons que le papier gris imbu d'eau, ou d'huile, ne laisse passer qu'une liqueur semblable à celle dont il aura été imbu auparavant, & rejettera l'autre.

Boer-

Bœrhaave apelle ces vaiſſeaux latéraux, des artères lymphatiques, ils aboutiſſent ou dans quelque cavité du corps, ou dans la ſuperficie externe, formant ce que l'on nomme conduit excrétoire, c'eſt ce qu'on peut voir dans les mammelles, dans le foye, dans les teſticules &c. La petiteſſe des canaux de nôtre corps eſt ſi grande que l'eſprit s'effarouche dans cette recherche, ce qui paroit par les Obſervations de Levenœch: Selon lui un ſeul grain de ſable couvre 250. écailles reticulaires de l'epiderme, châque écaille couvre 500. canaux excrétoires, par où s'échape continuellement la tranſpiration; donc un ſeul grain de ſable peut couvrir 125000. orifices de ces vaiſſeaux, il ne faut pas s'étonner ſuivant cette ſuputation, ſi la voye de la tranſpiration eſt un moyen ſi conſiderable pour guérir les maladies les plus facheuſes, & ſi les ſueurs excitées à propos produiſent des effets ſurprenans, & c'eſt auſſi par là que mon remède a guéri quantité de

mala-

malades déſeſperés, au moins c'eſt ſa maniére d'agir la plus ordinaire; quoy qu'il arrive quelques fois qu'il n'excite point de ſueurs, à cauſe de la texture du ſang, & du peu de diſpoſition qui ſe trouve dans ces millions de tuyaux à recevoir le ſurperflu des humeurs; Il ne laiſſe cependant pas, quand il n'y a point de ſueurs, ni d'autres évacuations, de produire de très bons effets, par une ſimple altération qui arrive en bien dans les humeurs, qui étoient auparavant vitiées.

Toutes les découvertes modernes ſur la ſtructure des parties, & ſur les cauſes des maladies, ne ſont point à rejetter, au contraire, l'on en peut tirer de grands ſecours dans la pratique de la Medecine: mais il eſt à ſouhaiter que parmi le grand nombre de perſonnes qui s'apliquent à la Medecine, il s'en trouvat qui s'apliquaſſent entiérement à découvrir des nouveaux remèdes, pendant que d'autres tâcheroient de faire des découvertes, qui nous feroient connoître mieux le

corps

corps de l'homme, qui eſt le ſujet de la Medecine.

N'eſt-il pas en effet honteux, que de plus de douze mille plantes connuës par les Botaniſtes modernes, & dont on peut voir la deſcription dans les ouvrages de l'incomparable Monſieur Tournefort, dont la Republique des lettres pleure encore la perte; il n'y en ait pas la vingtiéme partie en uſage dans la Medecine; On ne ſe ſert preſque que de celles qui ſont connuës dés long-tems, encore ne leur attribue-t-on que les proprietés qui leur ont été attribuées par Dioſcoride, comme s'il avoit été impoſſible de faire de nouveaux eſſays, tant ſur les maladies, dont ils ont parlé, que ſur d'autres, & avec les mêmes plantes, auſſi bien qu'avec les autres que nous connoiſſons de plus qu'eux; d'où vient que nous ne l'avons pas fait? Si ce n'eſt parce qu'il n'y a pas à peu près autant de peine de raiſonner ſur un principe qu'on a une fois poſé que de faire des experiences. Il y a bien

plus

plus de plaisir, disoit Pline, d'être assis à son aise dans une Ecole, & d'écouter le discours d'un Professeur, que d'aller courant les Montagnes & les lieux déserts chercher des Herbes.

Il se trouve si peu de poisons parmi les plantes connuës, que l'on ne court aucun risque d'en faire divers essais innocens; parmi lesquelles l'on peut trouver des spécifiques admirables pour guérir beaucoup de maladies; l'on doit être d'autant plus animé à faire ces experiences, qu'il n'est pas concevable que l'Auteur de la Nature, eut renfermé dans cinq ou six cens Plantes, toutes les vertus propres à nous soulager, & qu'il n'eut attaché aucune vertu à plusieurs mille qui ne sont pas en usage; pour trouver leur vertu, il faudroit les chercher & on ne les cherche point.

On les chercheroit encore moins, & il n'y auroit point d'aparence que l'on fit aucune découverte en fait de remède, si l'on étoit assés malheureux d'écouter un Auteur moderne,

qui fait peu de cas de ceux qui s'attachent à découvrir de nouveaux remédes, il se déclare contr'eux, & les traite d'empiriques, il pose pour fondement; qu'une maladie connuë est guérie, où en seroit-on si outre l'attention que l'on a eu à observer les maladies, l'on n'avoit point employé de tems à la découverte des remèdes; La Verole n'étoit-elle pas connuë; les Lazarets établis par tout avant la découverte du Mercure, propre & specifique pour cette maladie, faisoient assés voir que l'on ne la connoissoit que trop, les hommes ont long-tems soupiré après un remède qui pût la guérir; on l'a trouvé à la fin, après un grand nombre d'expériences; les Lazarets ont été détruis, & l'on n'en voit à present que les mazures dans les lieux où ce remède est connu.

Pour en venir à cet Auteur, combien y a-t-il de maladies connuës que l'on ne guérit point, la Phtisie consommée, n'est elle pas une maladie connuë? La guérit-on mieux pour ce-

la, elle eſt regardée, juſques à préſent pour incurable, & quelle obligation n'auroit-on pas à un Medecin, qui pourroit en découvrir le remède ſpécifique? L'on ne doit pas eſpérer que ce ſoit nôtre Auteur moderne; il a trop de répugnance pour de ſemblables découvertes. L'hydropiſie aſcite n'eſt-elle pas une maladie connuë? La guerit-on mieux pour cela? Quel bonheur pour la Societé, ſi l'on pouvoit trouver un remède aſſuré pour guérir cette maladie? La Goutte n'eſt-elle pas connuë? Ceux qui cherchent des remèdes pour la guérir radicalement ſont très loüables, peut être à force de recherches & d'expériences le trouvera-t-on ce remède tant déſiré; mais il ne faut pas croire que ce ſoit l'Auteur dont je parle, il connoit trop combien le tems eſt prétieux pour l'employer à de ſemblables bagatelles.

Eloigné autant que je le ſuis de ſemblables idées, ſi préjudiciables à la Societé humaine; je proteſte ici que j'employerai tout le reſte de ma vie,

à travailler & à chercher de nouveaux remèdes; le succés que j'ai eu dans la découverte de celui que je propose, est si grand, qu'il me doit servir d'éguillon pour en découvrir d'autres, l'ouvrage est difficile ; tous les bons remèdes ont beaucoup coutés avant que d'être bien établis ; la difficulté ne me rebutera jamais.

Après avoir expliqué dans ce petit Traité, les vertus du Bezoard Vegetal, & la maniére dont il opère dans les divers maux, pour lesquels il est employé: Il ne sera pas inutile d'ajoûter ici un recuëil de quelques Lettres de Docteurs Medecins, & autres personnes de distinction, ou en suite de l'experience qu'ils en ont faite sur autrui, ou sur eux mêmes, ils attestent bien amplement de son mérite.

LETTRE

Lettre de Monſieur Reyna Prémier Medecin de l'Hopital de Saint Jean de Turin, & Profeſſeur de Medecine dans l'Univerſité de Medecine de Turin.

MONSIEUR,

J'avoüe que je n'ai pas ſatisfait à vôtre attente, auſſi-tôt que j'aurois dû le faire, & que je l'aurois moi même ſouhaité; mais n'en imputez, je vous prie, la faute qu'à la ſublimité de la matiére, qu'à une foule d'embarras & de difficultés, qu'elle entraine par conſequent après ſoi, & qu'aux differētes entrepriſes, beaucoup moins faciles encore, qui m'ont arrêté dans ma courſe; ſi bien que je doute encore aujourdhui, ſi je dirai quelque choſe de vrai ſemblable, ſur la nature du Suc Vegetable. Je me flatte pourtant d'y être en quelque maniére arrivé; d'autant plus que j'en ai mieux connu le principe d'action, & les admirables maniéres d'agir, que j'ai tâché de tirer d'une infinité d'é-

 preuves,

preuves, & de séparer tout ce qui étoit en état de les obſcurcir, leſquelles je vous prie de voir cy-après, tant en brief que la matiére a pû me le permettre.

Je dis avec la plûpart des Philoſophes, que les actions dépendent des ſupots. Je n'ai pas beſoin de preuve plus forte, que celle du Suc Vegetable; car il ne faudroit autrement jamais s'attendre à aucun effet, & aucune action de cette multiplicité deſdits principes, qui concourent à l'envi à la conſtitution des corps, ſi autant de vertus & de qualités ne s'uniſſoient & s'aſſembloient dans le même corps, & ne nous donnoient à connoître quelque choſe de nouveau.

Je trouve ici un agent de cette façon, & un merveilleux fondant de la Claſſe des Diaphorètiques; avec lequel aucun autre, qu'on ait pû découvrir juſqu'ici, ne peut être mis en paralèle; Parégorique d'une part, Epiceraſtique & comme abſorbant; remède enfin qui doit être mis au rang des Alkalis,

Alkalis, & au dessus mêmes des Alkalis. Oh que l'Art a des merveilleuses ressources ! que l'industrie de l'ouvrier paroit ici dans son jour, & que le travail fait connoître ici son energie & sa force, & que la science des choses naturelles est vaste & profonde! Ce n'est pas un esprit d'Absinthe, ni son sel volatil, ni la teinture de cerfeüil, ni de laictuë sauvage, ni le sel fixe de germandrée. Le Suc Vegetable est un corps homogène, & simple par consequent, un mixte parfait tiré d'un mélange hétérogene, c'est ici, dis-je, une nouvelle forme de mixte, un autre agent, tout different, d'une force & energie admirable. Les fiévres les plus aiguës, ont disparu dès la prémiére prise de ce Suc, les fiévres quartes & tierces, n'ont jamais éprouvé un semblable secours, & n'ont jamais été obligées de ceder si promptement la place ; les affections arthritiques ; les Catharres les plus abondans ; les dispositions inflamatoires; les maladies provenan-

tes de conſtipations de pores, n'ont jamais cédé ſi promptement à aucun remède. Le Suc Vegetable, en un mot, ſans l'aide d'aucun autre, à toûjours paru trés propre à procurer un prompt, certain & agréable rétabliſſement, dans tous ceux qui en ont pris juſqu'à préſent.

Que peut-on ajoûter de plus, le ferment venerien même a été obligé de s'adoucir, & d'émouſſer ſes pointes, de ſorte que peu s'en faut que je ne l'apelle un ſecours général, & un remède univerſel, s'il en peut être dans la nature. J'ai toûjours obſervé dès la prémiére priſe de cet admirable Suc, une ſenſible ſécrétion de Suc Lymphatique, ſoit par la voye des urines, ſoit par la voye de la ſueur. Si c'étoit au commencement du Printems, pendant le règne des Vents Septentrionnaux, & pendant que l'Athmoſphère ſe reſſent encore de l'Hyver, cette ſécrétion prénoit la route des urines, qu'il rendoit fort copieuſes & fréquentes, & ne me

suis jamais aperçû d'une sueur sensible pendant ce tems là ; mais aussi dès que la rigueur de la saison commençoit à s'adoucir, & avancer ainsi de plus en plus vers les chaleurs, j'ai observé l'une & l'autre évacuation, & n'en ai jamais fait prendre à personne, qui ne soit tombée demie heure après dans des sueurs très abondantes, avec un manifeste & entier soulagement, & satisfaction du malade ; la plûpart ont été soulagés par une égale évacuation de sueur & d'urines, & l'événement a toûjours été en tout égal à celui qui paroit ordinairement après l'usage des Opiates ; plusieurs sont restez assoupis, s'étant plaints la plûpart comme d'une confusion sensible des idées, & d'une pesanteur de tête, & particuliérement les femmes : les autres peu de tems après l'avoir pris ont eu des nausées, les autres ont été excités à des vomissemens, la plûpart desquels étoient bilieux, ou porracés, peu de tems après lesquels ils tomboient dans des

ſueurs abondantes, bien plus, ce que j'ai obſervé plus particuliérement; dans des évacuations d'urines fort copieuſes, enſuite de quoi ils ſe ſont bien trouvés; mais comme vous démandés des cas & des obſervations pratiques, je m'en vai vous en faire le détail ſuivant.

J'ai fait prendre dans des fiévres quartes, des plus rébelles & plus chroniques, une heure avant l'accés, douze grains de Suc Vegetable, demie heure après on a obſervé une ſueur univerſelle très abondante, qui a auſſi-tôt été ſuivie d'une parfaite guerifon, dans la plûpart; & ceux en qui il ne l'emportoit pas d'emblée, s'en trouvoient cependant conſidérablement ſoulagés, & j'ai très ſouvent obſervé, que ceux qui avoient des plus copieuſes cryſes par les urines, étoient ceux qui étoient parfaitement guéris, n'ayant d'ailleurs mis en uſage que ce ſeul remède. Outre les quartanaires, ceux qui étoient atteints d'affection de ratte, en ont

auſſi

auſſi reçû un ſoulagement conſidérable, mais ſeulement après la troiſiéme ou quatriéme priſe, leur reſtant cependant la tumeur de ratte, à laquelle il a été à la vérité fort difficile de remarquer du changement dépendamment de ce remède; Le Suc Vegetable eſt donc un antiquartanaire merveilleux, de même qu'un febrifuge aſſuré, pour toutes les fiévres intermittentes; car je n'en ai jamais donné dans les fiévres tierces, que je n'en aye obſervé le même ſuccez, & que je n'aye vû le ferment de la fiévre, entiérement étouffé par une ſeule priſe, & tous également délivrez, en ſuitte d'une ſueur très copieuſe, & tous également encore aprés avoir pris le Suc une heure avant l'accez, ſans aucune rechutte. Que peut-on dire d'avantage, de toutes les fiévres que j'ai chaſſé par la voye de ce febrifuge? Je n'ai jamais obſervé la moindre rechutte. O! heureuſes qualités de fébrifuge, qu'on ne ſauroit aſſez recommander, auquel s'il en eſt un égal

en Medecine, que l'expérience qui eſt la maîtreſſe de toutes choſes, en décide ſouverainement, toutes les diſpoſitions inflammatoires ont pareillement cédé, les Pleureſies confirmées même, en ont reçû un ſoulagement ſingulier, bien que cependant tous les pleurêtiques qui en ont pris ne ſoient pas gueris.

J'ai vû un Porte-Faix au cinquiéme jour d'une Pleureſie, que l'on auroit crû être près de ſa fin, lequel pourtant, après avoir pris de ce Bezoard, s'en eſt ſi bien trouvé, qu'on l'auroit crû ſans autre à la veille d'un parfait rétabliſſement, s'il ne fût ſurvenu une cataſtrophe indépendante de la maladie, laquelle emportat le malade dans trois jours. Un autre de même pleuretique, au contraire, ayant pris de ce Bezoard dès le troiſiéme jour fût entiérement hors d'affaire en très peude jours; ne l'ayant pû faire prendre plûtôt que dans le cinquiéme au pleuretique precedent, ne l'ayant pas vû plûtôt.

La

La plûpart des affections arthritiques ont été chassées par ce seul remède, les affections Catharrales en ont également éprouvé le même succès ; je fis prendre à une femme affligée depuis long-tems d'une affection arthritique, 15. grains de suc vegetable, peu de tems après elle vomit quantité de matiére bilieuse, & même porraçée, une heure environ après quoi elle suât copieusement, & ensuite d'une continuelle transpiration & une douce moëteur de 24. heures, fut enfin entiérement rétablie. J'ai observé le même succès encore dans une autre femme atteinte d'un rhumatisme, qui l'afligeoit depuis 40. jours. Le même succès est heureusement arrivé à un jeune homme robuste, à la vérité atteint du même genre de maladie; en un mot, je n'en ai jamais fait prendre à personne, que je n'en aye vû, ou un parfait rétablissement, ou du moins un soulagement manifeste, & l'un & l'autre ont toûjours été précedez, par une éva-

évacuation critique, proportionnée; ou par les urines, ou par les ſueurs, & bien ſouvent par toutes les deux.

Un jeune homme de Savoye, qui étoit atteint depuis fort long-tems d'une facheuſe fluxion ſur ſes poumons, étant enfin tombé par l'abondance de la fluxion dans une Phtyſie pulmonaire, qui eſt une affection le plus ſouvent incurable, ne fût jamais plus ſoulagé, qu'après l'uſage de ce Suc Vegetable, bien que pourtant il n'ait jamais pû être entiérement rétabli; Je lui en faiſois prendre tous les ſoirs quatre grains avant ſoupé; enſuite dequoi il paſſoit la nuit, dans un doux & tranquile ſommeil; le lendemain matin il me ſembloit que ſes crachats purulents avoient changé de nature, & que leur matiére n'étoit plus que catharralle, étant fort difficile d'y diſtinguer du pus, & le malade ne laiſſa pas de vivre encore quelques mois, & auroit même à mon avis, pouſſé plus loin, & peut-être même ſeroit-il encore en vie, ſi les

les assistans en avoient eu plus de soin. J'en ai fait user à un autre atteint de la même maladie, sur lequel j'ai observé le même effet, je veux dire du soulagement, n'ayant pû à la vérité, guerir la maladie, étant incurable de soi-même d'ailleurs, car les pthysies commençantes se guerissent rarement, & les pthysies confirmées ne se guérissent jamais.

De tant de succès dûs au Suc Vegetable, il n'en est point encore de si considérable, que celui auquel je vous prie de faire une attention particuliére; Les douleurs veneriennes qui exerçent leur tyrannie la nuit particuliérement, & qui resistent ordinairement, soit aux opiates, soit aux epycerastiques, & tous autres remèdes, exceptez les antiveneriens apliqués à propos; ont été si fort radoucies par l'usage de ce Suc, qu'enfin j'ai vû en dernier lieu, une femme qui en étoit très cruellement tourmentée, s'en être si bien trouvé, pour n'en avoir pris que trois fois, qu'elle

se

ſe croyoit elle-même parfaitement ré-tablie, ce qui n'étoit pourtant pas encore, puis que les nodus, & ulcères de cette nature du vagina, de l'uterus, les porreaux, les c êtes de coq, & autres ſymptômes de cette eſpèce, qui nous convainquent de la préſence du virus venerien, ſubſiſtoient encore.

J'ajoûte ici en ſecond lieu, l'hiſtoire de la maladie d'une Dame de conſidération, qui s'étoit miſe en dernier lieu entre mes mains, laquelle j'ai entiérement délivré depuis quelques années, d'une verole confirmée, en partie, par la voye des remèdes mercuriels, ſuivant la methode ordinaire, après avoir été traitée mal-à-propos, ſoit par la négligence, ou l'ignorance de ſon Medecin, d'un ferment venerien, d'où s'étoit enſuivi une gonorrhée legitime & virulente; elle fut attaquée de nouveau par des ſymptomes veneriens, & en eſt encore aujourd'hui ſi cruel ement tourmentée, qu'étant fort affoiblie par les dou-

douleurs atroces de la nuit, il eſt fort à craindre par conſéquent, qu'elle n'y ſuccombe. Enfin, un de ces jours paſſez dans ſes plus violentes douleurs nocturnes, n'ayant encore pû trouver aucun remède favorable, je lui fis prendre 7. grains de ſuc vegetable, une heure après lequel elle ſua, & fût toute la nuit dans une continuelle moëteur, le matin ſuivant je trouvai la malade délivrée, enfin heureuſement de toutes ſes douleurs, & toute l'habitude du corps, couverte d'une beaucoup plus grande quantité de puſtules, avec une démangeaiſon inſuportable, telle que l'éprouvent ordinairement les Galleux, & lui en ayant encore fait prendre le même jour, & excité par conſéquent encore la ſueur, comme la prémiére fois, les douleurs ſe diſſipérent également, la démangeaiſon commença à s'apaiſer & diminuer, & ſuis même dans le deſſein de lui en faire reprendre ce ſoir, ſi quelque contraindicant notable ne s'y opoſe; mais on n'en ſau-

roit

roit attendre qu'un bon effet, car ce qui ſoulage eſt toûjours indiqué.

Je traitois le mois dernier une jeune Femme, cruellement tourmentée d'un mal de tête, le 46me. jour d'après la ſuppreſſion d'une gonorrhée virulente, ſi bien que je ne doutai point, que ce violent mal de tête ne fut un effet d'un ferment venerien, ce mal de tête n'empiroit pas ſeulement à meſure que la nuit avançoit, mais il devenoit même inſuportable, & jettoit la malade dans la rage, & le déſeſpoir, dans lequel je la trouvois le matin, accompagnée d'une entiére proſtration de forces, les remèdes mercuriels ne la ſoulageoient presque point, étant même entremêlez de purgatifs propres, la décoction des bois, les Epyceraſtiques étoient inutiles, de même que tous les autres remèdes de cette nature: je m'aviſai enfin de lui faire prendre le ſoir le Suc Vegetable, enſuite dequoi venant à ſuer abondamment, ou transpirer ſeulement long-tems, elle fut ſoulagée nota-

notablement, le lui ayant fait réïterer, on l'auroit crû parfaitement rétablie, si pour en faire une cure plus solide & plus certaine, je n'avois jugé à propos de mettre de nouveau en usage les remèdes mercuriels, & si en réïterant suivant ma methode, le mercure dulcifié, je n'avois vû moi-même la cause de la maladie entiérement éteinte, & les nodus & autres symptomes de l'anus &c. qui avoient parûs ensuite de cette supression de gonorrhée virulente, tout-à-fait dissipez. Je douterois véritablement encore aujourd'hui que cette femme fut tout-à-fait hors de soupçon de ce levain, si je ne la voyois d'ailleurs bien portante, fort gaye, ne se plaignant plus d'aucun symptome. Nous avons donc, Monsieur, un merveilleux paregorique, dans le Suc Vegetable, & le meilleur absorbant qu'on eût encore trouvé jusqu'à présent, fondant par conséquent entant que Diaphoretique, Diaphoretique entant que fondant, & entiérement fondant

dant entant qu'il eſt un excellent Diuretique.

Or il paroit évident que ſon energie & ſon action, ne dépend que du concours des miſcibles, qui entrent en ſa compoſition, car on n'a jamais obſervé la moindre de ces qualitez, de la priſe d'un chacun de ces miſcibles, en particulier; C'eſt donc une nouvelle ſubſtance, & un prodige de la Chymie, ſon principe d'action eſt fort obſcur, ſi on ne le conjecture pas des effets qui le ſuivent de ſi près, & comme les cauſes peccantes, les plus actives & les plus acrimonieuſes, n'ont jamais pû être ſi promptement corrigées & adoucies, que par le moyen de ce Suc Vegetable, il faut examiner, ſi c'eſt en qualité de ſimple abſorbant, qu'il eſt Diaphoretique, de même que les autres Alkalis, ou bien ſi c'eſt en qualité de quelque choſe de plus actif, qu'il diviſe, & eſt un ſi merveilleux fondant de toute la maſſe des humeurs. Comme

nous

nous observons des sels & des esprits volatils, cette maniére d'operer si prompte qu'à peine passe-t-elle l'espace de demie heure sans qu'elle n'excite la sueur, cela nous fait penser, que c'est un suc très energique, que l'on peut mettre au rãg des spiritueux, si bien que la matiére peccante de quelle nature quelle puisse être, devenant par ce moyen plus proportionnée, & se remêlant par consequent plus facilement avec le reste des humeurs, déja divisées & rarefiées n'est plus en état de produire des accidens si facheux qu'auparavant, & quoi qu'on lui ait fait changer de forme, & séparé de ses parties integrantes, & principes constitutifs, la masse du remède en est cependant plus solide, le goût même nous fait apercevoir d'une partie de son activité, bien plus nous en convainc. Adjoutez en suite les effets ordinaires des Opiates, ces assoupissemens si prompts, accompagnés de pesanteur de la tête, d'exaltation de pous, & l'on verra claire-

ment que l'on eſt fondé de dire que le Suc Vegetable eſt le plus grand des Alkalis, bien que pourtant ni l'une ni l'autre des deux raiſons que je viens de raporter cy-deſſus, ne ſatisfaſſent pas, ſi ce n'eſt en nous prouvant plus clairement que toutes les autres, les principes conſtitutifs; ce que je laiſſe décider, Monſieur, à vôtre vivacité & ſublime genie, n'étant pas permis à la petiteſſe du mien d'y atteindre, n'étant pas proportionnée à la ſupériorité du ſujet.

Je ſçai pourtant que les Opiates même, doivent être mis au rang des diſſolvans, & que cet aſſoupiſſement qu'ils excitent ſi promptement, ne peut provenir que, ou de la compreſſion qui arrive pour lors au cerveau, ou bien auſſi d'une ſécrétion beaucoup plus abondante de lymphe des glandes du cerveau, en ſuite d'une parfaite ſolution de la maſſe des fluides, & enfin du relâchement entier des fibres qui ſurvient; je ſçai bien encore que toutes les Opiates, ſoit par ra-

port à la legere cohésion de leurs parties, & la grande exaltation de leur principes actifs, agissent aussi en très peu de tems, & avec beaucoup d'activité & d'energie, pourquoi ne raisonnerions nous pas de même en faveur du Suc Vegetable?

Les Sucs qui se trouvent naturellement dans le corps de l'animal, sont souvent si propres à pénétrer & dissoudre la tissure des remèdes, de même que pour en exalter les principes. que leur differentes & infinies maniéres d'agir, se doivent tirer d'une certaine proportion, soit relation déterminée qui doit être entre le remède & le corps de l'animal vivant, & par consequent toute la force & l'energie des remèdes est en un mot relative, ce qu'il n'est pas nécessaire de dire à un aussi bon Philosophe que vous l'êtes, la chose d'ailleurs parle de soi-même : toûchons quelque chose si nous pouvons de la composition de ce précieux Suc Vegetable, pour que nous voyions plus clairement s'il est à propos de le

mettre au rang des volatils & ſpiritueux. On ne viendra jamais à bout, à mon avis de ce ſouverain remède, que par le moyen d'une fort longue fermentation des Sucs, qu'après avoir tiré l'eſprit ardent par la diſtillation, volatiliſé, le reſte du ſel fixe, & réduit & renfermé ces principes ſublîmes, ſous une conſiſtence épaiſſe, pour les retenir, & reduit le magneſia en œuvre. O miſtère de l'Art! qui réduit les principes volatils devélopés & exaltés en forme ſolide, & change les fixes en volatils ; il faut avoüer que le travail emporte le prix en toute choſe, le Suc achevé & parfait, bien qu'au raport des ſens, il ne paroiſſe d'aucune, ou du moins de fort legére energie, eſt pourtant un fondant fort ſubtil & actif, qui n'eſt par conſequent ni Alkali, ni abſorbant mais qui eſt cependant l'un & l'autre, dans un ſuprême degré.

Je vous écris ceci, Monſieur, fort à la hâte, bien que le ſujet ſoit au deſſus de ma capacité, ne le croyant

même point au dessous de vos attentions, parce que je me flatte que vous ne me refuserez pas la grace, de me faire part de vos belles connoissances, car je vous en prie très instamment ;

A Turin ce 6. Novembre 1710.

ANTOINE REYNE.

Lettre de Monsieur Jean Etienne Capel, Doyen du College des Medecins de Turin, à Monsieur Jean Baptiste Moron Docteur en Medecine & Chirurgie.

MONSIEUR,

Je ferois également tort à la Faculté de Medecine, & à vôtre rare merite, si après avoir experimenté plusieurs fois les excellentes qualité de vôtre Bezoard Vegetal, je ne donnois pas à ce spécifique les justes loüanges qu'il mérite, & les aplaudissemens qui lui sont dûs. La maladie presque désesperée, dont je vais ra-

porter l'obſervation, ſervira entre pluſieurs autres que j'ai faites, à relever l'excellence de ce remède, puis que le malade qui en fait le ſujet, fût ſauvé comme d'un nàufrage preſque aſſuré.

Je traittai l'année derniére un Religieux des Mineurs Obſervans de Saint François, âgé d'environ 50. ans, qui étoit détenu au lit depuis plus de dix mois, il avoit été attaqué d'un rhumatiſme, auquel ſucceda une paralyſie de tout le côté gauche; après avoir mis en uſage tous les ſecours de la Medecine, il vint à Turin, & implora mon aſſiſtance, & quoi que j'euſſe employé, pendant un mois entier, tous les remèdes que la bonne pratique me ſuggera, tout fût inutile, & le malade reſtoit dans le même état ſans aucun ſoulagement. Je me ſouvins alors qu'un Chaſſeur de Monſieur le Comte de Saint Michel, qui pendant l'hyver avoit été cruellement tourmenté, il y a deux ans d'une

goutte

goutte générale, avoit été parfaitement rétabli par le moyen de trois prises de vôtre Bezoard Vegetal, qui avoit excité des douces sueurs ; Il me vint dans la pensée d'experimenter si ce spécifique, ne pourroit point être de quelque utilité à ce malade, mais je doutois fort de la réüssite, parce que j'avois essayé sans aucun succez tous les sudorifiques & les diaphoretiques usités ; & que donnant vôtre remède comme un Roborant, & un Diaphoretique, j'avois lieu de craindre qu'il n'eût pas plus d'effet que les autres.

Cependant après avoir purgé le malade, je lui donnai le prémier Juin 12. grains du remède, & une heure après l'avoir pris, je trouvai mon malade baigné dans sa sueur, & en bon train d'être rétabli, les parties paralytiques ayant rattrapé leur chaleur naturelle, & recouvert le sentiment ; ce qui me détermina à lui donner le jour suivant une seconde dose du remède, qui eût le

 même

même ſuccez, car après que le malade eût ſué abondamment, le ſentiment des parties paralytiques devint non ſeulement plus vif, mais même le mouvement muſculaire commença un peu à ſe rétablir, en ſorte qu'il remuoit avec aſſés de facilité les bras & les jambes, & faiſoit les divers mouvemens d'extention, d'adduction, & d'abduction : Enfin le ſixiéme Juin je lui donnai une troiſiéme priſe du ſpécifique, afin d'achever la Cure de la maladie ; elle eût le même ſuccez que les deux précedentes, le malade ſua abondamment, le mouvement des parties fût entiérement rétabli, il ſe leva du lit, marcha ſans aucune aide, & le 13. Juin il alla entendre la Meſſe.

Voilà, Monſieur, le ſuccez qu'a eu vôter Bezoard Vegetal dans le malade cy-deſſus, ſi l'occaſion ſe préſente d'en faire quelqu'autre experience, je ne la negligerai certainement pas, n'ayant rien remarqué de facheux ni de violent dans l'operation

tion de ce remède ; Continuez, Monſieur, à être utile au Public, & à vous rendre illuſtre dans la Republique des Lettres, & ſoyés perſuadé de toute mon eſtime.

A Turin le 28. *Fevrier* 1712.

Signé

Jean Etienne Capel Doyen du College des Medecins de Turin.

Lettre de Monſieur Murator, prémier Medecin de la Ville & Province de Foſſano, à Monſieur Moron Docteur en Medecine & Chirurgie.

MONSIEUR,

Il y a peu de perſonnes dans nôtre Ville, qui n'ayent admiré les effets de vôtre Bezoard Vegetal ; j'en ai fait non pas une ſeule fois, mais pluſieurs fois une agréable experience, & toûjours avec le ſuccez que j'en attendois, de ſorte qu'on peut à juſte titre l'apeller un excellent ſpéci-

cifique. L'Alkaeſt de Paracelſe, les divers laudanum de Van Helmont, & tous leurs autres ſpecifiques ſi vantés par des perſonnes, qui non ſeulement n'en connoiſſent pas la préparation, mais qui même ne les ont jamais experimentés, ne doivent pas être mis en paralèlle avec vôtre Bezoard, qui eſt un ouvrage digne d'un auſſi excellent homme que vous ; car je l'ai trouvé très utile dans pluſieurs maladies déſeſperées, & manque rarement de produire les heureux effets qu'on en attend, il faut même avoüer que ce précieux remède eſt infiniment au deſſus des loüanges qu'on lui peut donner. Je n'ai pas deſſein de raporter ici le grand nombre de malades qui ont été gueris par vôtre remède, il me ſuffira de remarquer en paſſant, que ce Bezoard Vegetal agit par l'inſenſible tranſpiration, & par les ſueurs, que je l'ai trouvé très propre à corriger la lenteur de la maſſe des humeurs, à adoucir les acides qui coagulent

gulent les liqueurs, peut-être parce qu'il eſt lui même un puiſſant Alkali, qui les abſorbe : Il excite dans peu d'heures une douce fermentation dans les fluides, qui eſt ſuivie d'une ſueur abondante, principalement lors qu'on le donne dans l'état de la maladie, & enſuite de cette ſueur tous les ſymptomes s'évanouiſſent, ou du moins ſont beaucoup adoucis.

Un Homme apellé Lazare, étoit atteint d'une fiévre continuë, accompagnée de redoublemens periodiques, d'un flux de ventre facheux, d'une ſoif ardente, d'une reſpiration difficile, d'un crachement de ſang, avec douleur de côté, les forces étoient extrêmement abattuës, & tous les ſymptomes faiſoient voir une entiére diſſolution des liqueurs, & menaçoient le malade d'une mort prochaine : Je m'étois ſervi des abſorbans, des adouciſſans, & des diluans, tant aqueux, qu'huileux, ſans aucun ſuccez, la maladie perſiſtant

dans ſa force, nonobſtant tous ces ſecours, en ſorte que je ne ſavois plus de quel côté me tourner : Je pris alors la reſolution d'avoir recours à vôtre divin ſpecifique, & après en avoir donné une doſe au malade, il lui ſurvint une douce ſueur, & un abondant flux d'urine, les pores furent ouverts, & mon pauvre Lazare fût reſſuſcité : Je n'ai pas, ni le deſſein, ni le tems d'entrer dans l'explication des raiſons d'une ſi belle cure, quoi que je ſois perſuadé qu'on en pourroit donner de très ſolides ; Je ſuis

MONSIEUR;

Signé

Murator Prémier Medecin de la Ville & Province de Foſſano.

Lettre

Lettre de Monsieur Victor Notta, prémier Medecin de l'Hôpital d'Alexandrie &c.

MONSIEUR,

Bien que je me ſois cent fois propoſé de ne jamais donner à mes malades aucun remède, dont je ne connuſſe parfaitement, & la compoſition & les vertus. Cependant je n'ai point hezité ſur vôtre parole & ſur vôtre grande reputation, d'éprouver celui que vous avez decouvert, & que vous apellez avec raiſon, *Bezoard Vegetal.* Je l'ai mis prémiérement en uſage dans nôtre Hôpital; Puis j'en ai donné à divers malades de nôtre Ville; Et le ſuccez en a été ſi heureux, que bien loin de me repentir d'avoir employé un remède que je ne connoiſſois que de reputation, j'ai formé le deſſein de n'en être jamais dépourvu à l'avenir, tant il me paroit être un ſpecifique dans les ma-

ladies les plus rebelles & les plus déſeſperées.

Mais avant que de raporter quelques unes des cures que j'ai faites avec vôtre Bezoard Vegetal ; Qu'il me ſoit permis, Monſieur, de vous dire que juſqu'à aujourdhui j'ai ſoutenu fortement qu'il n'y avoit point dans la Medecine, de veritable *ſecret*, ou de remède univerſel propre à guerir toute ſorte de maux ; Et j'étois confirmé, avec d'autant plus de raiſon, dans cette penſée, que ni par la lecture des plus excellens & des plus experimentés Auteurs, ni par une aplication ſinguliere dans la Chimie & dans la Galenique, je n'ai point pû parvenir à la découverte d'aucun remède de cette nature. C'eſt pourquoi je prenois le parti d'inculquer fortement à mes Ecoliers le precepte du celebre *Baglivi*. *Que le Medecin*, dit-il, *qui eſt proprement le Serviteur de la Nature, faſſe & medite tout ce qu'il voudra ; S'il n'obéït à la Nature*,

ture, jamais il ne pourra lui commander. Les maladies veulent être traitês & gouvernés avec methode, & il ne faut ſe propoſer autre choſe pour les guerir, que de les amener inſenſiblement, & comme par degré àun certain point de coction, ou de maturité &c.

Mais aujourdhui il faut que je me retracte, & que j'avouë ingenûment, que vôtre Bezoard Vegetal eſt un véritable ſpecifique dans une infinité de maladies, puis que je l'ai ordonné pluſieurs fois avec tout le ſuccez qu'il eſt humainement poſſible d'eſperer.

J'avois dans nôtre Hôpital depuis quelques ſemaines un jeune homme aſſez robuſte, qui enfin tomba dans une fiévre maligne, acompagnée de Symptomes très facheux; de maniére que moi & ceux qui le gouvernoient, commencerent à déſeſperer de ſa gueriſon. Je lui donnai dix grains de vôtre ſpecifique; Peu de tems après il fut tranquille,

il dormit, il eut une ſueur des plus abondantes, qui le tira d'affaire au grand étonnement de tous ceux qui étoient préſens, car il fut parfaitement gueri dans deux jours. La même choſe eſt arrivée à une autre perſonne, qui avoit à peu près la même maladie & les mêmes accidens, & qui a été rétablie en auſſi peu de tems.

J'ai vû un malade attaqué d'une dyſenterie des plus opiniatres & qui le mettoit aux abois : Ne ſachant plus que faire, je lui donnai à trois ou quatre repriſes, huit grains par doſe de vôtre ſpecifique dans un peu de vin tiede. Cela le rétablit comme par un miracle.

J'ai auſſi éprouvé que ce remède apaiſoit ſur le champ les vapeurs ou la paſſion hyſterique. C'eſt ce que j'ai particuliérement obſervé dans une fille qui en avoit des accidens épouvantables, ne faiſant que crier jour & nuit : Une ou deux priſes de vôtre ſpecifique la guerirent & la tranquiliſerent parfaitement.

Un Vieillard cruellement tourmenté d'une difficulté d'urine, étoit comme abandonné de ſon Medecin qui ne ſavoit plus qu'ordonner ; Je fis prendre à ce pauvre malade une ſeule priſe du Bezoard Vegetal & il fut promptement ſoulagé. Le même remède a fait auſſi un effet ſurprenant dans un homme de diſtinction, qui étoit tourmenté ſur tout la nuit, de la maniére du monde la plus cruelle, d'une goute au pié procedant de cauſe venerienne ; Il en fut viſiblement ſoulagé.

Enfin je puis vous aſſurer, Monſieur, que je n'ai jamais donné vôtre ſpecifique à aucun malade inutilement. Les uns ont été gueris très promptement, & les autres ont reçû un ſoulagement ſi évident, que, la violence des accidens étant calmée, l'on a eu enſuite tout le tems de penſer aux remèdes les plus convenables pour guerir radicalement le malade.

Il y a une choſe neantmoins que je

je ne dois pas vous cacher & qui m'a fait quelque peine ; c'est que je remarquai un jour que vôtre specifique, causa à un de mes malades, à qui j'en avois donné une dose ordinaire, un assoupissement assez grand : Ce qui fit que je n'osai pas lui en donner une seconde quelques jours après ; Mais comme vous aviez eu la bonté de m'assurer qu'il ne faloit rien craindre de vôtre remède, & que d'ailleurs j'avois une parfaite confiance en vous ; J'ai été beaucoup moins scrupuleux dans la suite, car j'ai remarqué en effet que la prémiére, la seconde ou la troisiéme prise ne manquoit point de faire des effets admirables. C'est la justice que je me sens obligé de rendre à vôtre merite ; & aux vertus de vôtre excellent remède. Je suis &c.

A Alexandrie le 9me. Juillet 1714.

Victor Notta Docteur en Medecine & Prémier Medecin de l'Hôpital.

Traduction d'une Lettre écrite à Monsieur Moron, par un célébre Medecin

De Strambino, du 10. *Janvier*, 1715.

Quoi que vôtre habilité me soit connuë depuis l'année 1709. ayant été Spectateur, des diverses & heureuses expériences que vous avez faites, & des guerisons operées par vos remèdes, sur les Soldats malades à Sanbenigno; Je dois cependant vous avouër, que même long-tems après, je n'ai pû obtenir sur mon esprit, la hardiesse de me servir pour le soulagement de mes malades, du précieux Bezoard, dont vous me fites la grace de me faire present; ma repugnance n'étoit fondée que sur l'opinion qu'on ne pouvoit l'employer qu'avec quantité de vin : Il me paroissoit contraire à la raison, & à toute sorte de méthode, de donner un tel vehicule, sur tout dans les maladies aiguës, à un remède qui tient

en

en même tems, du Narcotique & du Diaphoretique, principalement quand on a lieu de craindre des inflammations fiftrophiques. Je n'ai pû me défaire de cette crainte, que l'Automne passée; ou ennuyé du nombre de mes malades, & encore plus de l'opiniâtretré & fatalité des fiévres, qui ne cédoient à aucun remède. Je me déterminai à avoir recours à vôtre secret admirable, que je trouvai encore frais & bien conservé. quoi que je l'eusse négligé pendant si long-tems. Je commençai donc à le distribuer au poids de 7. grains, après quelques purgations, l'évacuation proportionnée à l'état de mes malades, & l'éficace de cette Antidote, fut si grande, que je puis vous asseurer, n'avoir jamais été obligé d'aller au delà de la troisiéme prise, pour les conduire à une parfaite convalescence, & autant qu'auparavant les sueurs periodiques, & paroxismales étoient inutiles, autant celles qui étoient excitées par vôtre Bezoard, étoient abondan-

tes & efficaces. Après avoir obſervé ſa maniére conſtante, d'opérer en diverſes occaſions, je jugeai à propos de reſerver les priſes qui me reſtoient, pour des cas plus importans, & pour des maladies particuliéres aiguës & enflammées, & en effet hier même, après pluſieurs autres malades; Je tirai à faucibus mortis, un pauvre peripneumonique, au grand étonnement de tous les aſſiſtans; mon cher Monſieur Moron, à preſent que l'expérience m'a rendu hardi dans l'uſage de vôtre incomparable ſecret, j'en demeure entiérement dépourvû. & je déteſte ma longue obſtination, & d'avoir ſuſpendu pendant ſi longtems, à m'en ſervir avec une pleine confiance. Cet Antidote me ſemble deſcendu du Ciel, plûtôt qu'inventé par l'induſtrie d'un homme, & je n'aurois jamais crû, que vous euſſiez pû tirer du Royaume des Vegetaux, un remède aſſez excellent, pour produire avec le poids de quelques grains des effets plus ſurprenans qu'on n'en pour-

pourroit eſpérer de toute autre Bezoard animal ou mineral, donné en plus grande doſe. Qu'il me ſoit donc permis après une entiére reſipiſcence, de vous prier de m'en accorder une nouvelle proviſion, moyennant la recompenſe néceſſaire, non pas aprochante de la valeur de vôtre remède, mais telle que ſans vous éloigner de la Charité dont vous faites profeſſion envers le Public, il n'y ait pas du moins de la perte pour vous, le ſeul défaut que je connois dans vôtre Bezoard, c'eſt que la compoſition en ſoit ignorée, ſi vous pouviez vous porter juſques à la génerosité d'en reveler le ſecret, je ſuis perſuadé que vous en recevriez les actions de graces, & les éloges de tout l'Univers; Puis qu'on ne ſauroit refuſer à ce remède la préeminence ſur tous les autres, dans les qualitez de ſeur Diaphoritique, excellent Paregorique & parfait Antidote, & attendant avec impatience de vous, cette nouvelle & ſinguliére faveur.

Je

Je vous renouvelle les aſſurances de l'eſtime diſtinguée & ineffaçable avec laquelle je ſuis

MONSIEUR,

Vôtre très humble, & très obéïſſant Serviteur

JEAN THOMAS GUIDATTI.

Aprobation, de Monſieur Jean Baptiſté Bianchi, Docteur en Medecine, & Profeſſeur en Anatomie; Membre de la Societé des Savans d'Allemagne &c.

Je rend juſtice avec plaiſir au merite de Monſieur Moron, Docteur en Medecine & en Chirurgie, & prémier Chirurgien des Troupes de Sa Majeſté, en Savoye, il y a long tems que cet habile Homme s'eſt fait connoître, par ſes grandes lumiéres en toutes les parties de la Medecine, le Public lui eſt redevable, en dernier lieu d'un excellent remède, nommé à juſte Tître Bezoard Vegetal, j'aſſure ici avec vérité, que je

je ne ſaurois aſſez l'exalter ; ni le trop recommander, à tous ceux qui ont ſoin de la ſanté des hommes, nous avons été témoins de ſes merveilleuſes qualitez, non pas une ſeule fois, mais un million de fois, dans les Hôpitaux & dans cette Ville, chez un grand nombre de malades particuliers, dans nôtre pratique ordinaire ; on eſt ſurpris de ſes effets, dans toutes les maladies où l'on peut ſoupçonner un vice dans les fluides, ou dans les ſolides ; nous avons vû des Peripneumonies & des Pleureſies gueries par une ou deux priſes ; les criſes ont été par les ſueurs, quelquefois les crachats, & même par les ſelles, quelquefois par toutes ces voyes enſemble, nous avons auſſi remarqué que des fiévres malignes ont été gueries en très peu de tems par ſon moyen ; admirable, dans les rhumatiſmes particuliers & univerſels, les malades en ont d'abord été ſoulagez, & enſuite parfaitement gueris, nous avons eu auſſi occaſion de

de le donner dans des crachemens de ſang, dans les diarrhées, dans toutes ſortes de fiévres ; dans la phtyſie, dans des toux opiniâtres, nous avons toujours été très contens, auſſi bien que les malades, qui ne pouvoient ſe laſſer de donner des éloges à un ſemblable remède, & de combler de benedictions celui qui l'a inventé ; il apaiſe toutes les douleurs & calme l'agitation des Eſprits, qui deviennent furieux dans la manie, la phreneſie & l'hydrophobie ; il fait ſortir par ſa vertu alexitère & diaphoretique, tous les ſucs étrangers qui troublent l'œconomie des humeurs ; combien de fois n'avons nous pas obſervé des maladies croniques, qui avoient reſiſté à toute la matiére medicale, & qui ont été parfaitement gueries par cet excellent remède ; c'eſt après un grand nombre d'obſervations & d'experiences que nous en avons fait, que nous ſommes obligez de dire, que c'eſt un des meilleurs remèdes que les hommes

mes ayent trouvé jusques à présent en Medecine, & en cela nous croyons rendre service au Public, en recommandant très fortement l'usage d'un si excellent spécifique.

Fait à Turin le 6me. Septembre 1715.

BIANCHI.

Lettre de Monsieur Jean Etienne Fulchus prémier Medecin de L'Hôtel-Dieu de Fossan à Monsieur Moron.

Puis que je serois trop long, & que ce seroit inutilement que je décrirois en particulier les merveilleux effets du Bezoard Vegetal inventé par Monsieur Moron, c'est pourquoi voulant en parler en peu de mots; je raporte ici quelques Observations faites dans nôtre Hôpital, & ce que j'en pense moi même, non point qu'un tel secret ait besoin déloges chez ceux, qui ont de l'experience; mais afin que son utilité prouvée par tant d'exemples soit mieux connuë.

Une Femme âgée de soixante ans, ayant été sujette à un catarre suffoquant,

focant, à une douleur de ſciatique, & pluſieurs fois aux Eriſipelles, elle fut atteinte du même catarre ſuffoquant par une galle réentrée. Mais après lui avoir donné le Bezoard Vegetal, elle en reçût tant de ſoulagement qu'elle ne fut plus malade.

Un homme du menu Peuple atteint de Peripneumonie, après l'uſage du Bezoard Vegetal fut au 7me. jour gueri par le moyen de la ſueur.

Une femme gouteuſe qui a peine pouvoit ſuporter ſes douleurs, par une priſe réïterée du ſuſdit Bezoard fut beaucoup ſoulagée par la ſueur, & ſe porte mieux.

Une femme attaquée d'une pleureſie produite par une lymphe, lui ayant procuré, par l'uſage du Bezoard Vegetal, la ſueur, fut guerie au 5me. jour de ſa maladie.

Pour couronner l'ouvrage, j'aurois pluſieurs choſes à dire : mais pour n'être pas long, & pour ne pas parler d'un ſtile bas & n'être pas ennuieux au Lecteur, je paſſe tout ſous ſilence. Je

dirai

dirai ſeulement pour prouver la grande utilité de ce remède, c'eſt que je l'ai toûjours experimenté três innocent, & que je m'en ſuis toûjours ſervi avec beaucoup de ſuccés ; de ſorte qu'on peut ajoûter foy à ce que je dis, puis que c'eſt la vérité pure, dont je fais profeſſion.

A Foſſan le 27. Mars 1715.

Lettre de Monſieur Vulpinus Docteur en Medecine ; Prémier Medecin de la Ville d'Aſt, & de ſa Province.

Le Livre que j'ai mis depuis peu au jour, à qui j'ai donné le nom de Medica Spaſmologia, tend à prouver, très celebre Moron ; que toutes les maladies peuvent dépendre d'un ſeul & même principe, & qu'on les peut guerir par un ſeul & même remède ; en ſorte que la Medecine univerſelle, ne doit pas être regardée comme une chimère ; & il importe au genre humain de ne croire pas la choſe impoſſible, comme ef-

fecti-

fectivement elle ne l'est pas: l'Alkaest de Paracelse, la Pierre de Butler, le Corculum de Cneufelius ; l'Azot d'Heslingius, remèdes admirables, sont tout autant de preuves, que si l'on n'a pas atteint ce point de perfection, cependant il y a lieu d'espérer que l'on y parviendra ; d'ailleurs le dessein de trouver ce remède universel donnera ocasion à la découverte d'excellens remèdes, comme il arrive à ceux qui cherchent la Medecine universelle, & à qui nous avons l'obligation d'un grand nombre de découvertes utiles à la santé & à la commodité de la vie ; il y a peu de Chymistes qui sachent la maniére de préparer ces Panacées ; soit par la maniére obscure dont les Auteurs se sont expliqués, soit par la difficulté du travail, l'on peut dire que vôtre panacée nous dédommage abondâment de la perte de ces secrets ; l'heureuse experience que j'en ai fait dans plusieurs cas, & dans toutes sortes de personnes, ne me permet pas de douter du mérite de

vôtre Bezoard, & de ses grandes vertus, s'il y a un remède dans le monde qui merite le nom de Panacée; c'est sans doute le vôtre; c'est le témoignage que vous rendent avec plaisir tous ceux qui le connoissent; ils joignent leur voix d'aprobation avec celle des malades qui en ont pris, les uns & les autres ne cessent de vous souhaiter une longue vie, pour le bien de vôtre patrie & pour l'avantage de la Medecine, que vous enrichirés de plus en plus par vos belles découvertes, je suis sans aucune reserve.

Vôtre très humble, & très obeissant Serviteur.

VULPINUS.

Lettre de Monsieur Sica Docteur en Medecine, & Prémier Medecin de la Ville d'Albe Pompée, & de sa Province.

Je n'ai pas plûtôt entendu parler de vôtre Bezoard Vegetal, avec tous les

les éloges possibles que je n'ai vû l'heure de le mettre en pratique. Que de vertus dans un seul remède! & en combien d'ocasions, ne l'ai-je pas donné avec succez! la colique, cette maladie si cruelle; ces douleurs vagues dans le bas ventre; cette irritation dans les membranes des muscles, que l'on sét jusques au bout des doigts; ces douleurs de tête, qui font souhaiter aux malades mille fois la mort; toutes ces differentes maladies, ont trouvé dans vôtre remède divin, un excellent Antidote; j'ai remarqué qu'il agissoit le plus ordinairement par les sueurs, c'est en cela qu'il fait des merveilles; quelquefois il prend une autre route, & charie la cause du mal, par les selles ou par les urines, ensorte qu'on peut le regarder comme un remède qui suit les mouvemens de la nature, & qui lui indique le chemin quelle doit tenir quand elle s'égare; C'est pourquoi je vous prie avec tout l'empressement dont je suis capable, de ne pas priver le genre

humain d'un ſi excellent remède, vous auriez à vous reprocher, ſi vous le laiſſiés dans les ténébres; ces découvertes ſont ſi rares, que je ne doute pas que vous ne le mettiés au jour, & cela pour ce grand amour que vous avez pour le public, & le bien général de la Societé. Vos experiences, ſoit dans la Chirurgie, comme dans la Medecine, vous ont deja acquis un grand nom; connu à la Cour, comme à la Ville; je ne m'étonne pas ſi Sa Majeſté a jetté les yeux ſur vous pour avoir le ſoin de la ſanté de ſes Troupes, où vous brillez par vos lumiéres & par vôtre experience; Continuez & ne vous laſſez point de mettre en pratique ces heureux talens, que Dieu vous a accordé pour perfectionner la ſçience la plus utile au genre humain, je veux dire la Medecine, & aimez moi toûjours comme je vous aime, je ſuis avec une conſideration parfaite.

Fait à Albe Pompée ce 20. Juillet 1717.

MON-

MONSIEUR,

Vôtre très humble, & très obeiſſant Serviteur.

SICA.

Aprobation de Monſieur Jacob Antoine Bolion, Prémier Medecin de Saluçe, & de ſon Territoire.

Je ſouſſigné, prémier Medecin de Saluce, & de ſon Territoire, atteſte avec vérité: que j'ai donné ſouvent le remède de Monſieur Moron dans toutes ſortes de fiévres intermittentes, & dans des douleurs de Rhumatiſme, il a excité un cours de ventre à quelques uns, à d'autres un vomiſſement: mais dans la plûpart il a procuré une abondante ſueur, tous les malades non ſeulement ont été d'abord ſoulagés; mais en ſuitte, ils ont recouvert une parfaite ſanté, dont ils ont joui juſques à préſent; Ce reméde eſt ſi innocent, que j'en ai donné à des enfans à la mamelle, dans

une dose convenable, il leur a procuré une légere sueur, qui les a gueri, si quelqu'un souhaite mes Observations sur ce remède, je suis prêt à les donner pour l'utilité publique, en foi de quoi je me suis signé.

Fait à Saluce ce Prémier Avril. 1718.

JACOB ANTOINE BOLION.

Lettre de Monsieur Jean-Baptiste Capel Medecin de la Maison de M. R. Doüairiere de Savoye.

Je n'ai pas plûtôt eu occasion mon cher Monsieur, d'employer vôtre divin remède; que je l'ai regardé comme un des meilleurs Antidotes, & préservatifs contre un grand nombre de maladies, que les Medecins ayent découvert jusques à présent; je l'ai donné à une femme, qui étoit à l'agonie; &

& dont à tout moment on attendoit le dernier ſoupir ; & au grand étonnement de ceux qui l'a ſervoient, l'uſage de ſes ſens ſe rétablit ſi bien, avec les forces, qu'elle fût en peu de tems entiérement guérie ; une autre femme âgée de trente ſix ans, fût attaquée d'un Rhumatiſme ſi violent, quelle ſouhaitoit ſouvent la mort, & l'apelloit à ſon ſecours, on lui avoit donné tous les remèdes imaginables, dans le tems qu'on ſe diſpoſoit à préparer les choſes néceſſaires pour les funerailles, ne paroiſſant pas qu'il y eut aucune eſperance pour ſa guériſon, quelqu'un propoſa vôtre Bezoard comme le dernier remède, on le lui donna à la doſe de dix grains, pour n'avoir rien à ſe reprocher ; quelle fût la ſurpriſe, que cette malade, que l'on ſe propoſoit d'enterrer au plûtôt, après avoir ſué, ſe trouva plus forte, plus vigoureuſe, & en état de demeurer encore dans le monde ; elle dit par tout, comme cela eſt vrai, qu'elle doit la vie à vôtre remède ; Je ſuis

mon cher & illuſtre Moron, avec tout l'attachement poſſible.

Vôtre très humble, & très obeïſant Serviteur.

JEAN BAPTISTE CAPEL.

Lettre de Monſieur Charles Auguſtin Berre prémier Medecin de la Ville & Province de Mondovi.

J'ai lû avec un grand plaiſir, & beaucoup de ſatisfaction, vos écris, toûchant les vertus de vôtre Bezoard Vegetal, j'ai reſſenti une véritable joye, par l'amitié & la grande eſtime que j'ai pour vous, d'aprendre, combien il eſt en reputation chez les perſonnes d'un bon goût, & particuliérement chez pluſieurs celébres Medecins, qui ont ſouvent ocaſion de l'employer, & qui en font tous un très grand cas; je ſouhaite de tout mon cœur, que vous mettiés en lumiére ce que vous avez compoſé touchant ſes vertus, afin que le public en ſoit informé

formé, & qu'il puiſſe jouïr par là, d'un ſi grand ſecours dans les maladies auxquelles tout le monde eſt ſujet; quoi que je ne ſois pas fort verſé dans l'analyſe des Plantes, cependant je conçois fort bien, qu'un remède tiré du regne des vegetaux, ne peut qu'être doüé d'excellentes qualités, je ne doute pas que Dieu n'aye attaché aux plantes des vertus admirables; il a laiſſé aux hommes le ſoin de les découvrir.

Vous faites voir par ce remède, que vous ne vous êtes pas moins attaché à l'étude de la vertu des plantes, qu'à toutes les autres parties de la Medecine, comme toutes les maladies dépendent preſque de l'acrimonie des ſels, des obſtructions, & du mouvement déréglé des eſprits animaux, il ſe trouve dans vôtre Panacée de quoi remedier à tous ces deſordres, par cette douce ſueur qu'il excite, & par cette proprieté merveilleuſe qu'il a de calmer l'irritation des fibres, & l'agitation des eſprits.

Quelques perſonnes ſe ſcandaliſeront de ce que vous ne découvrés pas quelle eſt la nature de ce remède, & ce qui entre dans ſa compoſition, & auront d'abord de la peine à y ajoûter foi : mais quand ils ſeront inſtruits par une infinité d'experiences, de ſa maniére d'agir, ils en feront le cas qu'il merite, il n'y a rien ici à craindre, du côté d'un ſoupçon d'en vouloir impoſer; l'experience, & vôtre raiſonnement vous mettent à l'abri de la jalouſie la plus maligne. Quand je réflechis ſur la ſtructure du corps humain, j'ai toûjours attention à ce principe lors que je vois des malades, ſavoir s'il y a une certaine proportion entre ce que l'on prend de nouriture, & ce qui s'échape par toutes les voyes ordinaires de nôtre corps; c'eſt là, en quoi conſiſte cette harmonie, dont parle Hypocrate, qui ſe rencontre entre toutes les parties de nôtre corps, que la digeſtion des alimens ſe faſſe bien, que la diſtribution en ſoit réguliére, & que les ſéparations

rations qui ſe font dans differentes glandes, ſoient exactes & conformes aux loix de la nature, c'eſt dans le déſordre qui arrive dans ces fonctions que conſiſte le principe de toutes les maladies; ſi les fibres ſont irritées par l'action des ſels, & que les glandes ne dégorgent pas comme à l'ordinaire, les ſucs dont elles ſont chargées; quel remède doit on faire; exciter une tranſpiration plus abondante, afin de dégager les vaiſſeaux des humeurs qui les engorgent; d'apaiſer l'irritation qui ſe trouve dans les fibres; vôtre remède a produit tous les effets que l'on pouvoit déſirer, & j'ai vû ſouvent des malades, que mes confréres & moi avoient condamné, ſe rétablir à nôtre propre ſatisfaction, & à celle de leurs parens, & du malade en particulier, par le moyen de vôtre Bezoard, enſorte que vous pouvés juger de l'excellence de vôtre remède, par les experiences ſans nombre, que des Medecins ont eu occaſion de faire, & que j'ai fait très ſou-

vent; je ne ſaurois finir ma Lettre ſans vous exhorter, mon cher ami, & très célébre Moron, de continuer à enrichir la Medecine de vos lumiéres; il paroit que depuis long-tems c'eſt là toute vôtre ocupation, l'Etranger & le Compatriote, en a reſſenti les effets, & c'eſt une gloire pour le Piémont vôtre Patrie, de renfermer dans ſon Sein, une perſonne de vôtre merite.

Vôtre très humble, &
très obeiſſant Serviteur.

BERRE.

A Mondovi ce 14. *Aouſt* 1721.

Clariiſſimo ac induſtrio Domino Morono, Medecinæ & Chirurgiæ Doctori &c.

EPIGRAMMA.

Fortè per Italicos errans mors anxcia campos,
Se Alpino illuſam viderat eſſe ſolo.
Hic

Hic Febrim, hic Tussim, videt hic cessare Phrenesim,
Undique vitales conspicit ire dies.
Exardens ira Vegetale, heu Belzoard, inquit,
Fert, Morone, mihi hæc tristîa damna tuum.
Humanam pereant servantia Pherma-ca Vitam,
Hæc pereat nostris vis inimica bonis!
Audiit infensas tum Phæbus ab Æthere voces,
Scinde, ait, indignos mors truculenta sonos.
Moroni humanam protendant Phar-maca vitam,
Belzoard id cunctis sit Panacea malis.

Monteregali Kalendis Septembris 1721.

Carolus Raphael de Berra &c.
Philosoph. & Medec. Doct.

Ornatiſſimo, atque celeberrimo Viro, Domino Joanni Baptiſtæ Morono, Medecinæ, & Chirurgiæ Doctori Eruditiſſimo, ob Bezorar Vegetalis, ingenioſam Compoſitionem.

EPIGRAMMA.

Hippolyti potuit Medecis Epidaurius herbis,
Vivida, ut è Stigiô ſurgeret umbra lacu.
Non impunè tamen mortis vim fregit : in ipſum.
Venit ab accenſô julminis ira Jove.
TU BAPTISTA, novo medicamine tutius egros
Sanas, ſorte datur nobiliore frui.
Pharmaca ab æthereo tua vix Cillenius orbe.
Noverat, ut Medico detulit illa Deo.
Tum Phæbus, ſuperis hæc Pharmaca, dixit, ab oris

Fluxe-

Fluxerunt, Superi qui tuantur, erunt.

In Tui obſequii teſſeram, & eſtimationis monumentum

Addictiſſimus inter Servos, & Amicos Joſeph Jgnatius Negronis, Chirurgiæ Doctor, & Anatomiæ Profeſſor.

Lettre de Monſieur Caccia, Docteur en Medecine.

Il y a long-tems, mon très cher, & illuſtre Moron, que je cherchois l'occaſion de mettre en pratique vôtre Bezoard; ſi celébre déja, par la renommée; il s'en préſenta une; une jeune Demoiſelle de diſtinction, avoit été tourmentée, d'un vomiſſement, pendant pluſieurs années, vous pouvez juger que l'on n'avoit pas épargné les remèdes, mais ils furent donnés en vain; je fus apellé: & j'apris de la malade, qu'ordinairement deux fois par mois, elle étoit attaquée

quée d'un ſi terrible vomiſſement, qu'il lui ſembloit que toute la machine de ſon corps, alloit ſauter en l'air, comme par l'effet d'une mine interne; & comme il arrive ordinairement, qu'une maladie accompagnée de ſymptômes facheux, eſt très courte, celle-ci, au contraire duroit près de trois jours, à differentes repriſes, & pendant ce tems-là, elle rendoit une quantité de glaires, tirant ſur le verd; l'eau qu'on lui donnoit à boire, avoit la même couleur quand elle la vomiſſoit: Elle avoit avant, & après le vomiſſement, des douleurs, dans toutes les parties de ſon corps; la fiévre s'allumoit bien-tôt, & toute la ſuperficie de la peau, étoit toute remplie de taches rouges, qui s'échapoient dans la ſuite.

Pour traiter cette malade, qui d'ailleurs étoit ſi maigre, & ſi extenuée, qu'elle aprochoit du maraſme, qui eſt le dernier degré de maigreur; je mis en uſage les abſorbans, les delayans, les remèdes connus contre l'irritation

des fibres, les bains, il parut que la malade en reçût quelque ſoulagement; cependant la ſource du mal ſubſiſtoit encore; ce qui me fit croire, pour me ſervir des termes de Vanhelmont, (que la cauſe de cette maladie, dépendoit du vice de la ſixiéme digeſtion) c'eſt pourquoi, je ne mis point en uſage, les Emetiques ni les purgatifs; & je ne doutois pas, que les ſudoriſiques ne fuſſent les remèdes les plus propres pour guerir ce mal; auquel recourir dans cette occaſion! ſinon à vôtre Bezoard, très Illuſtre Moron: Je connoiſſois déja ſes grandes vertus, par la voye de la renommée, j'en donnai donc à ma malade à la doſe de ſept grains; la ſueur fut ſi abondante, qu'elle ne reſſentit aucune attaque de ſon mal pendant trois mois: Une ſeconde priſe la guerit radicalement. C'eſt ce que je ſuis obligé, forcé par la vérité, de vous dire; & ſuis

MON-

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, & très obéïssant Serviteur.
CACCIA.

Lettre de Monsieur Paul Calvus à Monsieur Moron.

Toute la sagesse des Dieux & celle de tous les hommes, & même celle de Pallas dans l'assemblée des Dieux avoyet veu & fait l'éloge par tout de vôtre remède, inventé pour détruire presque toutes sortes de maladies, & vôtre remède avoit déja été désiré non seulement de plusieurs sages, en général, mais même des plus habiles Professeurs. Tous mes sentimens & les raisons les plus fortes que je pourrois aporter pour vous feliciter, je les soumets aux vertus de vôtre remède. Je vous prie de m'écouter, homme si bien versé dans nôtre art, avec le secours de ma pratique, que dis-je? j'ai vû vôtre Be-

Bezoard Vegetal dompter plusieurs maladies, particulierement si vous souhaités de le savoir, soyez assuré qu'il est merveillieux dans la colique & dans les convulsions, dans la nephretique spasmodique assez facheuse, & dans la passion iliaque; comme il m'a réüssi auprès d'une femme enceinte de huit mois, & qui souffroit déja les cruelles douleurs de l'Enfantement, qui fut soulagée des maux qu'elle ressentoit, après avoir pris vôtre Bezoard Vegetal; même dans les fiévres ardentes, dans la verole, dans la phthisie, il fit si bien que je n'eus besoin d'aucun secours de pharmacie. Si donc vous ne donnez pas vôtre Bezoard Vegetal au public, quoi que vous ne vous fassiez pas tort, vous le faites à tous les hommes. Croyez moi, je vous prie, je l'estime plus que l'or & les pierreries, puis que ce remède tant désiré ne frustre personne de son espérance, mais que dis-je, les Dieux supléent à la foiblesse de mes expressions, pour en faire

l'éloge, c'eſt pourquoi je ſuis obligé de prendre le ſilence en partage.

Bonjour.

Le 26. Mars 1721.

Lettre de Monſieur Bardeſone, Medecin des Galères de Sa Majeſté le Roi de Sicile, à Monſieur Jean Baptiſte Moron, Docteur en Medecine & Chirurgie.

MONSIEUR,

Le Bezoard Vegetal que vous avez découvert depuis pluſieurs années, eſt un ſi excellent remède, & m'a ſi bien réüſſi, qu'il me paroit que vous avez atteint le but de Raimond Lulle, puis que dès que vous m'en avez fait part, je n'ai mis aucun autre remède en uſage, tant ſur les Galères de Sa Majeſté, que dans l'Hôpital deſdittes Galères, pour la guériſon de toutes ſortes de fiévres, que j'ai traitées avec vôtre remède, avec beaucoup de ſuccès. Je vous fait part

part dans la présente, de quelques Observations que j'ai faites à ce sujet.

Un nommé Dimicelli étant attaqué d'une hydropisie de poitrine confirmée, fût gueri dans quatre jours, par une seule prise du remède, qui lui procura un abondant flux d'urine, & il fut en état de vaquer à ses affaires.

Un Esclave Forçat de Tripoli, nommé Mahomet, étant attaqué d'une peripneumonie, & les crachats étant entiérement suprimés, il prit une dose du Bezoard Vegetal, qui lui procura le même jour une sueur si abondante, que le septiéme jour de sa maladie, il fut sans fiévre, & absolument gueri.

Un Soldat nommé la Fleur, ayant eu une ebullition très considérable de sang, prit une dose du Bezoard Vegetal, qui le guerit dans vingt-quatre heures, contre mon attente, & l'espérance des Assistans.

Je n'aurois jamais fait, si je vous rapor-

raportois toutes les belles cures, que j'ai faites avec vôtre remède, ce qui me fache, est de n'en avoir plus, pour m'en pouvoir servir dans les occasions, regardant vôtre Bezoard Vegetal, comme un remède Divin, mais je me flatte que vous m'en ferez encore part. Je suis

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, & très obéissant Serviteur.

PIERRE LOUIS BARDESONE. D. M.

Aglié, ce 10. *Avril* 1718.

Lettre de Monsieur le Chevalier De L'olme, Medecin à Milan, à Monsieur Jean Baptiste Moron Docteur en Medecine & Chirurgie.

MONSIEUR,

Pour répondre à l'honneur de vos Lettres, j'aurois dû il y a long-tems, vous

vous faire part des Oblervations que j'ai faites, tant à Mortare, qu'à Milan, dans l'usage de vôtre Bezoard Vegetal, mais ayant été obligé de faire plusieurs voyages dans diverses Villes du Milanés, & ayant d'ailleurs été accablé d'affaires, il m'a été impossible de répondre plûtôt à vôtre attente, & de vous envoyer des Observations sur les effets de vôtre remède, sur tout pour la guerison de toutes sortes de fiévres, tierces, double tierces, quartes, double quartes, quotidiennes tant légitimes que batardes, fiévres aiguës, malignes, épiales, lipiries, lentes & autres.

Une Femme agée de 24. ans, cacochyme, pâle, fort grasse & replete, ayant ses régles en petite quantité, sterile, quoi que mariée à un homme vigoureux & robuste, sujette à diverses maladies, & désespérant d'avoir jamais des enfans; Elle prit cinq prises, par intervales, du Bezoard Vegetal; ce remède lui procura une très grande quantité d'urine, qui étoit pres-

preſque comme un lait clair ; elle avoit auſſi été purgée fort doucement par intervale : Dans l'eſpace d'un mois elle reprit un viſage fleuri, & les obſtructions ayant été emportées, les diverſes maladies auſquelles elle étoit ſujette furent gueries, ſes règles devinrent plus abondantes, & peu de tems après étant devenuë enceinte, elle accoucha d'un fils, au grand contentement de ſon mari, & ſe porta toûjours bien dans la ſuite.

La femme d'un Boucher agée de 26. ans, étant fort valetudinaire, & ſujette à diverſes maladies, qu'elle s'étoit attirées par un mauvais régime de vivre, fut attaquée d'une fauſſe pleureſie, avec fiévre aiguë & maligne, delire, coma vigil, ne crachant point, & ayant le pous très petit & mauvais ; fût abandonnée le cinquiéme jour de ſa maladie, par ſon Medecin ordinaire, qui regardoit ſon état comme déſeſpéré : elle prit ſur les deux heures de nuit, une doſe de Bezoard Vegetal ; & s'étant endor-

mie

mie peu de tems après, elle ſua très abondamment toute la nuit, & le matin elle expectora une prodigieuſe quantité de matiéres pourries, & ſe trouva au grand étonnement des Aſſiſtans ſans fiévre, & fut parfaitement guerie, ſans avoir uſé d'aucun autre remède dans la ſuite.

François Mariani, Forêtier de ſa profeſſion, âgé de 45. ans, qui au moindre mouvement qu'il faiſoit de ſon corps, tomboit dans des grandes ſueurs, fût attaqué au fort de l'Hyver d'une telle coagulation de ſang, cauſée par la ſupreſſion de la ſueur, que la veine de ſon bras ayant été ouverte pour le ſeigner, il n'en ſortit pas une ſeule goute de ſang, de ſorte qu'étant preſque ſans pous, & ſans reſpiration, il ſembloit qu'il alloit rendre le dernier ſoupir, en préſence d'un Prêtre, qui l'aſſiſtoit dans ces derniers momens. Ayant été apellé pour le traiter, je lui fis prendre une doſe du Bezoard Vegetal, qui ayant excité une legére ſueur, la

ſuffocation ceſſa ſur le champ, la reſpiration devint plus libre, le pous ſe ranima, & ce qu'il y eût de plus merveilleux, fût que le Chirurgien, croyant le malade prêt de mourir, avoit négligé de bander ſon bras, il ſortit peu après avoir pris le remède, par la veine ouverte, une grande quantité de ſang fort fluide, & diſſout, & le lendemain le malade ſe trouva gueri.

Un Marchand Venitien, âgé de 30. ans, d'un tempéramment fort mol, ſujet à diverſes fluxions, ayant une toux violente & convulſive, une fiévre lente, habituelle, avec une petite chaleur après avoir mangé, étant fort extenué, ſe trouvant à Milan, avoit été traité par divers habiles Medecins de cette Ville ſans aucun ſuccès; enfin il eût recours au Bezoard Vegetal, & en prit quatre doſes en differens tems, qui lui procurérent une légére ſueur continuelle, & au bout de 15. jours, l'apetit lui revint, la fiévre lente habituelle ceſſa, &

dans

dans l'eſpace de deux mois, il reprit ſon embonpoint, & s'en retourna fort joyeux, & content dans ſa Patrie.

Un Eſpagnol, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, âgé de 54. ans, étoit attaqué d'une dyſenterie, avec fiévre continuë, il ne parloit, ni n'entendoit, & révoit continuellement; il lui ſurvint le 7me. jour de ſa maladie une parotide, & au neuviéme les forces étoient entiérement abbatuës, il avoit un viſage hypocratique, & l'on déſeſpéroit abſolument de ſa vie: Il prit ſur le ſoir une priſe du Bezoard Vegetal, & les ſymtômes diminuérent un peu; il en prit une ſeconde priſe le matin, & la dyſenterie ceſſa, la parotide s'évanouït, il ſuâ abondamment, dormit tranquilement, & fût entiérement gueri au bout de 24. heures, au grand étonnement de tous les Aſſiſtans.

Je pourrois vous raporter un plus grand nombre d'Obſervations, mais ce ſeroit perdre du tems, ſi je vous

marquois combien de perſonnes ont été gueries par l'uſage de ce divin remède ; Je n'ai jamais facilement donné dans les nouveaux remèdes ; mais je ne puis me laſſer de louër le vôtre, qui agit doucement, ſurement, & d'une maniére qui paroit ſurnaturelle, il fait toûjours des bons effets, & n'en produit jamais de mauvais, & par mon avis, & par les heureuſes cures que j'ai faites par ſon moyen, je le trouve préferable à tous les remèdes que la Medecine a mis en uſage juſqu'à preſent, je vous félicite de tout mon cœur, de ce que vous avez découvert un ſi précieux tréſor, & cela, d'autant plus agréablement, que ſes effets répondent parfaitement bien à l'hypothèſe, que je me ſuis formée ſur la nature & les cauſes des maladies internes, qui à mon avis ſont les diverſes altérations de la lymphe. J'ai découvert par mes ſoins, & avec bien de la dépenſe, un ſemblable remède, que je tire du ſoufre anodin des mineraux, & que je donne en forme de

teinture, dans une infinité de maladies, & qui me réüſſit parfaitement bien, ſans cauſer aucun aſſoupiſſement. Mais j'admire que vous ayez ſçû tirer vôtre remède des Vegetaux, puis que les remèdes qui en ſont tirez s'altérent facilement, au lieu que le vôtre eſt pour ainſi dire, incorruptible; il corrige les liqueurs du corps humain, & par ſon ſouffre éthecré, très adouciſſant & reſolutif; il calme toutes ſortes de mouvemens convulſifs, apaiſe l'agitation des fluides, les reſout, lors qu'ils ſont coagulés, en un mot guerit ſurement, agréablement, & promptement toutes ſortes de maladies.

Prenez, mon cher Monſieur, en bonne part, ce que je vous écris fort à la hâte, & je vous prie de m'excuſer, ſi j'ai ſi long tems tardé à vous répondre, lors que j'aurai plus de loiſir, je vous écrirai plus amplement, cependant aimez-moi comme je vous aime, je vous ſouhaite des jours longs & heureux, & ſuis.

JOSEPH DE L'OLME.

A Milan ce 5. Octobre 1720.

Lettre de Monsieur Joseph Antoine Carena, Prémier Medecin de la Province de Carmagnole, à Monsieur Moron, Docteur en Medecine & Chirurgie.

MONSIEUR;

Je vous suis extrêmement redevable, de ce que m'avez bien voulu faire part de plusieurs doses de vôtre Bezoard Vegetal, car je n'ai trouvé jusqu'à present un dissolvant plus doux, & plus puissant que vôtre remède, l'ayant plusieurs fois expérimenté, tant dans la Ville, que dans nôtre Hôpital: il apaise la violence des symptômes, il excite les sueurs & l'insensible transpiration, il calme les douleurs de la goute, en un mot il ne m'a jamais manqué toutes les fois que je m'en suis servi, après avoir mis

en uſage les remèdes generaux, car il excite la ſueur ſans aucune efferveſcence aparente des humeurs, & l'inſenſible tranſpiration, ſans aucune agitation, & par là guerit les maladies, qui naiſſent de la ſupreſſion de ces deux évacuations, & imite nôtre bonne mére la nature, qui guerit heureuſement par les ſueurs, non-ſeulement les fiévres aiguës, mais même les fiévres intermittentes, dont presque tous les paroxiſmes finiſſent par une ſueur, en ſorte que cet Axiome de Medecine ſe trouve très vrai, ſavoir, qu'on ne peut pas être ſûr de la guériſon d'une fiévre, ni être à l'abri de ſes retours, ſi le corps n'a pas été baigné de ſueurs. Vôtre Bezoard Vegetal produit ſurement ces effets ſi ſalutaires, & vous êtes bien recompenſé de vos ſoins, de vos travaux, & de vos veilles, d'avoir découvert un ſi divin remède; qui guerit les maladies, & en prévient les retours : Si dans la ſuite vous faites de nouvelles découvertes; tant dans la

Medecine, que dans la Chirurgie, je me flate que vous me les communiquerez, afin que j'aye occasion de m'en servir pour le bien public, je suis

Vôtre très humble, & très obéïssant Serviteur.

JOSEPH ANTOINE CARENA.

A Carmagnole le 26. Avril 1721.

Lettre des Soussignés, à Monsieur Moron, Docteur en Medecine & Chirurgie.

Nous vous sommes très obligés, nôtre cher Monsieur Moron, de nous avoir fournis de vôtre Bezoard Vegetal, que nous reconnoissons, & vous assurons être un remède souverain pour la guérison radicale de toutes les maladies curables, & pour le soulagement de celles qui sont absolument incurables; puis qu'il est très sûr qu'il ne

ne manque jamais de prolonger les jours, d'une maniére ſurprenante, de ceux qui en ſont malheureuſement attaqués ; il ne nous a pas encore pû être permis, depuis pluſieurs années que nous l'avons en uſage, d'obſerver dans quelle maladie il ne convient pas ; ſa maniére d'operer, toûjours conforme aux mouvemens de la nature, eſt infailliblement ſuivie de la guériſon, ou du ſoulagement du malade.

Ceux qui doutent de la Medecine univerſelle, ou qui la nient, n'ont qu'à ſe ſervir de ce remède pour en obſerver les heureux ſuccés, & ils aprendront qu'il ne faut pas toûjours nier ce qu'on ne ſait pas, & qu'on ne comprend pas; que l'orgueil, l'envie, & la jalouſie des demi Savans, accoutumés à n'eſtimer que ce qu'ils croient ſavoir, & à ne comter pour rien ce qu'ils ne ſavent pas, & ne ſauroient même comprendre, ne les engagent donc plus à décrier ce grand remède, ni à ſeduire le public par leurs

calomnies, pour l'empêcher de s'en ſervir.

Nous ne doutons point que l'on ne ſoit convaincus dans peu de tems de l'efficacité univerſelle de ce divin remède ; & nous ſommes très perſuadés que toutes les perſonnes de bon ſens n'en voudront jamais être dépourvûës, pour être toûjours en état de triompher de toutes les maladies qui pourroient les attaquer.

Nous nous flatons donc, nôtre cher ami Moron, que vous ne nous en laiſſerés point manquer, lors que nous vous en demanderons, & que vous nous ferez la grace de nous croire très ſincèrement & avec reſpect,

MONSIEUR,

Vos très humbles, & très obeiſſans Serviteurs.

OREGAN Doctor Regius.

Groſſy. D. M.

Dubois D. M.

Extrait

Extrait de plusieurs Lettres, de Monsieur Pierre François Vasal Chirurgien à Turin, traduites de l'Italien, écrites à l'Auteur.

Ayant été obligé de faire un tour chez moi, pour voir mes parens en 1713. Monsieur le Medecin Cavaleris de Cortemiglia, m'envoya chercher pour avoir de vôtre Bezoard, il trouva à propos de le donner à Barthelemi Gonella, qui étoit tourmenté depuis onze mois d'une fiévre double tierce, les Medecins de Casal, l'avoient traité depuis long-tems, & lui avoient conseillé de prendre l'Air, étant dans la pensée que c'étoit le seul remède qui lui convenoit, je lui en donnai une prise; quel étonnement! la fiévre ne revint point comme à l'ordinaire? je fus obligé de séjourner encore quelques jours, il continua à se bien porter, & il ne reçut aucune visite de la fiévre, cet hôte si désagreable.

Dans la même année, en passant

à Aſt, Monſieur Marchirio; me fit voir ſon granger nommé Barberis, qui avoit une fiévre continuë depuis trois jours; il prit par mon conſeil, une priſe de vôtre excellent remède, & ſans aucune autre précaution, cette fiévre dont il étoit fort en peine, le quitta abſolument, il a joui du depuis d'une parfaite ſanté.

Je fus apellé le 24. Juillet 1713. à Turin, pour voir la mére de Monſieur Canaparo, agée de ſoixante ans, je la trouvai au lit, ſe plaignant d'une douleur dans toutes les articulations, il y paroiſſoit une enflure, je lui donnai une priſe de vôtre Bezoard, les douleurs diminuérent & aprés une troiſiéme priſe, elle fût entiérement guérie.

Quelque tems aprés je fus apellé, par Monſieur Eſprit pour voir ſa femme, qui étoit au lit, atteinte d'un rhumatiſme mêlé de goute, elle ne pouvoit abſolument point ſe remuër, je lui donnai une priſe de vôtre ſpecifique, qui calma ſur le champ les dou-

douleurs, & à la quatriéme, elle recouvra une parfaite ſanté, ce ſont là les Obſervations que j'ai eu occaſion de faire, depuis que vous m'avez fait l'honneur de me confier vôtre remède; je ne doute pas que dans la ſuite je n'aye occaſion de l'employer ſouvent; je ne manquerai pas de vous avertir, de ſes admirables effets.

A Turin ce 15. Decembre 1713.

VASSAL.

Le 22. Mai 1714. depuis ma derniére Lettre, par laquelle je vous informai des qualités ſurprénantes de vôtre Bezoard; j'ai eu ocaſion de l'eſtimer encore d'avantage, je fus apellé pour voir la femme d'un Cordonier, nommé Gay, je la trouvai au lit accablée d'une fiévre *étique*, laſſée de faire des remédes ſans aucun ſuccés, elle étoit au déſeſpoir auſſi bien que ſon mari; ayant pris deux jours de ſuite de vôtre Bezoard, pendant leſquels elle ſua extraordinairement;

la

la fiévre fût terminée, & quatre ou cinq jours après, elle fût en état de se lever, & insensiblement, elle jouït d'une parfaite santé.

Le 12. Janvier 1715. vôtre remède fit un si bon effet, dans ma Patrie, qu'étant obligé d'y retourner, tout le monde couroit à moi comme à un Saint; j'en donnai à plusieurs Religieuses qui se plaignoient des vapeurs, qu'elles atribuoient à la matrice; quoi que cette pauvre partie soit souvent acusée innocemment par les femmes; & que la cause de la maladie, depende de toute autre chose, ces prétendus maux de matrice, qui dépendoient plûtôt du vice de l'estomac, furent entiérement guéris par quelques prises de vôtre Bezoard.

Il s'est présenté une autre ocasion d'employer vôtre remède, je l'ai donné à trois femmes, qui avoient de grandes douleurs, après un acouchement, dans moins d'un quart d'heure elles ont été parfaitement guéries; il arriva une chose que j'ai de la peine

à comprendre, c'eſt qu'il y eut une de ces femmes, en qui les lochies furent diminuées, & l'autre en qui elles furẽt entiéremẽt ſuprimées, cependãt par le moyen de vôtre Bezoard, ces humeurs coulerent, dont la ſupreſſion après les couches eſt très dangereuſe, la troiſiéme de ces femmes, ſe plaignit d'un accident bien opoſé, elle perdoit trop, le même remède, arrêta cette trop grande perte, je ne pûs m'empêcher de donner le nom de divin à vôtre remède dans cette ocaſion, il arrête ce qui coule trop, & fait couler ce qui s'arrête; envoyez m'en je vous en prie une bonne proviſion, afin de pouvoir ſecourir tous les malades qui en ſouhaitent avec ardeur.

Je fus apellé le 22. Aouſt 1715. pour voir Madame Favre, qui avoit une dyſſenterie, avec de grandes douleurs de ventre & teneſme; les remèdes ordinaires ne furent point oubliés, le mal faiſoit toûjours du progrés, & vôtre remède fût donné ſi à propos, que tous les ſymptomes ceſ-

ceſſerent ; & la malade fût entiérement guérie.

Dans le même tems je viſitai une femme, qui avoit ce qu'on apelle vulgairement ſuffocation de matrice, une ſeule priſe la tira d'affaire ; quelques jours aprés cette même femme vint me prier, de voir ſa belle ſœur, qui avoit acouché, & qui ſoufroit des douleurs aiguës, elle avoit une groſſe fiévre, elle m'avertit que dans toutes ſes couches, elle couroit toûjours riſque de perdre la vie ; dans l'état déplorable où je la trouvai, je crus qu'il n'y avoit rien de meilleur à faire que de lui donner vôtre Bezoard à la doſe de ſept grains, il fit un ſi bon effet, que dans moins d'une demi heure, les douleurs furent calmées, & les évacuations ordinaires, qui avoient été ſuprimées, reprirent leur cours, elle fût bien tôt en état de ſortir de la maiſon, elle ne ceſſoit de parler de mon remède à tout le monde, ne pouvant ſe laſſer, d'en raconter les vertus; voilà ce que j'ai remar-

qué

qué touchant l'effet de vôtre remède: je vous prie en attendant de me croire.

A Turin ce 10. *Fevrier* 1716.

MONSIEUR,

Vôtre très humble, & très obéïssant Serviteur.

VASSAL.

Lettre de Monsieur Balbis, Chirurgien de S. A. S. Monseigneur le Prince de Carignan, traduite de l'Italien.

Les effets merveilleux de vôtre Bezoard sont si connus, que ceux qui en ont fait l'experience ne sauroient assez s'en loüer ; je ne doute pas qu'il ne vous aye couté beaucoup de soin & d'étude, pour le perfectionner, jusques à ce point; ce qu'il y a de surprenant, c'est de le voir operer en si petite dose dans plusieurs maladies, & dans des temperamens tout differens, je l'ai donné dans des fiévres malignes, il les a guerie promptement, il n'y a point d'autre

d'autre eſpèce de fiévre qu'il ne gueriſſe radicalement, ſans aucune crainte de rechute ; Voici les Obſervations que j'ai eu occaſion de faire.

L'an 1710. le 10. du mois d'Aouſt, Mon neveu Jean Baptiſte qui a l'honneur d'être à préſent Prémier Chirurgien de Monſeigneur le Prince de Carignan à Paris, fut ſaiſi d'une fiévre double tierce continuë, & qui devint enſuite maligne, acompagnée de vomiſſement & de douleur dans toutes les articulations, le cerveau n'étoit pas libre ; après pluſieurs remèdes qu'on avoit mis en uſage ſans aucun fruit, on craignit beaucoup pour ſa vie ; j'eus recours à vôtre ſpecifique, il en prit douze grains le ſoir, c'étoit le huitiéme jour de la maladie ; il ſua legerement, après quoi il ceſſa de réver ; repondant fort juſte à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit, la fiévre diminua, il ſurvint une petite diarrhée, qui fut une criſe parfaite, car il fut entierement gueri.

Quelque tems après ne s'étant pas bien

bien menagé, il fut attaqué de la même maladie, ſans m'amuſer à lui donner aucun remède, je recourus au plûtôt à vôtre divin remède, qui le delivra également comme la prémiére fois.

Etant donc aſſuré par ma propre experience, je me tranſportai à Pianezze ma Patrie, où les fiévres malignes régnoient, on pouvoit les nommer en quelque maniére contagieuſes, puis que ceux qui ſervoient les malades, étoient attaqué de la même fiévre, il en mouroit beaucoup plus qu'il n'en gueriſſoit, je fus d'abord dans les maiſons de mes parens, ou je trouvai deux de mes Fréres & deux de mes Sœurs malades à un point qu'ils ne me connoiſſoient pas, ils étoient dans des reveries continuelles, je donnai à tous ces malades de vôtre remède, qui opera differemment, ils furent tous parfaitement gueris, les uns par les ſueurs, les autres par les urines, & par les ſelles.

J'en donnai à quantité d'autres qui

étoient affligez du même mal, je les gueris tous avec une ſeule priſe, c'eſt le témoignage que ma conſcience m'oblige de rendre à vôtre Bezoard.

Je fus apellé pour voir un Monſieur, qui ſoufroit depuis très long tems des douleurs univerſelles, aucun remède ne l'avoit pû ſoulager, dix grains de vôtre ſpecique le firent ſuer agréablement, dont il fut ſoulagé, une ſeconde priſe acheva de le guerir entiérement.

J'ai traité pluſieurs femmes qui ſoufroient de grandes douleurs de ventre, à cauſe de la ſupreſſion de leurs régles, vôtre remède que je donnai à cette occaſion en differente doſe, ſelon leur temperament, produiſit des effets admirables, il les ſoulageat toutes, & rétablit le cours periodique de ce ſang ſuperflu ; elles ont joüi d'une parfaite ſanté dés lors.

Je ſerois trop long, ſi je vous raportois préſentement toutes les experiences que j'en ai faites ; je me con-

contenterai avant de finir ma Lettre de vous dire que j'en ai ressenti moi même les bons effets.

Je fus attaqué d'une fiévre double tierce, les remèdes ordinaires ne produisirent aucun soulagement, j'eus recours à vôtre Vegetal, je le pris avant l'accès, il excita une legère sueur qui dura toute la nuit, le matin j'eus un petit flux de ventre, qui emporta la fiévre, ce qui me fit resoudre, à ne jamais être dépourvu de ce remède, tant pour mon usage, que pour les autres, je m'étendrois trop si je voulois ici donner à vôtre Bezoard les éloges qu'il merite; Je suis avec sincerité

A Turin ce 29. Decembre 1715.

MONSIEUR,

Vôtre très humble, & très obéïssant Serviteur.

BALBI.

Attesta-

Atteſtation de Meſſieurs Laugier, Medecin de l'Hôpital du Roi, à Antibes, & Bonavie, Chirurgien Major, audit lieu &c.

Nous ſouſſignés Maître Jean André Laugier, Medecin de l'Hôpital du Roi d'Antibes, & des Priſonniers d'Etat aux Iles Sainte Marguerite, & Antoine Bonavie Chirurgien Major dudit Hôpital, certifions à tous qu'il apartiendra, avoir employé le remède de Monſieur Moron, Medecin & Chirurgien du Regiment de Dragons Genêvois, apellé Bezoard Vegetal, & c'eſt dans pluſieurs cas que nous dirons après, dont il s'eſt ſuivi la gueriſon, ſans cauſer aucun mauvais accident.

Le prémier malade à qui nous donnames ce remède fut le nommé du Clos, Soldat du Regiment de Flandre, atteint d'une fiévre maligne, qui nonobſtant tous les remèdes convena-

venables en pareil cas tomba dans un aſſoupiſſement ayant les extrêmites froides & livides, ce qui nous obligea de lui donner une priſe de ce remède, que Monſieur le Baron de Büeil nous avoit donné pour l'experimenter. Il s'enſuivit une copieuſe ſueur par le moyen de laquelle ledit Soldat recouvra l'uſage de tous ſes ſens & fut preſque ſans fiévre, nous le viſitames le lendemain & le trouvames avec un petit delire, qui fut cauſe que nous lui réïterames la même doſe de Bezoard, il ſua beaucoup & fut quitte du delire & de la fiévre, ayant bonne apetit, nous le trouvames le jour d'aprés ayant la main livide, à cauſe de quoi il prit pour une troiſiéme fois du ſuſdit remède, qui lui procura une entiére guériſon, & joüit à préſent d'une parfaite ſanté.

Un Officier du même Regiment apellé Monſieur d'Hauterive avoit des fiévres intermittentes des plus opiniâtres, il a été gueri par l'uſage de ce Bezoard Vegetal.

Le Fils de Monſieur Guevarre Maitre des Poſtes fut pareillement atteint d'une fiévre intermittente, dont il a été gueri par le moyen de ce même remède.

Deux Soldats du même Regiment que deſſus, ayant des fiévres lentes depuis long tems, joüiſſent à préſent d'une parfaite ſanté par l'uſage de ce remède.

Nous avons vû & obſervé tous les bons effets cy-deſſus mentionés, ne provenir que par la vertu ſudorifique du Bezoard Vegetal de Monſieur Moron, en foi de quoi avons fait & ſigné le préſent Certificat.

A Antibes ce 24. Décembre 1720.

LAUGIER Medec.

BONAVIE.

Lettre

Lettre de Monſieur Gay, Chirurgien Major du Régiment de Schulembourg.

A Caſal, ce 25. Octobre 1715.

MONSIEUR,

Depuis que je n'ai pas eu l'honneur de vous voir, je vous dirai que j'ai employé dans mon Hôpital avec ſuccès, les priſes de Bezoard Vegetal que vous m'avez envoyé, le dit remède a réüſſi à diverſes maladies, & notamment au Rhumatiſme univerſel, & à la Goute artetique, & à beaucoup d'autres maladies de ſemblable genre, je l'ai auſſi donné avec ſuccès, aux malades attaqués de pleureſie, & ce qu'il y a à remarquer de bon, c'eſt que ce remède n'a jamais fait aucun mauvais effet dans le corps des malades, auxquels je l'ai diſtribué, & avec le tems nous ferons de plus amples Obſervations, que nous notterons journalliérement, en eſpérant que vous me ferez part de celles que vous aurez faites, ce que

j'attens avec impatience, vous étant de tout mon cœur.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, & très obéïssant Serviteur.

FRANÇOIS GAY Chirurgien Major du Régiment de Schulembourg.

Lettre de Monsieur le Chevalier de Philippi, Major du Regiment des Dragons Genevois, à Monsieur Moron, Chirurgien Major &c.

Vous recevrez, Monsieur, le Louïs d'or pour le Bezoard, que vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer, en vous assurant, Monsieur, qu'il a fait des miracles ces jours passez; prémiérement trois Dragons de ma Compagnie, un nommé Jolli, l'autre la Riviére, & l'autre Brida, tous les trois avoient le mal de côté, & fiévre chaude, soit maligne, expediez tous les trois du Medecin pour mort, ayant été tous trois munis du Saint Sacrement

ment de l'Eglise, je leur donnai vôtre Bezoard, lequel les a tirez d'affaire en peu de jours tous les trois, & quelques jours après, deux filles du même mal, qui les a aussi entiérement tirées d'afaire, & ils se portent présentement tous très bien; je ne pourrois pas, Monsieur, vous louër tant, comme il est excellent, vôtre Bezoard, en vous assurant que je ne manquerai jamais d'en avoir auprès de moi, pour tout ce qui pourroit arriver, & soiez persuadé, Monsieur, que je suis parfaitement

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, & très obéïssant Serviteur.

DE PHILIPPI.

A Pignerol, le 3. Décembre 1718.

Lettre de Monſieur le Baron de Monpeſard.

MONSIEUR,

Après le détail exact que je me ſuis donné l'honneur de vous faire, touchant les bons effets de vôtre Bezoard, que j'ai mis en uſage en tant d'occaſions diférentes depuis 5. ans. Il me revient préſentement un cas d'une aſſez grande importance, que j'eſtime à propos de vous faire part.

Vous ſaurez donc, Monſieur, qu'après 15. jours de mon arrivée à Bielle, me trouvant logé chez Monſieur Gazea, on accourut dans cette maiſon où j'étois avec ſa famille, pour demander du ſecours, en faveur d'une voiſine nommée Madame Fléchia, qui démeuroit vis-à-vis, elle eſt de Verceil, quoique marié à Bielle, j'acourru inceſſamment avec Madame Gazea, & une fille, dans ſa chambre où nous la trouvames au lit avec les yeux tournez,

nez, le viſage violet, la gorge prodigieuſement enflée, des efforts extraordinaires, une agitation continuelle, ſans parler, ſans connoiſſance, voulant ſe déchirer le viſage & ſe jetter embas du lit, ſi je ne l'eus fait tenir de force, après l'avoir bien examinée, ayant eû quelques legers ſoupçons que ce ne fût le haut-mal, je m'aperçus auſſi-tôt que ce grand déſordre ne provenoit que des vapeurs & de la matrice, qui ne ſe retrouvoit plus dans ſon endroit naturel, puis qu'on la voyoit venir à la gorge, avec de grands efforts, comme ſi elle l'eut voulu vomir; je n'ai rien vû de plus affreux ni de plus digne de compaſſion, ce qui me porta d'abord à la ſecourir, je lui mis la main ſur la gorge, qui lui fit décendre la matrice dans l'eſtomac, auſſi-tôt elle reprit la vûë & la connoiſſance, ce qui me donna le tems de lui faire avaler 7. à 8. grains de vôtre Bezoard, démêlé dans une cuilliérée de vin, qui la guérit ſur le champ, elle m'aſſura de ſon aveu, qu'auſſi-

tôt qu'elle l'eut priſe, elle ſe ſentit retourner la matrice à ſon poſte naturel, comme ſi elle l'eut portée d'elle-même avec la main, le Bezoard en tombant dans l'eſtomac, lui fit faire ſon chemin naturel dans le moment. Voilà un grand effet de vôtre remède, qui mit en admiration tous ceux qui ſe trouverent témoins dans la chambre, d'autant plus que cette Bourgeoiſe y eſt ſujette depuis l'âge de 15. ans, & qu'elle n'en a jamais un accident ſeul, mais preſque toûjours 5. ou 6. dans les vingt-quatre heures, qu'il ſemble qu'elle doit mourir à tout moment, à cette occaſion, après lui avoir donné ledit Bezoard, les vingt-quatre heures, & autres vingt-quatre après, ſe ſont paſſées, ſans qu'elle ait eu la moindre attaque ni agitation; voilà de quoi je puis vous aſſurer, puis que la choſe a été aſſez publiée, en attendant qu'il ſe préſente quelques autres cures de conſequence, auxquelles je ſerai exact à vous en faire part, ſachant que cela vous fait plaiſir, ſoufrés que

je me dise, avec toute la considération possible, & un véritable attachement respectueux.

MONSIEUR,

Vôtre très humble, & très obéïssant Serviteur

MILIET De Monpesard.

A Bielle ce 25. *Mai* 1718.

Lettre de Monsieur le Comte Costa, du Charlyer &c.

Pour répondre, Monsieur, à vôtre obligeante Lettre, en datte du 12. Fevrier de cette année, à l'occasion de vôtre Bezoard Vegetal; Je vous dirai, que c'est avec un vrai plaisir, tant par la considération que j'ai pour vous, que par l'utilité que j'ai tiré de l'usage de vôtre remède, que je puis attester, & même comme je l'ai fait, quand l'occasion s'en est presentée; Comme quoi je me suis parfaitement bien trouvé, de l'usage que j'ai fait

de ce Bezoard, qui m'a délivré des douleurs d'un rhumatiſme, dont j'étois affligé depuis près d'une année: J'ai expérimenté que c'eſt un ſudorifique fort aiſé à prendre, & qui excite des ſueurs, qui bien loin de fatiguer fortifient le corps, & duquel toutes les fois que je m'en ſuis ſervi, j'ai ſenti ranimer les parties affoiblies, par la douleur qui n'a jamais manqué de ceſſer, quand je prenois ce remède; ainſi, Monſieur, vous pouvez m'anoncer à qui vous voudrez pour partiſan de vôtre remède, je ſouhaiterois que mon ſuffrage vous put être de quelque utilité, j'en ſerois dans la joye de mon cœur. J'ai depuis peu envoyé à Munich en Baviére, une Boëte de ce remède à un de mes amis pour en faire l'expérience, j'eſpére qu'elle lui réüſſira auſſi bien qu'à moi, & que de là-bas, tout comme d'ici, l'on recourra à vous, comme à la fontaine de Jouvence; envoyez-moi je vous prie une boëte de vôtre remède n'en ayant plus. J'eſpére qu'entre ci

& le

& le Printems nous nous verrons ici, où je vous attend avec impatience, pour mettre en œuvre vôtre ſcience & vos remèdes, en attendant croyez-moi, Monſieur, avec toute la conſidération poſſible, véritablement tout à vous.

Le Comte COSTA DU CHARLYER.

A Chambery le 14. Fevrier 1723.

Lettre de Monſieur Renard, Chirurgien de Saviglian &c.

MONSIEUR,

Il y a huit jours que ſur les deux heures du ſoir, je fus viſiter un nommé Genolle, qui étoit atteint d'une fiévre maligne, depuis quelques jours, lequel étoit abandonné du Medecin, & donné pour mort, dans quelque moment. Il avoit la langue noire comme un charbon, & d'une épaiſſeur extraordinaire, deplus il étoit privé de tout ſentiment & connoiſſance.

Ayant donc vû ce pauvre homme hors d'espérance, je lui fis prendre une prise de vôtre Bezoard, quoi que j'eus toutes les peines du monde à le lui faire avaler ; une heure ou environ après l'avoir prise, il s'endormit, d'un sommeil le plus tranquille du monde, qui lui dura trois heures, pendant lesquelles il lui survint une petite sueur, qui lui dura toute la nuit, le lendemain je fus demander à qu'elle heure il étoit mort, où je restai l'homme du monde le plus surpris, je le trouvai en meilleur état, il se reconnoissoit, & connoissoit tout le monde, sa langue n'étoit plus épaisse, ni noire, son visage n'avoit plus la figure de mort, ayant vû l'effet du remède, je ne manquai pas dès aussi-tôt de lui en donner une seconde prise, qui suscita une nouvelle crise de sueur, qui le remit en tel état, que reservé d'une rechute, il est hors de danger, tout le monde a resté surpris de cela, reservé quelques uns, qui m'ont blâmé d'avoir donné ce remède

de ſans en participer au Medecin, je leur ai répondu, que je l'avois fait, attendu qu'il l'avoit abandonné, & donné pour mort. Ces deux priſes que vous me fites la grace de me donner il y a deux ans, ont ſervi pour donner la vie à ce pauvre homme, qui eſt chargé de famille, voilà, Monſieur, ce qui m'eſt arrivé depuis vôtre départ, & je le donnai en préſence de vingt témoins, où perſonne ne peut pas l'ignorer, s'il y a quelque choſe que je puiſſe faire pour vôtre ſervice, je vous prie de m'honorer de vos commandemens, puis que j'ai le bien d'être

MONSIEUR,

A Saviglian ce 5. Mai 1721.

Vôtre très-humble, & très obéiſſant Serviteur.

RENARD.

Autre Lettre du même Monſieur Renard &c.

MONSIEUR,

Le vingt-cinquiéme du mois paſſé à boñe heure, revenant de Ville Fallet, je m'arêtai à une grange, oû je trouvai un homme, nommé Jaques Pran du Marquiſat de Seve, lequel à cauſe de ſa misère, fût contraint de venir dans ces quartiers, pour y gagner du pain, & pour cet effet, il s'étoit arrêté à cette grange pour travailler; pour ſon malheur, le même ſoir de ſon arrivée, il fût atteint d'une groſſe fiévre, & une démangaiſon par tout le corps, qu'il ne pouvoit repoſer ni nuit ni jour, ce qui lui cauſoit une convulſion univerſelle, avec un vomiſſement & grincement de dents le plus épouvantable du monde, pluſieurs Medecins à qui on raconta cette maladie, ne ſurent pas lui donner aucun nom, & par conſequent nul remède ne lui fut ordonné, je ſupoſai que ce fût à

cauſe

cause qu'il n'avoit pas de quoi faire la dépense, j'eus compassion de voir ce pauvre misérable dans un si pitoyable état, & sans y penser, je promis de le guérir, & pour cet effet je lui fis prendre une prise de dix ou douze grains de vôtre Bezoard avec du vin, *quatre heures après cette démangea son* le quita, à cause d'une petite sueur qui lui survint, je ne manquai pas dès l'instant à lui en donner une seconde prise, qui lui augmenta la sueur, & *quatre heures après le vomissement fût arrêté*, ayant vû l'effet du remède, je lui en donnai une troisiéme prise, qui dans quatre autre heures, lui fit cesser *la fiévre, les convulsions & le grincement de dents*, mais pour m'assurer mieux de mon affaire, je lui en dõnai encore une prise, mais plus petite que les autres ; mais comme la nuit s'aprochoit je me retirai chez moi ; le lendemain, je ne manquai pas à monter à cheval, pour aller revoir ce pauvre homme, qui depuis 12. jours se trouvoit dans ce pitoyable état, je le

trouvai

trouvai en parfaite ſanté, qui mãgeoit un œuf, & ſe préparoit pour aller au travail; il ne m'eut pas ſi-tôt aperçû qu'il ſe jetta genoux à terre, pour me remercier : je vous aſſure, Monſieur, que s'il eût été un homme riche, j'aurois pû dire, que quatre priſes de vôtre Bezoard avoit fait ma fortune, j'eſpere pourtant d'en être bien payé à l'autre monde ; il priera Dieu pour moi, & pour vous qui avez été l'Auteur de ſa guériſon.

Je vous dirai que la ſueur lui a duré 20. heures, à ſavoir depuis 12. du matin juſques à 8. heures du lendemain ; Voilà l'experience que j'ai faite, je ne veux pas diſcourir de pluſieurs autres, je dirai ſeulement, que j'ai guéri avec une ſeule priſe, une feme qui avoit une douleur d'eſtomac la plus grande du monde, enſemble la fiévre, je puis vous dire, que dans une nuit, elle fit plus de ſix à ſept pintes d'urine, où elle recommença deux heures après avoir pris ce remède.

J'ai de la peine à comprendre que l'hom-

l'homme ait été capable à composer un Antidote universel, comme celui là, duquel tout le monde se devroit munir, j'espere que Dieu me fera la grace d'en donner à quelque personne de distinction, & par ce moyen il me sera plus facile à publier par tout la vertu du Bezoard, & la science de celui qui en a fait la composition, duquel, je suis avec un profond respect & reverence.

MONSIEUR,

Le très humble, & très obeissant Serviteur.

RENARD.

A Saviglian ce 10. *Aoust* 1721.

Lettre de Monsieur le Baron Grimaldi de Bueil, Capitaine au Regiment des Dragons Genevois,

Du Puget ce 19. *Mai* 1721.

Il y a long-tems, Monsieur Moron, que je n'ai reçû de vos Lettres, estce pour ne plus me donner de vôtre Bezoard

Bezoard, que vous me gardez le silence? Il ne falloit pas composer un si bon remède, qui fit de si bons effets, & qui fussent connus, si vous le vouliez garder pour vous: Vous devez vous faire conscience de m'en laisser dépourvû, pour mon repos, car je suis accablé par des gens qui m'en demandent, & pour le rétablissement de la santé de bien d'autres: Après tous les effets qu'il a fait à Antibes, dont je vous ai parlé, j'en ai donné plus de cent cinquante prises, dont pas une n'a manqué, soit dans des fiévres tierces, quartes, double tierces, continuës, que malignes, à des Soldats du Régiment de Flandre, qui étoient à l'Hôpital dans cette Ville: Le Medecin, & Chirurgien, sont extasiés d'en voir de si merveilleux effets; Si vous voulez donner vôtre secret, je vous offre celui de faire l'or potable.

Depuis que je suis dans ces Montagnes, il a contribué à me faire manger une bonne soupe, car sans lui

mon

mon cuiſinier ſeroit mort, d'une inflamation aux jambes, qui sétoit toute ouverte, & à la tête auſſi, qui lui étoitvenuë groſſe comme un boiſſeau, outre une foibleſſe qui lui empêchoit entiérement de ſe tenir debout, quatre ou cinq priſes de Bezoard l'ont bien-tôt remis en état de me faire la ſoupe. Un pauvre Muletier que j'ai, le corps lui étoit venu jaune comme un coin, tout plein de boutons qui jettoient du pus, avec une fiévre lente, trois priſes de Bezoard l'ont mis dans un état, qu'il n'y a rien qui puiſſe le raſſaſier, ce qui m'en coute beaucoup, vous ſerez obligé de m'indemniſer, envoyez-m'en pourtant au plûtôt, voyez ſi je puis vous être utile en quelque choſe, & comtez, Monſieur Moron, que je ſuis avec attachement

Vôtre Serviteur, & très affectionné.

LE BARON GRIMALDY DE BUEIL.

Autre

Autre Lettre du même Monsieur le Baron.

De Nice ce 20. Juillet 1722.

Vous avez bien fait, Monsieur Moron, de m'envoyer du Bezoard; car je n'en avois pas une seule prise pour moi, j'en ai aussi-tôt mis en œuvre, en faveur de la fille de Madame la Comtesse de la Coste, qui est Religieuse à Sainte Marie de la Visitation, qui avoit une fiévre continuë, avec des redoublemens, sur le pied de fiévre tierce depuis six mois, fort délicate d'ailleurs; deux prises l'ont garantie de tous ses maux aussi-tôt, j'en ai donné aussi quelques prises, à Monsieur le Comte de Castel-Neuf, qui a été Brigadier en France, des Armées du Roi, Oncle de ladite Religieuse, qui a une drolle de fiévre qui lui prend de dix en dix jours; il en a pris une prise, il se sent très fort soulagé, nous verrons dans dix jours si la fiévre reviendra; en ce cas je lui ai conseillé d'en prendre trois à

quatre priſes de ſuite; Voilà ce que j'ai à vous dire pour le preſent; je me prépare à paſſer à la Quarantaine de Tande, à nous revoir, je ſuis de tout mon cœur à vous.

& Vôtre Serviteur très affectionné.

LE BARON GRIMALDY DE BUEIL.

Lettre de Monſieur le Comte de Saluſſe, de Valgrana, Gentil-homme de la Chambre, & Capitaine de la ſeconde Compagnie des Gardes du Corps de S. M. S.

MONSIEUR,

Ayant apris que vous devez faire imprimer un Livre, touchant les vertus de vôtre Bezoard, je crois qu'il eſt bon que je vous faſſe part de quelques épreuves, que j'en ai faites ſur pluſieurs perſonnes dans divers maux; je dois donc vous dire, qu'étant allé dans la Vallée de Grane viſiter mes terres

terres, j'ai trouvé un de mes Muletiers, qui étoit alité depuis ſix mois, par un accident de Paraliſie, qui le rendoit immobile depuis la tête juſques aux pieds, du côté droit, ayant perdu le mouvement de la langue, & preſque tous les ſentimens, ce qui faiſoit quaſi déſeſperer qu'il en put revenir, cependant je lui fis donner une priſe de 14. à 15. grains de vôtre Bezoard, qui n'opéra pas la prémiére fois, je lui en ai repliqué une ſeconde le lendemain, qui lui mit la ſueur en mouvement, je crûs àpropos de lui en donner la troiſiéme priſe ; ce qui le fit ſi fort ſuer pendant pluſieurs jours, qu'il le rendit entiérement libre de tous ſes membres, & le mit en état de pouvoir continuer ſon métier de Muletier, le ſuſdit homme avoit environ 60. années. Un autre de mes ſujets dans ladite Valée, ſe trouvoit depuis environ ſix mois, immobile dans un lit, par un grand mal de tête qu'il avoit eu, qui lui avoit fait deſcendre une tumeur ſur tous ſes membres, où j'avois

fait

fait plusieurs remèdes, cependant il ne se trouva soulagé que dans les bras, & le reste de son corps étoit toûjours immobile, je lui donnai 14. grains du même Bezoard, qui opéra une heure après par la sueur, elle fut si abondante, que 12. ou 14. heures après, il se leva lui même de son lit, & trois jours après vint me remercier. Le susdit étoit âgé de 60. & quelques années. Un de mes grangers âgé d'environ 40. années, ayant été travailler à la campagne le mois de Fevrier, & ayant pris chaud & froid, le sang lui glaça dans les veines, de telle maniére, que le Chirugien ne pût jamais lui faire sortir du sang, ni des bras, ni des pieds, & comme je fus averti qu'il étoit à l'extrêmité, je lui fis donner une prise d'environ 15. grains de vôtre Bezoard, qui opéra si fort par la sueur, quil le rendit libre & entiéremẽt guéri en moins de 24. heures. Une femme d'environ 50. années à Salusse, qui étoit alors dans son lit par la goutte artetique, ayant pris une douzaine

de

de grains du susdit Bezoard, 24. heures après elle se leva bien guérie, après avoir bien sué. Un autre de mes grangers d'environ 30. années, ayant eu une forte repréhension qui lui avoit donné une gale par tout le corps, qui lui dura deux ou trois mois, & ensuite qui rentra, l'avoit rendu presque immobile, avec des douleurs par tout le corps, qui le mit à l'extrêmité; en ayant été averti, je lui donnai 12. grains du susdit Bezoard, qui lui mit la sueur en mouvement, lui fit resortir la gale, dont il en resta deux jours tout couvert, & la sueur lui dura 5. jours de suite, après quoi il se trouva en état de pouvoir travailler, & la gale s'en alla insensiblement, j'aurois plusieurs autres exemples à vous mander, que je laisse, pour ne pas faire ma Lettre trop longue, ce que je puis vous dire, c'est que c'est un remède très specifique, je suis.

MON-

MONSIEUR,

Vôtre très obéïssant & très affectionné Serviteur.

SALUZZE DE VALGRANA.

A Turin ce 29. Mars 1723.

Lettre de Monsieur Jaques Richard, de Bon &c.

MONSIEUR,

J'aurois eu l'honneur de vous donner plûtôt des nouvelles de l'effet qu'à produit vôtre remède, tant ſur moi, que ſur deux autres perſonnes, à qui j'en ai donné une ſeule priſe, ſi dis-je, je n'avois voulu voir auparavant que d'en faire l'éloge, ſi le mal reviendroit quelques jours après, mais bien loin de cela, je puis vous rendre juſtice, & je puis dire en ſaine conſcience, que de ma vie je ne me ſuis mieux porté, je commencerai

par vous dire, que lors que je me sentis quelque atteinte de goute, je voulu differer de prendre le remède, mais voyant qu'elle me tenoit toûjours plus fort, & que pendant la nuit elle m'avoit pris aux deux pieds, & aparence de venir jusques à la main. Je pris le parti d'en prendre 9. grains avec du vin rouge, une heure après, je fus dans une grande sueur & fort soulagé, je me resolus d'en prendre 8. heures après une seconde prise de 10. grains, je ne suai pas si vite, mais 2. heures & demi après, je suai encore beaucoup, je me sentis allegé & sans aucune douleur, bon apetit & point d'altération, la foiblesse m'empêchant de marcher, j'ai resté deux fois 24. heures sans marcher, ensuite de quoi j'ai marché sans bâton, & même je fus promener jusques à Chesne, avec Monsieur le Chevalier de Lamour, où autre fois elle me duroit 6. semaines avec grosse douleur, ainsi j'ai trouvé chez vous la pierre philosophale. Cela

eſt allé de mieux en mieux, je me ſuis purgé quelques jours après, & ai pris le ſoir du jour de ma purgation encore une priſe de 10. grains par précaution, du depuis je ſuis diſpos & ai bon apetit, je crois que je ne ferai pas mal dans quelque tems, de me purger & d'en prendre encore une priſe par précaution, faites-moi le plaiſir de m'en dire vôtre ſentiment.

J'en ai donné au Couſin du Sieur Rival, qui avoit la fiévre tierce, depuis qu'il en a pris il ſe porte fort bien, & la fiévre n'eſt plus revenuë. A une Servante qui avoit une colique d'eſtomac, je lui en donnai 8. grains le ſoir, & le lendemain elle ſe trouva ſi bien, que je ne doutai pas un moment de la bonté de vôtre remède, je comte, Monſieur, que vous ne partirez pas ſans m'en fournir un couple de boëte, Monſieur le Chevalier & moi eſpérons d'avoir l'honneur de vous voir ici, pour boire avec vous, & moi en mon particulier,

pour vous assurer que je suis très parfaitement

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, & très obéissant Serviteur.

JAQUES RICHARD DE BON.

A Grange-Canard, ce 12. *Avril* 1723.

Lettre du Reverend Pére Petreman, Jésuite d'Ornex.

MONSIEUR,

LA PAIX DE N. S. J.

La jeune Fille de ce Village, pour laquelle vous avez eu la charité de me donner quatre prises de vôtre Bezoard, commença à s'en servir au 4me. ou au 5me. jour de sa pleuresie, & aujourdui elle se trouve parfaitement guerie; je ne doute point que le Seigneur eû égard à la charité que vous

vous avez exercée en cette occaſion, n'ait voulu en béniſſant vôtre remède, l'autôriſer par là toûjours plus, c'eſt le témoignage que rend avec plaiſir, celui qui plein d'eſtime & de reſpect pour vous, Monſieur à l'honneur d'être,

Vôtre très-humble, & très obéïſſant Serviteur.
en Nôtre Seigneur.

PETREMAN JESUITE.

A Ornex ce 20. Mai 1723.

Lettre de Monſieur le Chevalier de la Pérouſe, Cornette de la prémiére Compagnie des Gardes du Corps de S. M. & Lieutenant Colonel dans ſa Cavallerie.

MONSIEUR,

Comme j'ai ſçû que vous aviez fait deſſein d'imprimer un Livre, ſur les Obſervations que vous avez faites

tes touchant les qualités de vôtre Bezoard ; je ne doute point que l'expérience, que vous en avez faite sur moi ; m'ayant tiré deux fois du tombeau ; n'y soit inférée. Si vous ne l'aviez pas fait, vous auriez grand tort ; car comment peut-on mieux prouver sa vertu, que par la guerison d'une fiévre maligne, accompagnée de tous les symptomes les plus mortels, qui avoit duré long tems sans qu'aucun remède eût donné du soulagement, & qui m'avoit fait abandonner des Medecins, qui n'attendoient pour tout fruit de leurs remèdes qu'une mort prochaine : Ce qui n'auroit pas aussi sans doute manqué d'arriver, si vous étant transporté sur les lieux, vous n'y eussiez été à tems, pour me faire prendre vôtre Bezoard. Je vous avouë que quand je pense aux effets surprenant qu'il fit en moi, & au dire de tous ceux qui étoient présens, je ne peux le regarder que comme un reméde à qui j'ai obligation

gation de la vie. Je crois qu'en voilà assez pour que je l'estime ; mais je ne peux m'empêcher de vous dire aussi, que s'il est merveilleux dans les fiévres malignes, il ne l'est pas moins dans la goutte. J'y suis sujet, comme vous savez ; mais j'ai trouvé en lui un grand soulagement ; car lors que j'en suis attaqué, & que même les douleurs sont les plus véhémentes, six à huit, ou pour le plus, dix grains me les apaisent ; en moins d'une demi heure, une sueur douce se présente, & à mesure qu'elle augmente, je sens diminuer mon mal. Je l'ai déja expérimenté plusieurs fois, & y ai toûjours trouvé le même soulagement ; ce qui m'a persuadé que c'étoit assurément un bon remède pour un tel mal. Peut-être n'aurez vous pas oublié, que c'est cette goute, qui m'ayant pris avec une fiévre catharrale, me mit pour la 2me. fois dans un peril évident de ma vie, lors que je commençois à être en

convalescence de ma fiévre maligne. Alors nonobstant la prévention où j'étois, que pour la goutte, il ne faloit pas d'autre remède que la patience, & quoi que je fusse confirmé dans cette idée par mon Medecin, qui étoit venu exprès, pour me deffendre d'en faire aucun, & principalement de prendre de vôtre Bezoard; comme vos raisons me convainquirent que la fiévre m'auroit dans peu d'heures mis dans l'autre monde, & que je me sentois déja extrêmement foible, je n'hésitai plus de le prendre. Je me trouvai par cet incomparable remède, non seulement delivré de la fiévre, mais aussi entiérement de la goutte; ce qui me persuada que je devois le mettre en usage, toutes les fois que j'en serois attaqué; je crois qu'il ne faut rien de plus à un remède pour le faire (s'il m'est permis de parler ainsi) apeller Divin. Je ne doute pas qu'il ne soit déja connu, pour un très bon specifique; mais quant à moi, je ne saurois lui donner d'autre nom.

Je ſouhaite de tout mon cœur qu'on lui rende la juſtice qu'il mérite : C'eſt ce que je voudrois auſſi pouvoir faire, Puis que je ſuis avec un attachement ſincere & inviolable.

MONSIEUR,

Vôtre très humble, & très obeiſſant Serviteur.

LE CHEVALIER DE LA PEROUSE.

A Turin ce 26. Mai, 1723.

P. S.

Je ſuis bien fâché de n'avoir pû vous écrire de ma main ; mais un leger mal de doigt m'en empêche : Je vous en démande excuſe.

Lettre de S. A. S. Madame la Princeſſe Anne Victoire de Savoye.

Je vous remercie, Monſieur, du remède que vous avez donné à mon Controlleur, & qui l'a gueri ſi vite, & a-

& avec un ſuccès ſi viſible, de la violente attaque de goute qu'il a eû, je ſuis bien aiſe de vous dire pour vôtre ſatisfaction & pour rendre juſtice à vôtre remède, que mon Controlleur m'a dit, que pour ſe conformer aux conſeils que l'on donne à tous les gouteux, de ne jamais faire de remède, lors que la goute eſt en mouvement, il a eu toutes les peines du monde de ſe déterminer à prendre le vôtre, mais que les extrêmes douleurs que cette goute lui cauſoit par tout le corps, & ſur tout aux mains, le déterminérent à prendre vôtre remède, quoi qu'il en pût arriver, & il m'a avoüé que l'ayant pris à trois heures du matin, & ayant ſué extraordinairement ſans dormir, mais auſſi ſans inquiétude, pendant toute la journée, il eut dès le ſoir les mains libres, non-ſeulement ſans douleur, mais même tout-à fait débarraſſées, & ſans cette foibleſſe extrême qui eſt toûjours la ſuite des atteintes de goute, qu'il ſouffre même moins forte

que celle-là ; & comme il se trouva aussi sans douleur presque par-tout le corps, à la reserve des genoux & des pieds, dont il souffroit encore, il m'a dit qu'il prit une seconde fois vôtre remède, qui le fit encore suer, & le débarrassa beaucoup, sans lui ôter cependant toute la douleur qui lui restoit aux pieds & aux genoux, ce qui le détermina à prendre une troisiéme fois vôtre remède, & même une quatriéme fois consécutivement, & il dit, que pour lors ce remède ne lui fit plus suer que les genoux & les pieds, après quoi il s'est trouvé tout-à-fait sans aucune douleur, & même sans l'enflure & la foiblesse, qui suivoient ordinairement sa goute; en sorte que trois jours après cette évacuation, il a été en état de se servir de ses mains & de marcher sans aucun accablement, & avec très peu de foiblesse, au lieu que toutes les autres fois qu'il a eû la goute, il a été très long-tems même après les douleurs finies, sans pouvoir se re-

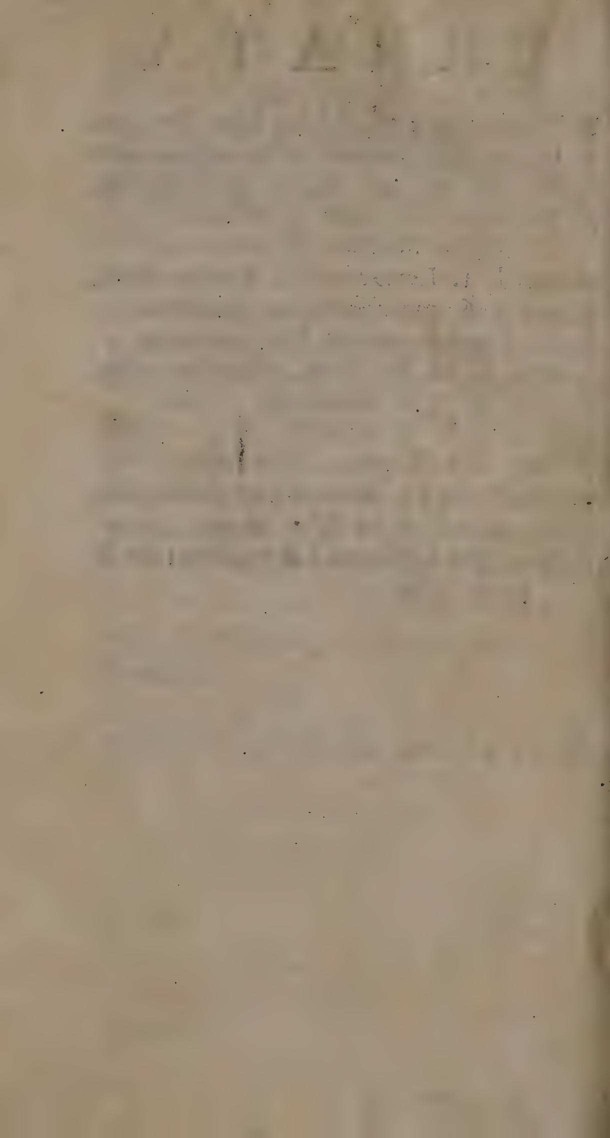
muër

muër, & ſans pouvoir ſe ſervir des parties du corps qui en avoient été affligées, & il s'en trouve ſi bien à preſent, qu'il m'a aſſuré qu'il ne differera jamais de prendre vôtre remède, qui ne lui a pas cauſé la moindre inquiétude, bien loin de lui avoir procuré aucun accident; cet heureux ſuccès de vôtre remède m'a fait un vrai plaiſir, & il doit vous faire beaucoup d'honneur, je vous en félicite, & je vous aſſure que j'y prends beaucoup de part, & que je voudrois avoir des occaſions à vous rendre quelque ſervice, en conſidération de celui que vous avez rendu à mon Controlleur.

ANNE VICTOIRE DE SAVOYE.

ERRATA.

Page 6. ligne 18. ſi bien *liſez* fort bien
p. 25. l. 11. d'épaiſſement *liſ.* d'épaiſſiſſement
p. 26. lig. 25. 26. rachée *liſez* trachée.
p. 30. ligne 1. teaux *liſez* taux.
ligne 8. droit *liſez* droits.
p. 44. l. 1. Lewenhocc *l.* Leuwenhoëc.
p. 49. l. 6. preſcrire *liſez* proſcrire.
p. 83. ligne 6. venant *liſez* viennent.
p. 206. l. 18. les têtes, *liſez* les *teſtes.*
p. 213. l. 7. 8. vitées *liſez* vitiées.
p. 214. l. 6. 7. volatilfs, *liſez* volatils.
p. 217. l. 3. l'agarie, *liſez* l'agaric.
p. 224. l. 13. 14. philophe *liſ.* philoſophe.
l. 21. à ce *liſez* de ce.
p. 234. ligne. 3. juſques à la 12. ôtez tout le paragraphe.



Wilson

